

Université de Montréal

**La parole et la transmission subversives dans le conte créole : réflexions à
partir du *Romancero aux étoiles* de Jacques Stephen Alexis et de *Solibo
Magnifique* de Patrick Chamoiseau**

suivi de

L'île de sel et de corail

par

Tamara Miranda

**Département des Littératures de langue française
Faculté des Arts et des Sciences**

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de maîtrise ès arts en littératures de langue française,
option Recherche-crédation

Avril 2023

© Tamara Miranda, 2023

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :

La parole et la transmission subversives dans le conte créole : réflexions à partir du
Romancero aux étoiles de Jacques Stephen Alexis et de *Solibo Magnifique* de
Patrick Chamoiseau
suivi de
L'île de corail et de sel

Présenté par
Tamara Miranda

A été évalué par un jury composé de :

Marie-Pascale Huglo Présidente
Josias Semujanga directeur de recherche
Claire Legendre directrice de recherche
Kodjo Attikpo membre du jury

Résumé :

Ce sont les pensées de Jean-Georges Chali qui ont inspiré l'essai de ce mémoire en soulignant les liens étroits qui unissent les contes créoles à une poétique de la subversion. En préservant la tradition orale par le biais de l'*oraliture*, les contes créoles écrits visent à se réapproprier et à reconstruire une identité jusqu'alors spoliée des peuples africains déplacés dans la Caraïbe. Mon corpus se compose de deux textes qui jonglent avec les thèmes du conte créole, de la figure du conteur et de l'identité : *Le Romancero aux étoiles* de Jacques-Stephen Alexis et *Solibo Magnifique* de Patrick Chamoiseau. La perte des traditions orales est au cœur des deux textes qui proposent l'écriture comme successeure et gardienne de la mémoire et de l'imaginaire collectifs.

Dans *L'île de sel et de corail*, réécriture du conte de *La Petite Sirène* de Hans Christian Andersen, Anae, suite à un pacte avec une sorcière, est forcée de quitter son île natale pour venir s'installer à Montréal et découvrir un monde nouveau, intrigant et semé d'embûches. Ce changement de lieu et de repères illustre, avec les outils narratifs du conte, une réflexion sur l'immigration et les enjeux identitaires qui en découlent.

Mots clefs :

Conte créole; Littérature francophone; Oraliture; Parole; Poétique de la subversion.

Abstract:

The essay component of this memoir is inspired by the work of Jean-Georges Chali, which highlights the many links between Caribbean folk tales and a ‘poetic of subversion’. By preserving the oral tradition through the genre of *oraliture*, Caribbean folk tales, in their written form, seek to reappropriate and reconstruct an identity that was plundered from displaced and enslaved African peoples during their exportation to the Caribbean. My corpus includes two representative texts that juggle with the themes of Caribbean folk tales, the figure of the oral ‘conteur’ or narrator, and identity: namely, *Le Romancero aux étoiles* by Jacques-Stephen Alexis and *Solibo Magnifique* by Patrick Chamoiseau. The loss of oral traditions is at the heart of these two texts, which treat the written literary form as a successor to the oral tradition of storytelling and a guardian of the collective memory and imagination of their communities.

In a re-creation of the famous European folk tale, *The Little Mermaid*, by Hans Christian Andersen, the main protagonist Anae, following her pact with a local sorcerer, is forced to leave her native island of Ebor and move to the island of Montreal, where she discovers a new and intriguing world strewn with pitfalls. This change of locale and scenery engenders a reflection on questions of immigration, identity struggles, and social norms and values that stimulate the reader – in this case, assumed to be a Montreal audience – to critically reflect on their own society.

Key words :

Folklore; Francophone literature; Oraliture; Poetic of subversion.

Table des matières

Avant propos :

Résumé et mots clefs en français	i
Résumé et mots clefs en anglais	ii
Table des matières	iii
Remerciements	iv

Corps de l'ouvrage :

Introduction	1
Le conte créole et son contenu	9
Les formes de la parole	27
Conclusion	40
Création : <i>L'île de sel et de corail</i>	45
Bibliographie	115

Remerciements

Je souhaiterais tout d'abord remercier chaleureusement Josias Semujanga et Claire Legendre qui ont accepté de diriger ce mémoire et dont les judicieux conseils ont mené à la complétion de ce projet.

Je voudrais dire un grand merci à mes parents et mes grands-parents qui ont toujours cru en moi et sans qui ce parcours ne serait pas possible. Merci à mes amis qui m'ont soutenue avec tant de fous rires et enfin, je remercie Boo, pour qui je n'ai pas les mots pour exprimer ma gratitude et mon amour.

Introduction

Bien que l'on ne puisse le réduire à un objet unique et que ses définitions varient en fonction des approches critiques, le conte semble *a priori* se distinguer par son universalité¹. Traversant les temps et les lieux, ce genre littéraire se trouve sur tous les continents. Ses racines puisent dans les mythes, les récits anciens et les traditions orales de l'humanité et tendent à se rejoindre en dépit des frontières culturelles, linguistiques et géographiques, le conte souligne ainsi les qualités anthropologiques immuables, voire des caractéristiques invariantes des sociétés humaines.

En ce sens, bien que sa morphologie ou ses fonctions puissent être discutées – comme en témoigne l'œuvre de Vladimir Propp² – le conte se singularise par sa dimension collective et suggère une vocation politique du genre, qui se comprend ici comme le sens « commun » à dire et à signifier les êtres et les choses. Enfin, qu'il soit merveilleux, philosophique ou populaire, le conte propose des modèles de conduite à la *communauté* qui en assure la transmission et perpétue ainsi ses règles, pratiques ou croyances.

Toutefois, les perspectives morales que le conte dessine sont subversives si l'on entend par *subversion* un « bouleversement, [un] renversement de l'ordre établi, des idées

¹ De nombreux critiques littéraires ont souligné cette dimension universelle du conte. Évoquons ici, entre autres, les travaux de Vladimir Propp (*Les racines historiques du conte merveilleux*), Marie-Louise Tenèze (*Du conte merveilleux comme genre*), la classification internationale d'Arne-Thompson-Uther, Georges Dumézil (*Le problème des Centaures, Mythes et épopées*, ou bien *Contes et légendes des Oubykhs*), Algirdas Julien Greimas (*Sémantiques structurales*), Bernard Dadié (*Le conte, élément de solidarité et d'universalité*), et celui de Claude Lévi-Strauss (*Anthropologie structurale*).

² Vladimir Propp, *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, 2015 [1928].

et des valeurs reçues, surtout dans le domaine de la politique »³. De ce point de vue, la subversion du conte se révèle dans la dialectique qu'il entretient avec la morale. Le conte, qui transmet certaines valeurs au sein de la société, est en effet capable de produire des contre-modèles. Ainsi, la fonction subversive du conte est pour le moins l'un des grands enjeux auxquels la critique littéraire s'intéresse.

Dans son ouvrage intitulé *Les Contes de fées et l'art de la subversion*⁴, Jack Zipes soulève ainsi la question des relations que le conte entretient avec les discours sociaux dominants, notamment ceux véhiculés par les idéaux bourgeois européens et montre comment ces relations peuvent créer des contre-modèles. Jack Zipes suggère que la forme elle-même du conte est également subversive dans la mesure où elle détient une capacité de réactualisation et de variation par quoi le conte se réinvente sans cesse tout en questionnant les modèles sociétaux qu'il propage.

Cependant, cette capacité à renverser les discours dogmatiques, comme le démontre Zipes, ne se limite pas au conte de fées. Marie-Agnès Thirard a identifié dans la relecture du *Chat botté* de Perrault une critique sociale dissimulée⁵, et bien d'autres exemples pourraient encore être donnés. Dans la même veine, Soazig Hernandez réaffirme cette qualité du genre :

Le conte est en soi porteur de symboles et de formules répétitives ritualisées. Même renouvelé dans sa transmission, le conte se conserve grâce à son pouvoir de résistance,

³ Voir l'entrée « subversion » dans *Le Nouveau Robert Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, 1994.

⁴ Jack Zipes, *Les Contes de fées et l'Art de la subversion* (Fairy tales and the Art of Subversion), deuxième édition revue et augmentée, Heinemann, Paris, 2007 [1983], p. 129.

⁵ Marie-Agnès Thirard, « Le Chat botté de Charles Perrault, un conte subversif », *Fabula*, dossier « Le Chat botté dans ses expansions hypertextuelles », 2022. URL : <http://test.fabula.org/colloques/document7691.php>

il peut survivre aux variations sans perdre sa structure fondamentale, manifestant des caractéristiques de mobilité, de généralité, de pluralité⁶.

En d'autres termes, le conte *résiste* au passage du temps, car il détient une force intrinsèque lui permettant d'adapter la forme et les messages qu'il diffuse à la réalité de la situation de son énonciation.

Cette double dimension subversive du conte identifiée par la critique, tant du point de vue du discours et que de la forme, se manifeste explicitement dans les récits créoles des Caraïbes⁷, parce qu'ici, ces deux instances proposent à la fois la transmission des modèles de conduite érigés contre l'ordre des esclavagistes et la réactualisation des traditions anciennes.

Jean-Georges Chali, critique martiniquais spécialiste du genre, observe les potentiels subversifs présents dans les contes créoles et y voit une manière de « marronner », c'est-à-dire de s'opposer et de s'échapper, fût-ce provisoirement et en imaginaire, de l'espace de la Plantation régi par la loi du maître. Certains éléments culturels que l'esclavage tendait à effacer, telles les traditions orales des légendes, mythes et contes de l'Afrique-mère, deviennent dès lors des éléments dynamiques d'une subversion qui deviendra progressivement *l'oraliture*.

⁶ Soazig Hernandez, *Le monde du conte. Contribution à une sociologie de l'oralité*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 235.

⁷ Nous distinguons ici le conte créole caribéen du conte créole tel qu'on peut le retrouver par exemple en Louisiane chez les conteurs cajuns, ou ailleurs dans les Amériques. Voir à ce propos l'ouvrage de Raphaël Confiant, *Contes créoles des Amériques*, Paris, Stock, 1995.

Selon Ernst Mirville, qui aurait d'abord proposé ce terme en 1974 en Haïti⁸, les formes de l'oraliture peuvent être diverses et s'appliqueraient par exemple aux contes chantés, chants politiques, prières, chants sacrés, et beaucoup d'autres exemples pourraient être mentionnés ici. En ce sens, la fonction subversive du conte participe d'une résistance culturelle qui s'est développée aux Antilles sous de multiples formes depuis les premiers temps de la colonisation.

Pour les écrivains antillais du XX^e siècle jusqu'à aujourd'hui, la figure du conteur a en effet permis « de renouer avec la première manifestation esthétique de leur pays, la littérature orale, l'oraliture »⁹ et d'incorporer ainsi dans l'espace littéraire, cette poétique de la subversion.

Cependant, si la subversion est fondée en premier lieu sur la langue créole et l'oralité de la « parole de nuit »¹⁰ – qui perpétuait partiellement le patrimoine culturel africain, la nuit seule offrant la possibilité de partager l'héritage ancestral loin du maître, en dehors du système de contrôle des esclaves –, comment le conte créole, écrit et publié en français, a-t-il encore une dimension subversive ? Plus largement, de nombreux auteurs et critiques littéraires considèrent que le conte créole est encore l'emblème d'une

⁸ Selon le critique Maximilien Laroche, le néologisme serait apparu en 1974 sous la plume d'Ernst Mirville dans le journal haïtien *Le Nouvelliste*. Voir Maximilien Laroche, *La double scène de la représentation : oraliture et littérature dans la Caraïbe*, Québec, Université Laval, Grelca, 1991, p. 15. Voir aussi sur Fabula l'argument du colloque « L'oraliture haïtienne : identité (s), structure (s), mémoire (s) et représentations à travers le prisme des sciences humaines et sociales » organisé en mai 2019 à Port-au-Prince. URL : https://www.fabula.org/actualites/l-oraliture-haitienne-identite-s-structure-s-memoire-s-et-representations-travers-le-prisme-des_86510.php

⁹ Jovita Maria Gerheim Noronha, « De l'oralité à la littérature » dans *Oralités subversives*, Anne Douaire (dir.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 61.

¹⁰ Ralph Ludwig (dir.), *Écrire la parole de nuit. La nouvelle littérature antillaise*, Paris, Gallimard, « Folio », 1994.

subversion multidimensionnelle liée à l'espace de la parole, comment celle-ci s'exprime-t-elle dans l'espace de l'écrit ?

De nombreux auteurs caribéens ont remanié des contes créoles issus de la tradition orale. Au XX^e siècle, l'écriture des contes créoles marque le début d'une transition de la tradition orale à sa transcription écrite, réunissant divers aspects d'oralité et de la littérature dans un même espace textuel. Nous tenterons donc d'identifier ici la nature subversive du conte créole lorsque celui-ci sort de son contexte d'émergence oral afin de comprendre comment les auteurs antillais tentent de provoquer ou de restituer une parole subversive dans leurs œuvres écrites.

À défaut de pouvoir étudier l'entièreté du corpus caribéen dans le cadre de cette recherche, notre étude sera basée sur deux textes caribéens du XX^e siècle dans lesquels la parole du conteur occupe une place centrale : le *Romancero aux étoiles*¹¹, de Jacques-Stephen Alexis, roman paru en 1960, et *Solibo Magnifique*¹², de Patrick Chamoiseau, publié vingt-huit ans plus tard, en 1988.

En 1960, la scène littéraire caribéenne, profondément marquée par le mouvement indigéniste haïtien et le courant de la Négritude, se tourne progressivement vers une tendance oralisante – l'oraliture¹³ – laquelle constituera l'un des soubassements de la créolité qui se développera plus tard aux Antilles françaises.

¹¹ Jacques-Stephen Alexis, *Romancero aux étoiles*, Paris, Gallimard, « L'imaginaire », 1960. Désormais signalé par l'abréviation *RAE*, suivie du numéro de la page citée.

¹² Patrick Chamoiseau, *Solibo Magnifique*, Paris, Gallimard, 1988. Désormais signalée par l'abréviation *SM*, suivi du numéro de la page citée.

¹³ Centre Challenges, *L'oraliture haïtienne : identité (s), structure (s), mémoire (s) et représentations à travers le prisme des sciences humaines et sociales (Port-au-Prince)*, appel de texte pour le colloque du 2 au 4 mai 2019, organisé par Centre Challenges en partenariat avec le laboratoire LangSÉ de la Faculté de Linguistique Appliquée, la Faculté des Sciences Humaines de l'Université d'État d'Haïti et la Fondation Maurice A Sixto. URL. <https://www.fabula.org/actualites/86510/1-oraliture-haitienne-identite-s-structure-s-memoire-s-et-representations-travers-le-prisme-des.html>.

C'est dans ce contexte que Jacques-Stephen Alexis décide de placer la voix du conteur créole au centre de son texte. Écrit dans un français canonique mais attentif aux inflexions orales, le *Romancero aux étoiles*, ancré dans l'univers du conte haïtien, n'inclut cependant pas autant d'éléments de la langue créole que l'on peut en retrouver dans des œuvres plus tardives. Toutefois, des aspects de l'oralité, inspirés de vraies veillées de contes, se retrouvent dans le roman, notamment certaines formules emblématiques du conteur créole, tel le fameux « cric, crac » visant à maintenir l'attention de l'auditoire, ou ici, du lectorat. Le roman d'Alexis se déploie ainsi autour des thèmes de l'oralité écrite, de la transmission du conte comme héritage historique et de la disparition progressive de la tradition orale en Haïti. En effet, le roman met en scène un élève-conteur et son maître, le Vieux-Vent-Caraïbe, figure séculaire mythologique d'Haïti. Le texte est un va-et-vient entre le Vieux-Vent-Caraïbe, ancien conteur qui représente la tradition orale et les combats liés à l'indépendance du pays, et le narrateur, jeune conteur qui succédera à cette mémoire ancestrale.

Près de trente ans plus tard, Patrick Chamoiseau publie son *Solibo Magnifique*, du nom d'un conteur dont le rôle est similaire à celui du Vieux-Vent-Caraïbe. Ici, le mouvement de la créolité joue un rôle décisif dans l'écriture puisque le créole est l'une des articulations principales du langage en tant que dimension subversive du conte. Nous voyons dès lors une évolution dans l'écriture de la parole ainsi que des questions autour de la mort de l'oralité et des conteurs traditionnels des Antilles. L'œuvre de Chamoiseau débute en effet par la mort mystérieuse, en plein centre de Fort-de-France, du fameux conteur Solibo Magnifique, décédé d'une « égorgette de la parole », une mort intimement liée à son art oratoire. L'enquête s'élaborera donc autour de cette disparition équivoque en

collectant des témoignages des habitants et se penchera également sur un jeune personnage-narrateur, que l'on peut imaginer être Chamoiseau lui-même, mais qui se présente comme un ethnographe chargé de rendre compte de l'état actuel de la tradition orale en Martinique. La mort de Solibo évoque ainsi symboliquement le dernier souffle des conteurs de la Caraïbe.

Ce mélange de deux régimes génériques, le roman et le conte, soulève la question générale de l'esthétique transgénérique dans les œuvres francophones contemporaines. Nous proposerons une lecture de notre corpus basée sur les concepts d'intergénéricité et d'intertextualité.

Depuis la naissance du roman au XVI^e siècle en Europe, la critique littéraire tend périodiquement à remettre en question le genre, par exemple, Jean-Marie Schaeffer¹⁴ qui rejette la théorie purement essentialiste des genres et qui propose plutôt une réflexion sur l'intergénéricité et la relation complexe entre l'œuvre et le genre auquel elle est attachée « officiellement ». Chaque œuvre est faite dans l'écart entre les règles du genre et leur subversion.

Par ailleurs, Josias Semujanga note que les littératures francophones postcoloniales « se caractérisent par des formes hybrides par le fait qu'elles participent de plusieurs espaces culturels et nationaux »¹⁵. En effet, le roman des Caraïbes serait un exemple de cette intergénéricité :

Dans le cas du roman, la poétique transculturelle part du principe de la capacité du genre romanesque à transformer et à phagocyter toutes les formes artistiques. Il s'agit de montrer comment le roman francophone – d'Afrique, des Caraïbes, du Maghreb – use du brassage intergénérique des formes du roman de type occidental, des fragments

¹⁴ Jean-Marie Schaeffer, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.

¹⁵ Josias Semujanga, « Comment lire un texte francophone ? La traversée de la mangrove de Maryse Condé » dans *Présence francophone : revue internationale de langue et de littérature*, n° 96-97, 2021, p. 266.

du folklore traditionnel, comme le conte, la légende ou d'autres répertoires génériques¹⁶.

Même si notre étude se limite au seul cas du mélange du roman et du conte, il convient de rappeler que ce phénomène de mélange des genres s'accompagne également d'une hétérogénéité linguistique dans les romans de langue française, comme l'ont démontré de nombreuses études¹⁷.

Ce refus des canons littéraires pose une réflexion sur la relation entre le genre et l'œuvre, soit entre la littéraire engagée et le conte de la Caraïbe. Nous verrons que ces formes transgénériques se retrouvent dans les œuvres du corpus que nous analysons.

En vue d'analyser comment se développe ce que nous appelons une poétique de la subversion, ce mémoire tâchera d'identifier quelques éléments de l'insoumission et de la résistance tels qu'exprimés dans l'espace romanesque caribéen. Pour ce faire, notre étude sera basée sur une analyse du contenu puis de la forme de l'oralité dans les contes créoles, et ce du point de vue de l'intergénéricité. À partir de ces pistes, nous verrons comment la dimension subversive des contes créoles est transmise du contexte oral à celui de l'écrit.

¹⁶ Josias Semujanga, *Ibid*, p. 267.

¹⁷ Sur ce débat sur le mélange de langues dans les littératures francophones, voir les ouvrages de Dominique Combe (*Poétiques francophones*, Paris, Hachette, 1995), de Makhily Gassama (*La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*, Paris, Karthala, 1995) et de Lise Gauvin (*La fabrique de la langue*, Paris, Seuil, 2003).

Le contenu du conte créole

Depuis ses origines orales africaines, l'une des principales fonctions du conte créole est la transmission de la culture, du savoir et des valeurs. Françoise Tsoungui, dans son ouvrage *Clés pour le conte africain et créole*, stipule explicitement le rôle du conte :

Si un conte amuse, passionne, enchante, sa signification originale et profonde, sa raison d'être, particulièrement dans les sociétés africaines, est de transmettre un enseignement. Les coutumes, les croyances et les traditions se transmettent de siècle en siècle par le canal des contes et les jeunes générations assimilent ce contexte socioculturel sans même s'en rendre compte [...] Le conte négro-africain ne se contente donc pas de distraire l'auditoire, mais il maintient au sein de la communauté tout ce qui en fait la civilisation propre et la distingue des communautés voisines¹⁸.

Si la déportation des populations africaines vers les îles de la Caraïbes a été un véritable cataclysme en ce qui concerne la continuité des croyances et des mythologies, le patrimoine culturel africain a été partiellement perpétué à travers les contes et ce que la critique a pu appeler la « parole de nuit »¹⁹.

De son côté Bertène Juminer explique que :

après de dures journées aux champs, les vieux diront l'Afrique aux jeunes. Par réminiscences personnelles, ils feront connaître les splendeurs du royaume perdu, la gloire des héros, la familiarité du terroir ancestral, l'ancienne douceur de vivre. Ils enseignent la sagesse par le truchement de contes, fables, et proverbes, où des animaux, souvent inconnus des Antilles, se substituent aux hommes et les caricaturent²⁰

Rappelons que dans le *Code Noir*²¹ de 1651, l'article III interdisait aux « esclaves » toute « assemblée » publique à des fins autres que celle de la pratique de la religion « catholique, apostolique et romaine ». Dans son article XVI le texte explicite encore :

¹⁸ Françoise Tsoungui, *Clés pour le conte africain et créole*, Paris, Fleuve et Flamme, 1986, p. 87-88.

¹⁹ Ralph Ludwig (dir.), *Écrire la « parole de nuit. La nouvelle littérature antillaise*, Paris, Gallimard, « Folio », 1994.

²⁰ Bertène Juminer, « La parole de nuit », dans *La parole de nuit. La nouvelle littérature antillaise*, Ralph Ludwig (dir.), Paris, Gallimard, 1994, p.138.

²¹ Voir le texte du Code Noir sur le site internet de l'Assemblée nationale de France. URL : <https://www.assemblee-nationale.fr/histoire/esclavage/code-noir.pdf>. Voir aussi à ce propos Julia Ferloni *Le Code noir : une histoire de l'esclavage*, Paris, Éditions MkF, 2013.

Défendons donc aux esclaves appartenant à différents maîtres de s'attrouper, soit le jour ou la nuit, sous prétexte de noces ou autrement, soit chez un de leurs Maîtres ou ailleurs, et encore moins dans les grands chemins ou lieux écartés, à peine de punition corporelle, qui ne pourrait être moindre que du fouet et de la fleur de Lys, et en cas de fréquentes récidives et autres circonstances aggravantes, pourront être punis de mort²².

Cependant, les veillées nocturnes, souvent funèbres, servaient d'échappatoire pour les esclaves de la Plantation en ces temps où la libération physique n'était guère envisageable. L'irruption de la parole dans ce contexte colonial fit ainsi du conte créole un objet politique et social, capable de subvertir l'organisation du système plantationnaire et à créer des espaces de résistance.

Le conte créole n'est donc pas un simple récit d'amusement quotidien et de transmission culturelle. Au contraire, il veut offrir un apprentissage précis, celui de léguer la mémoire, l'art de la survie, de la solidarité et du marronnage. Cette parole subversive était alors étroitement liée à l'avènement de la langue créole et au langage du conteur, que le maître ne pouvait probablement pas comprendre.

De plus, les personnages des contes créoles et leurs potentiels subversifs sont maintenus à travers cet héritage, comme Bouqi, Malice ou Rabbit Compère pour n'en nommer que quelques-uns²³, mais également parce que ces personnages peuvent être réinvestis dans le temps. Capables de réappropriation et de transformation, ils démontrent la nature modulable des contes créoles et deviennent ainsi une part importante des mythologies caribéennes, à l'oral comme à l'écrit. D'autres personnages émergeront, comme Ti-Jean provenant d'Europe ou Mami Yata, déesse africaine qui deviendra

²² *Ibid.*

²³ À cet égard, nous nous reportons à des personnages subversifs comme Perspillette tel que rapporté par Lafcadio Hearn (*Trois fois bel conte*) par exemple, ou des personnages tirés d'Afrique, tels Compère Éléphant ou Compète Tigre, répertoriés par différents auteurs de la Caraïbe comme Ina Césaire (*Contes de nuits et de jours aux Antilles*), Raphaël Confiant (*Contes créoles des Amériques* ou *Les maîtres de la parole créole*), etc.

Manman Dlo dans la Caraïbe, et montreront que le conte créole s'inspire de divers contextes culturels pour créer son propre imaginaire collectif et créer ainsi des personnages se rapprochant de la réalité socio-culturelle antillaise. Le conte créole ne se contente pas d'une répétition infinie des mêmes tribulations, mais se tourne plutôt vers une pérennisation évolutive, acclimatant et retransmettant les valeurs intrinsèques liées à la survie de ces cultures et de leurs valeurs.

Pour assurer cette transmission culturelle au sein de la communauté, le *Romancero aux étoiles* fait de la mémoire collective un thème fondamental, comme peut le démontrer l'exemple suivant :

Pour maintenir le vieil art et la longue romance de Quisqueya la Belle, comme pour apprendre la vie, les veillées des soi-disant n**** ignorants valent bien vos grandes écoles des villes [...] Faisons de notre mieux pour garder au cœur des hommes l'esprit de 1804, le souvenir de nos luttes, les traditions, les bonnes mœurs, tous nos trésors, la fraternité, l'amitié, l'amour et le cœur pur ! (RAE, 75).

Ici, le Vieux-Vent-Caraïbe, le personnage-conteur, souligne l'importance de la mémoire contenue dans les contes traditionnels, car ce sont eux qui participent à la construction de l'identité sociale des collectivités. Nous pourrions ici tirer un autre exemple du *Romancero*, soit le « dit de la Fleur d'Or », conte de l'indépendance d'Haïti en 1804, qui prônera la préservation du savoir ancestral, la révolte contre les formes de contrôle et finalement, la libération.

Comme le souligne le Vieux-Vent-Caraïbe, la Fleur d'Or participe activement à la bataille et à la libération de l'île. Étant présent durant ces événements, le conteur la verra « voler et danser au-devant des bataillons fanatisés de l'Empereur Dessalines » (RAE, 177). Ainsi, le legs de la subversion persiste et résiste pour « que notre terre ne peut en perdre la mémoire » (RAE, 175).

Le conteur et la mémoire

Si la fonction principale du conte est de transmettre le savoir ancestral, c'est le conteur, comme figure tutélaire et subversive, qui guide l'audience vers cette sagesse et cette mémoire collective.

Au milieu de la nuit, guidés par « celui qui porte la parole subversive »²⁴, les membres de la communauté ont perpétué les légendes de leurs ancêtres, créant ainsi un acte de rébellion : « Pour eux, *se souvenir, parler et créer*, malgré l'exil et la déchéance, devenaient autant d'actes de résistance »²⁵. Vecteurs d'une parole transgressive – par conséquent interdite –, les « maîtres de la parole créole », comme les appelle le romancier Raphaël Confiant, veillent au maintien et à la diffusion des traditions millénaires de « l'Afrique-Guinée »²⁶. Car comme le souligne Katia Levesque : « le conteur est rusé : sa soumission n'est qu'apparente, elle n'est que le moyen de conserver son unique moyen de résistance »²⁷. Ayant à cœur de préserver ces traditions, la ruse employée par le conteur et son public aideront à maintenir le patrimoine ancestral. Cette figure n'est pas seulement un exemple narratif, mais s'élève également dans le paysage culturel comme une force de survie et de résistance : « Le conteur créole est un marronneur par excellence, car tout ce qu'il fait s'inscrit en marge de la règle sociale, en dehors de la loi. Il subvertit l'ordre des choses »²⁸. Ainsi, le conteur, dans l'espace de la Plantation, était le porteur emblématique d'une poétique de la subversion qui s'est prolongée à l'écrit sur la scène littéraire. Pour les

²⁴ Jean-Georges Chali, « Contes créoles et subversion du discours littéraire », *Africultures*, vol. 99-100, n° 3-4, 2014, p. 393.

²⁵ Bertène Juminer, *op. cit.*, p. 131.

²⁶ Raphaël Confiant, *Les maîtres de la parole créole*, *op. cit.*, p. 7.

²⁷ Katia Levesque, *La créolité, entre tradition d'oraliture créole et tradition littéraire française*, Québec, Éditions Nota Bene, 2003, p. 45.

²⁸ Jean-Georges Chali, *op. cit.*, p. 396.

membres de la communauté, le conteur comprend intimement le malheur qu'ils subissent, puisqu'il partage cette condition avec eux et permet donc de créer un lieu de réappropriation identitaire :

Il [le conteur] se fait oublier au profit de sa parole. D'ailleurs, son attitude favorise non seulement la protection de la parole, elle facilite aussi la réappropriation du conte par la collectivité²⁹.

Le *Romancero aux étoiles* perçoit également le conte comme une série de témoignages ou des empreintes de l'Histoire. En effet, le Vieux-Vent-Caraïbe est présent lors des événements fondateurs d'Haïti, ici le combat contre les premiers conquistadores :

Tous savent ce que fit Anacoana la Grande avec son terrible Époux Royal, Caonabo, Cacique de la Maison d'Or à sa droite et moi, son ami, le Vieux Vent Caraïbe à sa gauche... Mais pourquoi ce temps amer où la Grande Fleur d'Or, ses danses, ses chants et ses poèmes volaient au-devant de la nation Chemès en armes ? C'est toute une petite histoire que je veux te conter neveu, une histoire que ne dit aucun livre, une véridique et belle histoire pourtant (*RAE*, 161).

Si le Vieux-Vent-Caraïbe confirme sa présence lors de ces événements, il atteste donc de leur apport anthropologique et social pour les communautés d'aujourd'hui. Jusqu'à ce jour, seules les paroles ont pu transmettre les circonstances de l'arrivée des conquistadores en Haïti. Par ailleurs, le Vieux-Vent-Caraïbe, lui-même figure séculaire mythologique, tient à retransmettre les événements historiques qui ont construit son pays natal. De nombreux autres exemples illustrent la position du conteur comme témoin de l'histoire qu'il partage avec sa communauté : « à la fin de la grande guerre de l'indépendance j'assistai à la bataille de Vertières, – car j'y étais – » (*RAE*, 177), « je me rappelle jusqu'au son de voix du maréchal Céloimme me contant cette histoire [...] que ses propres mots me restent gravés dans la mémoire » (*RAE*, 203). La présence du conteur lors des événements fondateurs, notamment la résistance et l'indépendance d'Haïti, permet

²⁹ Katia Levesque, *op. cit.*, p. 45.

ainsi d'établir des liens étroits entre les anciennes générations et celles de demain. En effet, la mémoire est le seul héritage qui subsiste aux aléas du temps : « La mémoire est un revenant dont on ne peut se débarrasser » (RAE, 117) ou encore : « c'est une grande et belle chose pour un peuple que de conserver vivantes ses légendes » (RAE, 213). La mémoire collective tient lieu de remémoration et de réactualisation des combats pour qu'ils ne tombent pas dans l'oubli et la désuétude. Le conte créole, par le truchement du conteur, renforce donc la mémoire et l'expérience collective.

Parallèlement, un exemple tiré du *Solibo Magnifique* de Chamoiseau met en lumière la forte présence du personnage-conteur, Solibo, ainsi que les liens qu'il tisse au sein de la communauté à Fort-de-France :

À terre dans Fort-de-France, il était devenu un Maître de la parole incontestable, non par décret de quelques autorités folkloriques ou d'action culturelle (seuls lieux où l'on célèbre encore l'oral) mais par son goût du mot, du discours sans virgule. Il parlait, voilà. (...) Au Chez Chinotte, sanctuaire du punch, on s'assemblait pour l'écouter alors que pas un cheveu blanc n'habillait ses tempes, et le tafia n'avait même pas encore rougi ses yeux (seul le premier jaune sale avait touché le blanc) qu'un silence accueillait l'ouverture de sa bouche : par-ici, c'est cela qui signale et consacre le Maître (*SM*, 26-27).

En effet, la figure du conteur traditionnel est aussi une figure de pouvoir et d'autorité qui diffuse le savoir des anciens. Sa parole doit être écoutée et assimilée par les membres de sa communauté.

C'est donc la parole du conteur qui recrée l'Histoire de façon cyclique, sans cesse réinvestie, sans cesse réactualisée pour prendre sens dans chaque génération de conteurs et produire, non une identité fixe et statique, mais une (re)prise identitaire au niveau anthropologique, artistique, social et historique. Nous associons ainsi la parole du conte créole comme une rare instance de réhabilitation dont le pouvoir de dédouanement perdure

dans la transmission d'une subversion, celle-ci présente dans toutes les étapes créatrices de ce genre dans les Caraïbes.

Le tombeau du conteur

Le tombeau du conteur se creuse là où son identité orale prend fin. En effet, depuis l'avènement d'une littérature écrite dans les Caraïbes, le conte créole ne circule plus dans le même contexte qu'autrefois. Au cours du XX^e siècle, la mise à l'écrit des contes créoles a d'ailleurs créé toute une nouvelle littérature attachée à souligner l'avènement du conte et la parole du conteur dans l'espace romanesque : « Le conte créole sert au narrateur de point de ralliement tout comme le symbole du marron »³⁰. Ainsi, la transmission orale du savoir ancestral se tourne désormais vers une diffusion par l'écriture.

C'est notamment cette « oraliture », l'écriture de l'oral, qui a permis à de nombreux auteurs de réincorporer la tradition orale dans la scène littéraire antillaise contemporaine, ce qui soulève un certain nombre d'enjeux. Ce passage a conduit à une réappropriation du langage, non seulement du français mais aussi du créole, abondamment intégré et détourné dans l'écriture des contes créoles du XX^e siècle, comme le rappelle encore Jean-Georges Chali : « Subrepticement, le narrateur pose l'intention d'une nouvelle poétique en rupture avec l'écriture traditionnelle occidentale »³¹. De fait, la subversion du langage et du discours sous-jacent des contes nous invite ici à repenser les questions identitaires dans la littérature antillaise.

³⁰ Jean-Georges Chali, *op. cit.*, p. 396.

³¹ *Ibid.*, p. 397.

Dans les textes de notre corpus, l'enjeu de la disparition progressive du conteur créole traditionnel dans les Antilles, ainsi que celui de la transmission de cet art oratoire, semblent préoccuper les écrivains antillais. Il y a en effet la question de ce que nous appellerons le « tombeau » du conteur et la transmission de son savoir ancestral à son relayeur, l'auteur antillais contemporain. Jean-Georges Chali précise que « grâce à l'écriture, sera préservée à travers les siècles un peu de la magie de la parole de nos vieux conteurs traditionnels »³².

En 1960, Jacques-Stephen Alexis est l'un des premiers à soulever la question de la diffusion des contes oraux traditionnels dans un monde scriptural. Dans le *Romancero aux étoiles*, le Vieux-Vent-Caraïbe, dont le seul nom laisse entendre une extinction du souffle, a en effet à cœur de transmettre l'Histoire aux générations futures, raison pour laquelle il prend soin de partager ses savoirs avec son successeur qui, peu à peu, prendra le relais de cette mémoire collective. En ce sens, Alexis s'interroge donc sur la fin d'une ère d'oralité et sur la disparition des personnages mythologiques dans les temps modernes en conférant à la postérité la charge de transmettre cette mémoire par l'écriture. Près de trois décennies plus tard, en 1988, Patrick Chamoiseau relance la question de la transition de l'oral vers l'écrit posée par ses prédécesseurs en actant cette fois la mort définitive du conteur dans *Solibo Magnifique*. En effet, comme nous l'avons déjà indiqué, le conteur Solibo meurt d'une « égorgette de la parole » et sous d'étranges circonstances précisément liées à son art oratoire, scellant par-là la fin de la transmission orale des contes. Il s'agit donc non seulement d'une mort symbolique représentant une mort culturelle, mais également d'une représentation de la perte anthropologique qu'induit le trépas du conteur. Ainsi, une trentaine d'années après la parution du *Romancero aux étoiles*, la littérature antillaise se

³² Raphaël Confiant, *Les maîtres de la parole créole*, op. cit., p. 15.

présente de plus en plus comme l'héritière d'un temps oral révolu. Cependant, nous verrons ici que la figure du conteur n'a pas entièrement disparu, mais qu'elle s'est plutôt déplacée d'un médium oral vers celui de l'écrit, où elle continue ainsi à exister dans les imaginaires caribéens.

En prenant l'exemple du *Solibo Magnifique*, Chamoiseau met en lumière cette transition de la mémoire et fait le portrait de la société martiniquaise moderne :

Dans ses derniers temps, le Magnifique ne trouvait plus de tribunes. Il tenait à inscrire sa parole dans notre vie ordinaire, or cette vie n'en avait plus l'oreille, ni même de ces creux où l'on éternise l'écho [...] Cette transition entre son époque de mémoire en bouche, de résistance dans le détour du verbe, et cette autre où survivre doit s'écrire, le rongait (*SM*, 222)

Si la tradition orale se perd au profit de l'écrit, l'auteur Chamoiseau et le conteur-narrateur du roman écrivent l'histoire du conteur et tentent de reproduire le rythme du conte. Pourtant, comme le démontre *Solibo Magnifique* en reconnaissant littéralement et symboliquement la mort du conteur, nous comprenons que cette figure nébuleuse ainsi que les contes qu'il transmet s'effacent progressivement de la scène publique caraïbéenne. Selon Chali : « Le conte étant le lieu de la transcendance, c'est ici que le conteur élève la dépouille et la met sur un piédestal »³³.

À contrecœur, le conteur Solibo admet que la façon de léguer dans ce monde de modernité se fait désormais par l'écriture. Patrick Chamoiseau fait appel à cette transition entre le passé de l'oralité et l'avenir de l'écriture en citant Édouard Glissant dès l'épigraphe de *Solibo Magnifique* :

Je suis d'un pays où se fait le passage d'une littérature orale traditionnelle, contrainte, à une littérature écrite, non traditionnelle, tout aussi contrainte. Mon langage tente de se construire à la limite de l'écrire et du parler ; de signaler un tel passage – ce qui est certes bien ardu dans toute approche littéraire (*SM*, 11).

³³ Jean Georges Chali, *op. cit.*, p. 397.

En effet, cette transition pousse à repenser l'identité culturelle qui, jusqu'à maintenant, prenait racine dans l'oralité. De fait, le conteur Solibo questionne sans cesse le narrateur-écrivain sur cette écriture qui le taraude :

Oiseau de Cham, tu écris. Bon. Moi, Solibo, je parle. Tu vois la distance ? Dans ton livre sur Manman Dlo, tu veux capturer la parole à l'écriture, je vois le rythme que tu veux donner, comment tu veux serrer les mots pour qu'ils sonnent à la langue. Tu me dis : Est-ce que j'ai raison, Papa ? Moi je dis : On n'écrit jamais la parole, mais des mots, tu aurais dû en parler. Écrire, c'est comme sortir le lambi de la mer pour dire : voici le lambi ! La parole répond : où est la mer ? Mais l'essentiel n'est pas là. Je pars, mais toi tu restes. Je parlais, mais toi tu écris en annonçant que tu viens de la parole. Tu me donnes la main par-dessus la distance. C'est bien, mais tu touches la distance (*SM*, 53).

À travers cette parole autoréflexive du romancier, le personnage du conteur démontre clairement la distance, voire la faille, qui existe entre la parole et l'écriture. En s'adressant à l'« Oiseau de Cham », Solibo souligne explicitement cette fissure irréparable, mettant en évidence que le projet d'écrire la parole et les contes créoles recèle un défaut irrémédiable dont prend alors conscience Chamoiseau : « je compris qu'écrire l'oral n'était qu'une trahison, on y perdait les intonations, les mimiques, la gestuelle du conteur, et cela me paraissait d'autant plus impensable que Solibo, je le savais, y était hostile » (*SM*, 225). L'auteur et le narrateur admettent que dans l'oralité se perd une grande partie de ce qui a créé le conteur traditionnel, c'est pourquoi Solibo y voit une incursion qui pourrait un jour l'engloutir. Cette distance est aussi visible à travers la critique : « il est certain que ce type de transposition représente toujours une perte »³⁴. C'est la même position que défend Édouard Glissant dans le *Discours antillais* : « ce qu'il [le conte] agresse ainsi, c'est d'abord le sacré du signe écrit [...] Il est l'anti-édit et l'anti-loi, c'est-à-dire l'anti-

³⁴ Jean Dérive, « Le conte, de l'oral à l'écrit », dans *Conte en bibliothèque*, Évelyne Cevin (dir.), Éditions du Cercle de la Librairie, 2005.

écriture »³⁵. Le conte créole, dans sa forme écrite et orale, échappe tout de même à l'ordre et à l'économie de l'écriture. De plus, cette transition vers l'écrit angoisse Solibo : « Cesse d'écrire kritia kritia, et comprends : se raidir, briser le rythme, c'est appeler sa mort...Ti-Zibié, ton stylo te fera mourir couillon » (*SM*, 76). Prophétique, Solibo prédira la mort de l'oralité par l'écriture, mais aussi le projet quasi-futile de l'écriture. À l'instar de tous les conteurs traditionnels, la figure de Solibo perdure comme répondant d'une subversion. Le narrateur-écrivain qui suit l'enquête de la mort de Solibo dit ceci :

Cette parole ne se donne qu'après l'heure de sa mort — tristesse, mi ! — et même pas dans un dit de veillée, auprès de son corps parfumé aux bonnes herbes. Se figurant un crime, la police l'a ramassé comme s'il s'agissait d'une ordure de la vie, et la médecine légale l'a autopsié en petits morceaux [...] Car, si de son vivant il était une énigme, aujourd'hui c'est bien pire : il n'existe (comme s'en apercevra l'inspecteur principal au-delà de l'enquête) que dans une mosaïque de souvenirs, et ses contes, ses devinettes, ses blagues de vie et de mort, se sont dissous dans des consciences trop souvent enivrées (*SM*, 25).

La figure du conteur échappe à tous : elle est incompréhensible face à la logique de l'écriture, impalpable et impossible à reproduire complètement. Là est le message du narrateur dans ce passage. Même si la figure du conteur s'éclipse graduellement dans les Antilles, sa présence est encore palpable chez les auteurs antillais qui s'en inspirent pour rappeler l'Histoire. Le conteur est donc un échappatoire face aux systèmes de contrôles politiques ou sociaux, dans la communauté comme dans l'espace romanesque. Chamoiseau porte ainsi une attention particulière aux dangers de l'oubli :

D'autres affirmèrent que ses paroles s'étaient taries, que personne n'habitait plus sa voix. On ne se souvenait de lui qu'en le voyant, et il se dissipait dans les mémoires avec le vent de ses talons. Il avait vu mourir les contes, défaillir le créole, il avait vu notre parole perdre de cette vitesse que pas un de nos maîtres ne pouvait écouter (*SM*, 223).

³⁵ Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, Paris, Gallimard, 1997 [Seuil, 1981], p. 262.

La mort de la tradition et de sa transmission orales entraînent alors des spéculations quant à la continuité de l'art de conter. Si le conteur traditionnel tel qu'il a été connu dans le système plantationnaire n'existe plus, Chamoiseau tente d'évoquer sa mémoire dans son texte et y inclut le tombeau du conteur comme conclusion de l'enquête :

Ils avaient découvert que cet homme était la vibration d'un monde finissant, pleine de douleur, qui n'aura pour réceptacle que les vents et les mémoires indifférentes, et dont tout cela n'avait bordé que la simple onde du souffle ultime (SM, 227).

Cette dernière vibration cloue le tombeau du conteur créole. Cependant la reconnaissance de cette perte tend à sensibiliser le lectorat à la présence du conteur créole qui a aidé à construire l'identité créole et propose maintenant l'écrivain caribéen comme substitut à cette perte.

Dans le même fil d'idées, le *Romancero aux étoiles* évoque la mort de la tradition orale et la disparition du conteur traditionnel, par exemple le Vieux-Vent-Caraïbe en Haïti. À travers une continuité d'histoires, le Vieux-Vent-Caraïbe s'affaiblit en se remémorant les péripéties qui ont eu lieu sur l'île d'Haïti, pour finir sur le dernier conte, « La rouille des ans », relatant la longue vie d'un vieux crapaud dépassé par le changement :

J'ai de moins en moins compris le temps, tout me contrariait, je retrouvais à redire à tout... La mare n'avait plus la même odeur (...) Les jeunes aussi changeaient les mœurs, je ne les compris plus... Ils me raillèrent. Je m'irritais. Je me rebellai... À un certain moment je ne me rebellai plus... La rouille du temps faisait son œuvre... J'acceptais mon sort (RAE, 264).

Ce conte accentue la désuétude dans laquelle la sagesse des aînés est progressivement perdue. Ici nous pouvons établir un lien avec *Solibo Magnifique* où les traditions des aïeux sont lentement abandonnées. Ainsi, le Vieux-Vent-Caraïbe se sent dépassé par les temps qui changent, les mœurs qui n'existent plus, la terre qui change. À la fin de son récit, celui-ci se compare d'ailleurs au crapaud mourant :

Quoi ? Cette grande feuille morte ? ... – Vous avez déjà vu des feuilles mortes en cette saison ?... Regardez bien, c'est un crapaud... Il est, c'est juste, couleur de feuille morte. C'est ça la rouille des ans... Bientôt je serai comme lui... Un jour, on trouve un crapaud crevé et ça pue !... Ça pue terriblement un crapaud crevé !... Il n'est même plus une feuille morte, plus que rouille et puanteur... Oui, c'est cela la rouille des ans !.. (RAE, 265).

Ici, le conteur lui-même prédit sa fin prochaine et sonne ainsi le glas de l'oralité comme mode de transmission. En effet, à la toute fin du roman, dans un discours adressé à l'auditoire (et au lecteur), le Vieux-Vent-Caraïbe admet une certaine finalité des contes : « Peut-on tout dire ?... Il y a tant d'histoires, neveu, que si tous les “composes” de l'île se mettent à rivaliser sur les histoires et légendes du passé l'on n'en viendrait jamais à la fin ! Et puis, je dois m'en aller, neveu ! » (RAE, 271). Il devient évident que certains contes et traditions sont voués à l'oubli, c'est là où se retrouvent Alexis et Chamoiseau puisqu'ils acceptent tous deux la fin de l'oralité comme mode de transmission, quitte à abandonner certains contes derrière eux.

Au travers du vingtième siècle, nous témoignons d'une lente transition à partir du *Romancero aux étoiles*, où les contes oraux créoles sont répertoriés, jusqu'au *Solibo Magnifique* où l'écriture prend une ampleur grandissante et s'impose comme système de pérennisation.

Les écrivains, nouveaux relayeurs de la parole

Comme nous l'avons établi plus tôt, la disparition de la tradition orale et des conteurs implique que l'écrivain moderne soit responsable de la mémoire collective, comme le met en évidence le narrateur de *Solibo Magnifique* qui insiste sur son titre de *marqueur de paroles* : « pas écrivain, marqueur de paroles, ça change tout [...] le marqueur refuse une agonie : celle de l'oralité, il recueille et transmet » (SM, 169). Cet exemple illustre aussi

l'importance de tracer la figure du marqueur de mots, du conteur traditionnel comme véritable narrateur dans le récit écrit. Le personnage-écrivain-narrateur prend la responsabilité de la mémoire collective. Katia Levesque rappelle que l'écriture des contes constitue un relais de la parole des conteurs :

[...] avec les conteurs oubliés s'engloutirait toute la mémoire du peuple, toute sa culture. Les écrivains ont donc pour tâche de retrouver la richesse narrative et les stratégies énonciatives des conteurs. L'écriture deviendra alors une autre façon de parler³⁶.

Nous voyons que le souci de la transmission demeure présent dans les deux œuvres du corpus et démontre ainsi d'une volonté constante de ne rien perdre de cet héritage de subversion. Le conteur, qui était jusqu'à maintenant le « porteur de la mémoire résistante »³⁷, est désormais remplacé par l'écrivain.

Le texte vivant

Si nous proposons de considérer le conte créole comme un texte *vivant*, surtout à partir de la théorie de Chamoiseau sur ce sujet³⁸, alors, le conte, narré et écrit, est un évènement unificateur et en transmutation cyclique, c'est-à-dire qu'il change constamment pour rejoindre les sociétés dans lesquelles il circule. De sa forme orale à sa forme écrite, le conte créole sauvegarde et garde « vivants » ses potentiels de subversion et permettrait à ce genre littéraire et narratif de changer les mentalités lorsqu'il aborde des enjeux sociétaux actuels, par exemple, la réappropriation de l'identité sur la scène littéraire francophone des Caraïbes. Le conte créole écrit est donc un matériau subversif à plusieurs égards, réinvesti

³⁶ Katia Levesque, *op. cit.* p. 50

³⁷ Anne Douaire (dir.), « Une discrète épine » dans *Oralités subversives*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Plurial », 2004, p. 97.

³⁸ Patrick Chamoiseau. *Le conteur, la nuit et le panier*, Paris, Éditions du Seuil, 2021.

et réactualisé pour « faire irruption dans la modernité [et] mettre au jour la mémoire vraie en recourant à la parole du conteur »³⁹.

Le conte a une habileté de transformation, du monde et en lui-même, parce qu'il est *vivant*. Patrick Chamoiseau développe ainsi la poétique du conte :

ainsi qu'allait me le démontrer le Conteur, un *état poétique* dans son rapport à la langue, à toute langue du monde, à toute langue offerte à un désir, à toute langue souffrant d'une méconnaissance. Dans l'état poétique, l'esprit du poème est un des principes actifs de la parole du conteur, et par extension de l'écriture vivante⁴⁰.

Ici, le terme « d'écriture vivante » est intéressant car il implique un mouvement vivifiant dans la forme apparemment figée qu'est l'écriture. Deux antipodes s'imposent donc ici, l'oralité dans sa geste infinie et l'écriture, fixée et immobilisée dans le temps et l'espace. Maintenant, le conte semble constituer une ouverture vers l'écriture vivante, se joignant aux traditions orales et écrites ; ce qui le rend capable de changement perpétuel. Ainsi, la parole du conteur réactualise et vivifie l'écriture et par cet effet, nous pensons qu'il peut également proposer de subvertir son discours.

De ce point de vue, les œuvres du corpus caractérisent le texte vivant. *Le Romancero aux étoiles* cherche à incarner les traditions orale et écrite sous la forme de personnages, le Vieux-Vent-Caraïbe symbolisant, par exemple, la tradition orale devenue désuète et le narrateur, le neveu, qui en est le récepteur, étant chargé de l'actualiser. Ce dernier exprime le constat suivant : « Mais vous avez dit que nous semblions oublier, dans la plaine et sur les côtes, le vieil art de jadis et de toujours, bref, nous négligeons la fantaisie » (*RAE*, 45). Le dialogue entre les deux « composes » reflète ainsi une lutte, ou du moins le passage,

³⁹ Katia Levesque, *op. cit.*, p. 87.

⁴⁰ Patrick Chamoiseau. *Le conteur, la nuit et le panier*, *op. cit.*, p. 107.

entre la tradition et la modernité, mais démontre également l'art de conter haïtien et son rapport avec son Histoire qui, en définitive, ne se perdent pas, mais se transforment.

Cependant, cet échange pousse à interroger l'oraliture comme outil de subversion, puisque l'oralité et l'écriture peuvent de toute évidence se rejoindre en un seul projet créatif. Pour reprendre les mots de Chamoiseau : « l'oraliture créole déclenche un “devenir”, un marronnage déterminant »⁴¹. Ce *devenir* présuppose que le conte, oral et écrit, inspire l'affranchissement. Dans le contexte du *Romancero aux étoiles* publié dans la deuxième moitié du XX^e siècle, nous voyons à l'œuvre un métadiscours sur l'évolution de l'art scriptural qui ne se fige plus dans une forme fixe, mais crée des ouvertures pour des oralitures possibles, s'acclimate et pousse les frontières de la littérature contemporaine.

Le conte créole est un matériau apte à être transformé et adapté aux temps modernes.

Geneviève Belugue, dans l'ouvrage *Oralités subversives*, écrit :

Le marqueur de l'imaginaire créole se dessine alors dans les brisures et recompositions d'un récit dont l'économie, officiellement calquée sur les tics du conteur, se caractérise par une désorganisation totale des conventions de l'écrit [...] elle comporte aussi une intention subversive, plus profonde, celle de provoquer “d'en dessous” choc et éclatement dans l'objectif d'une révélation dont on peut supposer qu'elle a à dire quelque chose de différent. Le mélange des genres, dans cet éclatement de structure, signe donc des objectifs multiples, dont celui, entre autres, de dessiner l'espace référentiel d'une littérature en création qui pose sa patine culturelle⁴².

Nous retenons ici que le conte créole est subversif parce qu'il possède une capacité de transformation endogène, en d'autres termes, le conteur et les contes s'adaptent aux temps modernes sans perdre de leurs caractéristiques d'origine, l'essence subversive étant celle qui nous intéresse ici. En effet, plusieurs théoriciens ont soutenu l'idée que : « le conte peut

⁴¹ *Ibid.*, p. 141.

⁴² Geneviève Belugue, « L'oralité de Glissant et Chamoiseau, une subversion masquée » dans *Oralités subversives*, Anne Douaire (dir.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Plurial », 2004, p. 82.

être fortement actualisé »⁴³. Tout d'abord, en remettant en question les conventions de l'écrit, la poétique subversive du conteur questionne les fondements de la littérature classique française, notamment à travers l'oralité, et se réapproprie une identité inspirée du marronnage.

Cette adaptabilité devient un atout contre les aléas du temps et permet au conte de questionner des enjeux contemporains au niveau de l'écriture, mais également des aspects culturels qu'il aborde. Si le conte permet d'établir un cadre d'énonciation, l'oraliture lui permettrait d'étendre infiniment les limites de sa discursivité. Belugue explicite ainsi sa pensée sur la question :

C'est alors la totalité réalisée par la forme et un contenu qui prend sens. Le texte ne se limite pas, comme il l'annonce à restaurer une mémoire raturée [...] Il actualise le corpus oral dans la contemporanéité pour lui donner la capacité de rebondir dans de nouvelles formes discursives. Dans l'entassement des récits se formalise et se continue le panthéon d'un univers pluriel : contes et croyances s'enracinent dans l'époque contemporaine. Dans le non-dit des anecdotes se dessinent des héros qui possèdent les caractéristiques du conte créole⁴⁴.

C'est l'oralité, transposée en oraliture, qui recrée l'espace du conte créole oral originel, construisant ainsi un texte vivant capable de se muter et qui continue le legs de la subversion.

De plus, Jean-Georges Chali note : « dans sa forme liminaire, le conte [créole] est déjà sujet au marronnage, puisqu'il est en opposition avec le discours officiel »⁴⁵. Manifestement subversif dans son contenu et sa forme, le conte a le pouvoir de changer le réel. Sur la poétique du conteur, Chali explicite :

⁴³ Jean-Claude Bouvier (dir.), *Tradition orale et identité culturelle. Problèmes et méthodes*, ouvrage sous la direction de Jean-Claude Bouvier (dir.), Henry-Paul Bremondy, Philippe Joutard, Guy Mathieu, Jean-Noël Pelen, Paris, CNRS Éditions, 1985.

⁴⁴ Geneviève Belugue, *op. cit.*, p. 83.

⁴⁵ Jean-Georges Chali, *op. cit.*, p. 393.

Le conteur créole, en se proposant de transformer le réel grâce au langage poétique, donne à l'énonciation une force plus pertinente, plus percutante [...] Cette capacité à métamorphoser dont jouit le conteur créole ne relève pas seulement de l'esthétique ; elle a la faculté d'agir : sur les mentalités, sur les comportements des individus et du groupe social ⁴⁶.

C'est par la réactualisation d'une poétique subversive propre au conteur que les discours peuvent être retravaillés et par extension, changer les esprits et les mœurs qui circulent dans la société.

La figure du conteur et le conte créole élargissent les possibilités de penser la langue dans les différentes strates et géographies de la Caraïbe francophone. Dans les œuvres à l'étude, cet aspect se traduit d'abord par la disparition de l'art oratoire ancestral, puis par une réflexion sur les futurs possibles de l'oraliture. Ces deux romans reproduisent la force transformatrice de la figure tutélaire du conteur, comme le mentionne Chamoiseau : « le maître conteur se métamorphosait »⁴⁷ et vice-versa, le conteur transforma le monde. En d'autres mots, le conte créole devient éternel puisque son relayeur, autrefois le conteur et aujourd'hui l'écrivain, se transforme et se porte garant de la poétique subversive. Ainsi, capable de transformation, le conte créole comme texte vivant maintiendra et réinvestira ses mécanismes subversifs, notamment la réappropriation identitaire et culturelle. Cependant, nous verrons comment ces mécanismes de subversion se retrouvent également dans la forme même des œuvres de notre corpus à l'étude.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 394.

⁴⁷ Patrick Chamoiseau. *Le conteur, la nuit et le panier*, op. cit., p. 57.

Les formes de la parole

Grâce à la mise à l'écrit des contes créoles, une nouvelle poétique de l'oralité et de la narration, directement inspirée des traditions orales, a été établie dans la littérature française des Caraïbes. Cela est dû en particulier à l'oraliture, emblème de la réappropriation linguistique par les auteurs de la Caraïbe qui ont cherché à « se réapproprier [leur langage], en tentant de combler le fossé qui s'est établi entre la littérature orale en créole et la littérature écrite en français »⁴⁸.

Ce « fossé » est précisément au centre du projet littéraire de nombreux auteurs caribéens du XX^e siècle. En effet, si la littérature peut être un « espace de la liberté absolue où l'écrivain peut déjouer la surveillance jalouse des normes auxquelles il fait semblant de se conformer »⁴⁹, alors nous pouvons imaginer que la création littéraire est un acte de subversion des normes littéraires, tout comme le serait l'écriture des contes créoles en langue française et créole. C'est d'ailleurs le passage de l'oral à l'écrit qui met en lumière une transgression, non seulement des codes sociaux dans lesquels ces contes circulent, mais surtout une transgression des codes de l'écrit dont usent les auteurs qui remanient les contes créoles pour contester ces dogmes :

Plus généralement, l'humour, la parodie, la caricature, le sarcasme et les jeux de mots sont autant de moyens qui servent à dénoncer le conformisme, l'hypocrisie sociale, la déchéance de l'école et le dysfonctionnement des institutions politiques et religieuses⁵⁰.

Nous chercherons donc à retracer ces formes orales à l'écrit dans les œuvres du corpus et ainsi comprendre comment celles-ci peuvent participer d'une poétique de la subversion.

⁴⁸ Anne Lesne, « Comptes à rendre et contes rendus », *Cahiers de littérature orale*, n° 72, 2012, p. 3.

⁴⁹ Moez Rebai (dir.), Kamel Feki, *Les écritures subversives. Modalités et enjeux*, appel de textes, Paris, L'Harmattan, coll. Au cœur des textes, 2020.

⁵⁰ *Ibid.*

L'écriture de l'oralité se traduit comme un phénomène linguistique et stylistique d'importance et permet de mieux penser la singularité de la littérature antillaise en tant que « discours antillais » pour reprendre le titre d'un célèbre essai d'Édouard Glissant⁵¹. L'importance du conte créole dans le développement de l'oraliture est ainsi rappelée par Patrick Chamoiseau dans l'ouvrage collectif *Écrire la « parole de nuit »* :

Assis devant sa feuille, dans une problématique d'écriture, comment convoquer la parole ? Et que faire quand elle est là ? Dans une situation comme celle-là, l'écrivain se tourne naturellement vers ce que les Haïtiens appellent l'oraliture ; ils désignent ainsi une production orale qui se distinguerait de la parole ordinaire par sa dimension esthétique. Et dans le cadre de cette oraliture, il va s'intéresser aux contes et aux conteurs qui en sont les éléments centraux⁵².

Cet intérêt pour les contes et les conteurs a permis aux auteurs antillais du XX^e siècle de développer une poétique de l'oralité qui participe d'une esthétique de la parole. Panachée entre le créole et le français, entre l'oral et l'écrit, la retranscription ou la réappropriation de la parole des conteurs a en effet créé un réel pivotement esthétique et poétique dans le corpus antillais contemporain. Or, l'un des aspects de la pensée créoliste, dont Patrick Chamoiseau est partisan, voudrait bouleverser les codes littéraires en insérant comme jamais auparavant la langue créole dans la tradition de l'écrit en langue française.

Aussi, parce que « la pensée créoliste implique une volonté essentielle de subversion de toute forme d'oppression culturelle »⁵³, nous considérons l'oraliture comme un procédé essentiellement subversif. Dans les pages qui suivent, nous analyserons certains aspects formels de l'oraliture comme procédé d'écriture romanesque dans les littératures contemporaines de la Caraïbe.

⁵¹ Édouard Glissant, *op. cit.*

⁵² Patrick Chamoiseau, « Que faire de la parole ? » dans *Écrire la « parole de nuit. La nouvelle littérature antillaise*, Ralph Ludwig (dir.), *op. cit.*, p. 154.

⁵³ Anne Douaire (dir.), « Une discrète épine » dans *Oralités subversives*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Plurial », 2004, p. 97-98.

Le Détour

Le contexte historique et social dans lequel le conte créole est apparu et s'est développé nous rappelle comment il est intrinsèquement et structurellement subversif puisque, par sa simple existence, il défait l'ordre colonialiste. De même que l'esclave cherchant à s'émanciper en se libérant de l'espace de la Plantation, l'écriture du conte créole use de stratégies, de tactiques et de procédés relevant d'un marronnage symbolique pour s'affranchir d'une culture littéraire imposée, et cela, afin de transmettre un message détourné et de revendiquer une identité auparavant rejetée.

En ce sens, les potentialités du conte créole rejoignent les caractéristiques du conte populaire identifié par Michel Valière, lequel suppose que le conte populaire serait un « avatar potentiel d'élément de contre-culture, voire de célébration des marginalités », qui plus est porteur d'un « discours d'opposition pour ne pas dire de désobéissance civique »⁵⁴. Pour les conteurs comme pour ceux que Chamoiseau appelle les « marqueurs de paroles », l'oralité est en effet une forme de subversion contre le système imposé : « L'oralité créole, même contrariée dans son expression esthétique, recèle un système de contre-valeurs, une contre-culture, elle porte témoignage du génie ordinaire appliqué à la résistance, dévoué à la survie »⁵⁵. L'écriture de cette parole serait donc, elle aussi, subversive, l'oralité étant en soi une contre-culture reposant sur une poétique de la subversion se déployant à travers différents moyens.

⁵⁴ Michel Valière, *Le conte populaire. Approche socio-anthropologique*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus sociologie », 2005, p. 127.

⁵⁵ Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant, *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1993 [1989], p. 33-34.

Ces divers moyens mis en œuvre dans l'écriture participent ensemble d'un « Détour », notion théorisée par Édouard Glissant dans *Le Discours Antillais*, pour désigner une forme de marronnage passant notamment par l'usage de la langue créole pour échapper à la domination, en l'occurrence culturelle :

Il n'y a pas détour quand la communauté affronte un ennemi connu comme tel. Le détour est le recours ultime d'une population dont la domination par un Autre est occultée : il faut aller chercher *ailleurs* le principe de domination, qui n'est pas évident dans le pays même : parce que le mode de domination (l'assimilation) est le meilleur des camouflages, parce que la matérialité de la domination (qui n'est pas l'exploitation seulement, qui n'est pas la misère seulement, qui n'est pas le sous-développement seulement, mais bien l'éradication globale de l'entité économique) n'est pas directement visible. Le Détour est la parallaxe de cette recherche. Sa ruse n'est donc pas toujours concertée, tout comme l'*ailleurs* qu'il fréquente peut être « intérieur ». C'est une « attitude d'échappement » (Marcuse) collectivisée. La langue créole est la première géographie du Détour⁵⁶.

Le Détour s'opère ainsi sous l'évidence de la chose. Les non-dits, les métadiscours cachés, l'aspect ludique du langage, les créolismes, le camouflage, etc. sont autant de procédés de subversion du langage. Glissant le précise lui-même : « Le camouflage. C'est là une mise en scène du Détour. La langue créole s'est constituée autour d'une telle ruse »⁵⁷. Ces procédés font donc de l'oraliture, et plus particulièrement de l'écriture du conte créole, un marronnage littéraire indéniable.

À défaut de pouvoir retracer toutes les formes que l'oralité peut incarner dans les textes du corpus, nous proposons d'observer quatre de ces formes : la langue créole et les créolismes, la polyphonie, le discours direct et enfin, la ponctuation.

⁵⁶ Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, *op. cit.*, p. 48.

⁵⁷ *Ibid*, p. 50.

Langue créole et créolismes

Puisant dans le double substrat des langues française et africaines, la langue créole est devenu le code linguistique d'une résistance dissimulée, en jouant des détours et de la polysémie pour renforcer la subversion matricielle des contes caribéens. Jean-Georges Chali souligne la subversion linguistique du conte créole : « [i]l s'agit d'un texte qui se dit à un double niveau [...] c'est là le principe de la ruse dont se sert le narrateur comme arme de contournement »⁵⁸. La ruse est l'un des outils majeurs du *Solibo Magnifique* de Chamoiseau où la parole du conteur et l'importante implication du créole pénètrent de plus grandes vérités sous l'artifice innocent de contes et de paroles.

L'apport de créolismes et de syntagmes en créole dans le roman *Solibo Magnifique* dynamise et renforce la présence de la langue créole dans le texte. Rappelons que l'*Éloge de la créolité*⁵⁹, emblématique manifeste dont Chamoiseau est l'un des auteurs, aux côtés de deux autres défenseurs du créole (Jean Bernabé et Raphaël Confiant), fut publié pour la première fois en 1989, soit un an après *Solibo Magnifique*, qui peut donc être considéré comme une illustration anticipée du propos « créoliste » dans l'essai. En effet, les créolismes au cœur de ce roman sont d'importantes formes de l'oralité qui réitèrent et soulignent la présence du substrat créole dans l'usage du français : « si on lui baille la parole Solibo n'a plus de paroles es ini pawol la ? *non, il n'a pas la parole !* aki bay pawol la ? *personne lui a donné la parole !* » (*SM*, 236). Cet extrait met en évidence le créole dans son parler populaire martiniquais, mais également la fonction phatique du langage parlé, lequel attend ici un échange et une réponse de l'audience. C'est aussi une illustration de la

⁵⁸ Jean-Georges Chali, *op. cit.*, p. 395.

⁵⁹ Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant, *Éloge de la créolité*, *op. cit.*

langue créole dans un roman de langue française qui réactualise la place de l'identité antillaise au sein de la littérature francophone et met ainsi en évidence une réappropriation identitaire, culturelle et linguistique :

Magnifique utilisait les quatre facettes de notre diglossie : le basilecte et l'acrolecte créole, le basilecte et l'acrolecte français, vibronnant enracinement dans un espace interlectal que je pensais être notre plus exacte réalité sociolinguistique (*SM*, 45).

Dans une mise en abyme grandissante, le conteur Solibo incorpore ses valeurs sous les traits dissimulés de sa voix, tandis que l'auteur Chamoiseau fait de même en usant du créole dans un roman écrit en langue française, feignant par-là un discours d'incorporation (ou d'assimilation) tandis qu'un autre se fait subversif. Un exemple tiré de *Solibo Magnifique* illustre cette idée :

[...] mais si le béké est dans la pièce-cannes il reste toujours sur son cheval bien droit et bien haut comme un lélé de canari alors que dans l'herbe sous les zanmas pas au-dessus mais pile en dessous c'est le congo qui donne sa sueur sans même savoir parler francé (*SM*, 233).

Cet extrait met en exergue l'usage du créole afin de montrer l'incompréhension du maître – et du lecteur étranger – face à cette langue qu'il ne connaît pas, mais aussi pour souligner la connivence qu'un tel procédé peut engendrer entre les membres de la communauté dominée. Par ailleurs, l'auteur utilise un jeu de traduction pour exprimer cette connivence : « C'est quoi, han ? dit-il. (Ce qui, traduit en français d'outre-mer, donnerait : Pouvez-vous m'expliquer ce qui est à l'origine de cette situation déplorable ?) » (*SM*, 58). Ce genre de traduction destinée au lecteur non-antillais, ici volontairement situé « outre-mer » par inversion du centre de référence habituel que serait la France⁶⁰, présuppose que l'oraliture

⁶⁰ Rappelons ici que le syntagme « outre-mer » est généralement utilisé en France pour désigner les anciens territoires colonisés. Or, pour Chamoiseau, comme pour Glissant, c'est bien la France hexagonale qui se situe « outre-mer » par rapport aux Antilles Sans doute pourra-t-on voir là un autre signe de subversion politique du discours romanesque.

est subversive, puisqu'elle indique au lecteur inaccoutumé qu'il est déjà en retard dans la pleine compréhension du discours ici présenté.

Cette idée est également illustrée lorsque Solibo rumine : « nous-mêmes n**** à l'A.B.C.D. nous chantons la montagne Vauclin je ne connais pas montān Voklin anpas konèet montān Voklin ». En effet, l'écart des référents culturels allié à la langue créole du conteur démontre avec finesse les absurdités de l'assimilation coloniale. D'autres exemples reflètent la nature subversive que peut engendrer l'usage du créole. Toujours dans le *Solibo Magnifique*, les habitants de Fort-de-France s'allieront plutôt du côté du conteur que de l'autorité policière qui représente le contrôle civique. Les habitants iront jusqu'à se moquer des policiers : « si c'est une langue, pourquoi ta bouche roule toujours un petit français huilé ? Et pourquoi tu n'écris pas ton procès-verbal avec ? » (*SM*, 143). En se référant ici au créole et en rappelant que c'est la langue de prédilection du conteur, les habitants préféreront faire preuve de solidarité pour le créole plutôt que pour la langue française, incarnée ici par l'autorité policière.

En contrepoint, le *Romancero aux étoiles* d'Alexis ne semble pas autant investi par l'usage du créole. Seules quelques expressions issues des contes créoles surviennent au fil de la narration : « Cric ? Crac ! Time-time ? Bois sec ! Tout rond, sans fond ? Bague ! » (*RAE*, 50). Ces formules, adaptées de la veillée traditionnelle pour attirer l'attention de l'audience, visent là encore à s'assurer que le circuit de communication fonctionne, plaçant ainsi le lecteur dans la situation de l'auditeur.

De même que dans *Solibo Magnifique*, le *Romancero aux étoiles* propose, en effet, une expérience auditive et sensorielle de la part du conteur. Par exemple, le conte intitulé « Le roi des songes » présente les voix des personnages au travers d'une myriade de

couleurs et de sens : « la voix de la stewardess était rose », « je dus répondre d'une voix verte, vert vif, vert véronèse », « je mangeais parce que j'avais faim, mais ce déjeuner chatouillait mes oreilles de notes acides, hautes et aiguës », « [il] se mit à parler à la stewardess d'une voix de verre neutre... Rose, tesson de verre » (*RAE*, 230-234). Ici, l'auteur et le conteur combinent la musicalité des voix avec d'autres sens, comme l'ouïe, la vue et le goût. Cette composition donne au lectorat l'expérience d'une veillée de conte, avec toute sa vivacité et son appel à l'imaginaire.

La polyphonie

La polyphonie est une forme de l'oralité qui renforce la « présence » de la parole au sein des deux romans. Si nous considérons la polyphonie comme « la pluralité des voix et des consciences indépendantes et distinctes dans une œuvre »⁶¹, nous pourrions avancer que nos œuvres à l'étude se définissent comme des romans polyphoniques multidimensionnels où les discours du narrateur et des personnages tissent une réflexion sur la langue et la société.

Dans le *Romancero* d'Alexis comme dans le *Solibo Magnifique* de Chamoiseau, les dialogues s'enchâssent et s'entremêlent dans un véritable chœur de voix. Le dialogue entre le Vieux-Vent-Caraïbe et son neveu fait le constat d'une rupture d'une tradition de l'oral qui se perd au fil du temps, notamment en développant tout un discours sur la disparition progressive des conteurs des Antilles. Ce va-et-vient entre les deux conteurs structure le texte et encourage l'échange des contes : « [...] vous autres “composes” d'aujourd'hui, vous êtes madrés... Je ne voudrais pas que tu ailles conter que tu as berné ton grand-oncle,

⁶¹ Mikhaïl Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », n° 372, Cambridge, 1970 [1929], p. 35.

le Vieux-Vent-Caraïbe en lui racontant une histoire de zombi » (*RAE*, 151). L'extrait met ici en lumière la différence entre les conteurs traditionnels et un nouvel acte de conter et de repenser la veillée. Quant au roman de Chamoiseau, il accorde une attention particulière à la polyphonie scandée sous différentes formes. La parole habite le texte et le structure par des chapitres révélateurs de sens, par exemple « Avant la parole : l'écrit du malheur » ou bien « Après la parole : l'écrit du souvenir », qui mettent de l'avant la relation complexe, complémentaire et antithétique entre l'écriture et l'oralité. Cette dichotomie est esquissée par l'auteur qui y voit une faille considérable. En plaçant cette question au cœur de sa création, Chamoiseau explique qu'il est presque impossible de relier entièrement ces deux pôles. De plus, la polyphonie comme manifestation de l'oralité introduit le rôle de ce que l'on appelle en Haïti « l'audience », qui donne d'ailleurs son nom à un genre littéraire *lodyens*⁶² : « le conteur Solibo mourut d'une égorgette de la parole, en s'écriant : Patat' sa !... Son auditoire n'y voyant qu'un appel au vocal crut devoir répondre : Patat' si ! » (*SM*, 25). Ce passage souligne la présence manifeste de la parole, même au moment de la mort du conteur. La figuration des répondants à « l'appel au vocal », particularité du conte créole traditionnel, est aussi une instance de la fonction phatique, comme l'entend Jakobson⁶³, car le conteur demande réponse et établit ainsi un lien fort avec son auditoire.

Ainsi, *Romancero aux étoiles* et *Solibo Magnifique* restaurent la voix originelle du conteur

⁶² Marie-Denis Shelton dans *Image de la société dans le roman haïtien*, Paris, L'Harmattan, 1993, décrit ainsi le genre narratif du lodyans : « Une forme d'entretien oral, où le locuteur use de ruses serpentine pour raconter de manière humoristique tel événement social ou tel fait politique ». En outre, d'autres tenteront de d'explorer le genre lodyans, tel Justin Lhérisson (*La famille des pitites-caille*, Port-au-Prince, Éditions Fardin, 1905), Jacques-Stephen Alexis (« Du réalisme merveilleux des Haïtiens », *Présence Africaine*, 1956), ou bien Georges Anglade (*Le rire haïtien*, Coconut Creek, Educa Vision Inc, 2006). Tous s'accordent pour dire que le lodyans est un genre qui peut prendre de multiples formes et s'inspirer directement de l'échange oral. George Anglade rajoutera, par exemple, qu'une des caractéristiques du lodyans est qu'il fait appel au créole et Jacques-Stephen Alexis précisera que la relation entre *l'audience* et celui qui narre fait de ce genre une pratique vivante et dynamique.

⁶³ Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, vol. I et II, Paris, Éditions de Minuit, 1963.

au sein de l'écriture en invitant le lecteur à participer activement au partage entre les membres de la communauté d'une connivence sur le sens du texte.

Le discours direct

Souvent écrit au discours direct et à la première personne du singulier, *Romancero* incarne textuellement la voix du conteur, le Vieux-Vent-Caraïbe : « Neveu, me dit le Vieux Vent Caraïbe [...] Je connais seulement le vieil art, je conte et me contente de conter ce que je sais...Pour rester fidèle à la tradition » (*RAE*, 251). Introduites par des guillemets, les prises de paroles du Vieux-Vent-Caraïbe et de son élève, qui est aussi le narrateur du texte de Jacques-Stephen Alexis, tentent de préserver les veillées du conte : « Tonton, répondis-je au Vieux-Vent-Caraïbe, vous êtes le plus grand “ compose ”, “ Tequina ” et tireur de contes de chez nous, de vous j'ai tout à apprendre... » (*RAE*, 45), « Bravo fiston ! me dit le Vieux-Vent-Caraïbe...Exerce-toi, travaille, et peut-être feras-tu encore mieux quelques jours ! » (*RAE*, 75). L'échange entre la figure tutélaire et son apprenti permet du moins à l'auteur de transposer les traditions orales sous la forme scripturale. En effet, le fait de rapporter directement les paroles du conteur serait une façon d'immortaliser l'oralité du conte.

Solibo Magnifique use également du discours direct pour plonger le lecteur dans l'environnement sonore et dynamique de la Martinique : « Le brigadier-chef lui abattit son boutou sur les reins en hurlant : Ou ka fè lafèt épi mwen, tu te moques de moi » (*SM*, 99), « Solibo Magnifique avait hoqueté dans un virage de la parole. Puis, s'était écrié : Patat' sa ! » (*SM*, 34), « Solibo m'aborda un matin, avec comme bonjour la question épuisée : Chamzibié ho, écrire ça sert à quoi ? » (*SM*, 45). Tout comme le *Romancero aux étoiles*, le

discours direct dans *Solibo Magnifique* permet d'abord de maintenir la parole au cœur de l'œuvre, puis de représenter le créole tel qu'on peut le retrouver en Martinique :

Au-dessus d'elle Diab-Anba-Feuilles négociait son équilibre. Ses yeux tourbillonnaient, et sa gueule mousseuse débitait d'inlassables malédictions dans un créole qu'il ne pouvait plus réprimer : Man sé an makoumê ? ès man sé an makoumê ? mi oala ou défolmanté, akôdi sé koko siklon desé, han ! (*SM*, 94).

Le discours direct illustre les Antilles dans leur ensemble, un mélange de français et de créole. En intégrant toutes ces facettes linguistiques, un nouveau portrait se fait de la littérature francophone. En outre, la parole au style direct n'est pas le seul procédé mis en place par Patrick Chamoiseau, qui utilisera plutôt un appareil d'italiques et de ponctuations diverses qui serviront à représenter le souffle de l'oralité dans le texte, tout en s'éloignant d'un français canonique et en intégrant du créole. C'est ce qui, en grande partie, différencie le roman de Chamoiseau de celui d'Alexis qui élude presque entièrement les expressions en créole.

La ponctuation

On note également l'utilisation d'un signe de ponctuation spécifique lorsqu'il s'agit d'introduire de l'oralité dans l'écriture. La ponctuation traditionnelle n'est pas de mise dans le roman *Solibo Magnifique*, « car il parle et vous êtes fâchés parce que vous voulez dire à Solibo Solibo baille-nous la parole des contes sur compère Tigre et sur compère Lapin sur Diable Ti-Jean et Nanie-Rosette mais Solibo ferme la bouche dessus » (*SM*, 236). L'absence de ponctuation imite ici le souffle interrompu de la voix et permet au lecteur de rentrer dans une immersion vocale et dynamique. De même, Alexis fait un usage singulier de la ponctuation dans le *Romancero aux étoiles*, notamment des points de suspension, employés à de nombreuses reprises pour souligner les respirations et les pauses du

discours : « ...Tout est noir, tout est nuit, tout est adieu...On maçonne le caveau... » (RAE, 145). Cette ponctuation répétée donne l'effet d'une voix essoufflée et fait ainsi entendre l'essence orale dans l'écrit.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, la ponctuation dans *Solibo Magnifique* imite le souffle de la voix. Ce marqueur d'oralité peut lui aussi être considéré comme subversif, puisque la parole du conteur ne peut être contenue dans un seul cadre d'énonciation ou de domination : « La subversion peut aussi affecter la construction des textes littéraires en abolissant les procédés de cohésion textuelle. L'écriture subversive est ainsi marquée par la fragmentation »⁶⁴. Observons cet exemple tiré de *Solibo* :

moi Solibo vous dites que je suis magnifique mais si je suis magnifique qu'est-ce que j'ai à dire et qui m'a baillé la parole ? personne personne ne m'a baillé la parole et je n'ai rien à dire je dis la parole c'est tout sans commandeur gèreur patron chef et capitain fout' la parole sans devant ni derrière merde au n**** à qui l'on a baillé la parole par-ici répondez ! (SM, 235).

La voix du conteur Solibo n'est sous aucune emprise et échappe à toute forme de censure : le conteur détient une autorité à lui seul. Pour se faire entendre, Solibo demande à l'auditoire de lui répondre, mais c'est là aussi une subversion de l'écriture, puisque le lectorat ne peut répondre à l'appel du conteur. La parole du conteur, ininterrompue par la ponctuation, témoigne d'un flux naturel, d'une voix libérée qui demande à être entendue

À travers ces quelques exemples textuels, nous voyons bien comment les différents signes de l'oralité réinsèrent la parole du conteur au cœur de la création littéraire écrite. Quelles qu'en soient les formes, la transcription de l'oralité capte en effet l'essence du conte créole et la déplace dans un autre espace – celui du livre – autant que dans un autre contexte – potentiellement étranger à la culture caribéenne. Pourtant, les potentiels

⁶⁴ Kamel Feki, Moez Rebai (dir.), *Les écritures subversives. Modalités et enjeux*, op. cit.

subversifs demeurent présents et sont activement réinvestis par les deux romans de notre corpus pour faire évoluer la pensée autour de la réappropriation identitaire.

Conclusion

Dès ses débuts dans le contexte colonialiste de la Plantation, le conte créole s'est démarqué par son habilité à réinvestir des dynamiques subversives malgré l'oppression manifestement présente. Historiquement, la langue française et sa tradition littéraire se sont imposées dans les colonies françaises, créant des idéaux métropolitains servant à renforcer l'ordre colonial malgré les déclarations d'indépendance faites au cours des derniers siècles.

Ainsi, les littératures francophones tentent encore au XX^{ème} et XXI^{ème} siècles de se détacher de leurs homologues français en revendiquant une identité culturelle spécifique.

Comme nous venons de le démontrer dans ce mémoire sur les fonctions et usages du conte dans les Caraïbes, certains aspects théoriques expliquent que ces dynamiques ou fondements subversifs sont encore présents dans les œuvres littéraires de langue française aux Antilles, comme le précise Chali ou des ouvrages collectifs, comme *La parole de nuit*. Ainsi, notre étude visait à comprendre comment le conte créole, écrit et publié en français, porte encore une dimension subversive dans le roman antillais.

De manière plus générale, il est assez facile d'observer un développement de la poésie orale au cours du XX^e siècle et une réaffirmation progressive de la langue créole au sein de la littérature caribéenne francophone, le courant de la « créolité » émergeant dans les années 1990 ayant largement milité en ce sens. L'utilisation de la parole comme procédé littéraire devient alors un enjeu important en termes de réappropriation identitaire, qui s'inspire de la tradition orale, joignant l'écriture et l'oralité en un seul texte écrit, romanesque, théâtral ou poétique.

Ainsi, la question de l'oralité qui, dans ce cas précis, conduirait à des mécanismes de subversion dans les littératures de langue française – postcoloniales – sert de levier aux

écrivains qui poussent et entrelacent les métadiscours de leurs textes, créant ainsi de nouvelles positions idéologiques qui, comme nous l'avons proposé dans notre introduction, aurait le mérite de changer les mentalités concernant les canons littéraires.

À ces processus intergénériques entre le roman et le conte s'ajoute l'intertextualité qui tisse des liens particuliers entre les œuvres francophones des Antilles et les autres récits du monde. Ainsi, l'interprétation, l'analyse et la lecture attentive de ces mécanismes de subversion nous permettent de mieux saisir leur évolution et l'étendue de ces réflexions culturelles, politiques et même anthropologiques dans les sociétés qui luttent encore pour une pensée et une écriture postcoloniales. Car comme le note Josias Semujanga à ce sujet :

C'est ici que l'intertextualité, qui englobe à la fois les œuvres de la littérature mondiale et celles de la Caraïbe pour fonder une tradition littéraire et une anthropologie culturelle des Antilles, a des fonctions éthiques et politiques. Écrire devient une réflexion sur les voies et moyens de se libérer du passé, en racontant de façon beaucoup plus légère, par évocation, par fragments tirés ici et là, en vagabondant dans la grande archive de la Caraïbe, faite de plusieurs sources culturelles du monde, pour en faire une culture caraïbienne transculturelle autour des langues françaises et créoles⁶⁵.

L'autoréflexion qui découle de l'écriture devient ainsi en soi un acte de résistance à l'assimilation, culturelle et littéraire, et c'est pourquoi l'analyse de ces textes francophones devient un atout essentiel dans l'interprétation des traditions du passé ainsi que les méthodes d'affranchissements contemporaines, intrinsèquement liées aux processus créatifs littéraires : « C'est grâce à ce système que l'écriture du romancier ou la parole du conteur se réalise en ce sens que l'art du récit fonctionne comme une transformation d'éléments, de matrices et de répertoires culturels variés sélectionnés par l'écrivain »⁶⁶.

⁶⁵ Josias Semujanga, *op. cit.*, p. 285-286.

⁶⁶ *Ibid*, p. 267.

À partir des textes à l'étude, nous avons pu établir que les thèmes et les formes de l'écriture contribuent à préserver des éléments que nous avons identifiés comme subversifs. On note tout d'abord des enjeux précis comme la réappropriation identitaire et culturelle, la mort anthropologique et symbolique du conteur ainsi que la transition de la mémoire orale à une mémoire de l'écrit. Ce sont autant d'exemples de thèmes et de questions qui renforcent la subversion des œuvres francophones, notamment les littératures antillaises.

Nous avons ensuite analysé comment certaines formes textuelles de l'oralité, par exemple la polyphonie, la ponctuation, le discours rapporté ou la contribution du créole et des créolismes permettent une différenciation d'importance devant le modèle français canonique et métropolitain.

Cette préservation de la parole et de ses modalités orales a su distinguer le corpus antillais du corpus français. Ainsi, tant au niveau du contenu que celui de la forme, les contes créoles écrits ont pu se libérer du canon français européen pour créer une littérature indépendante.

L'analyse des romans du corpus a permis de mieux saisir ce que nous qualifions de dimension subversive ou encore de poétique de la subversion. L'écart d'une trentaine d'années entre la parution du *Romancero aux étoiles* de Jacques-Stephen Alexis et le *Solibo Magnifique* de Patrick Chamoiseau nous permet de distinguer la lente progression de cette subversion littéraire de plus en plus prévalente.

À travers l'histoire, la tradition orale servait à préserver les savoirs et les contes cosmogoniques des cultures autour du monde. Toutefois, l'assimilation de certains peuples par le joug occidental a transformé les modes de transmission et a poussé les figures de l'oralité, comme le conteur, en marge de la société jusqu'à disparaître complètement de

l'œil public. Désormais, les traces de l'oralité et de l'histoire de ces peuples ne perdurent que par leur forme écrite et au travers de biais narratifs, tel le roman ou d'autres œuvres faisant preuve d'intergénéricité.

À partir de notre problématique, qui visait à discerner les procédés de la subversion dans les œuvres du corpus caribéen, nous avons pu établir que depuis le XXI^e siècle, l'apport de l'oralité ainsi qu'une culture pour l'esprit de révolte et de subversion devient un thème très présent dans les textes caraïbéens. Ces nouvelles formes de la littérature francophone font naître une esthétique basée sur le mélange des genres et la richesse qui découle de la tradition orale.

En définitive, si d'un côté, cette subversion est ainsi enracinée dans un désir prépondérant d'affirmation de l'identité littéraire et de la préservation de la parole et du savoir sur la société, elle affirme, de l'autre, par les procédés de l'oraliture qui mélangent les formes du conte et la langue créole dans un texte français métissé, que les littératures francophones sont tangentes à la littérature française. Désormais, l'espace romanesque des Antilles ravive ces procédés et participe d'un foisonnement transculturel et créatif dont nous pourrions nous inspirer à l'avenir et nous offrir des outils et des pistes pour s'engager vers une écriture plus subversive.

La partie création sera pour moi l'occasion de réinvestir ces procédés et j'écrirai un texte qui s'inspire du mélange des genres et des œuvres existantes à cet effet.

L'ÎLE DE SEL ET DE CORAIL

Une histoire...

Il faisait chaud et humide, ce soir d'été-là. Nous étions chez les grands-parents, et nous parlions, comme d'habitude. On discutait, de tout et de rien, des jours de soleil et ceux de pluie, un ti-punch à la main. Cette soirée en particulier, on débattait sur nos origines, ou plutôt, on débattait sur ce que les autres en pensaient.

Ce pays était tout ce que nous avons connu. On était nés dans ce chaos, quand nos parents avaient commencé à s'enraciner au sol sous leurs pieds, après l'errance, pour trouver un refuge quelque part. C'est aussi avec le temps qu'on comprenait que nos racines n'étaient pas faites de maisons et de terres, mais d'amour.

On entendait souvent parler de leurs pays d'origine. Nos enracinements à nous étaient tissés dans leurs souvenirs, certains vifs, d'autres lointains. Des bouts de pays que nous n'avions jamais vus, des foyers partagés qui aujourd'hui n'existaient plus. Beaucoup d'entre nous avons attendu qu'ils nous y emmènent, mais ça n'arrivait pas toujours.

Parfois, je me surprénais à penser à tous ces ancêtres qui avaient vécu ailleurs, entre la mer et la montagne, à des milliers de kilomètres d'où j'étais, et je ne pouvais m'empêcher de me demander, qui suis-je ? La plupart du temps, il fallait abandonner l'idée de l'appartenance. C'est ce que j'ai fait en tout cas. Quand on me demandait d'où j'étais, parce que visiblement quelque chose dans mon visage les poussait à me questionner, je répondais « de nulle part ». La vérité étant que lorsqu'on nous pose ces questions, on se sonde soi-même, on doute, parce qu'on n'a pas de réponse.

Existait-il vraiment un chez soi ? C'était ce qu'on essayait de comprendre, cette soirée d'été, parce que malgré tout, on était morcelés, éparpillés entre les continents.

Mon cousin venait d'être interpellé à ce sujet. Il avait les mêmes cheveux bouclés que sa mère, les yeux cadrés de longs cils noirs, le teint mat et l'accent pas tout à fait juste.

- Il m'a dit de retourner d'où je viens...Mais ici, c'est chez moi aussi.

Ça me pince le cœur, mais je ne dis rien. Mon frère le console un instant. Certaines choses sont dites souvent, mais ça blesse toujours autant.

On était d'ailleurs. Ni d'ici, ni de là-bas. On nous disait de retourner chez nous, mais *où* ? On n'y pouvait rien. Certains arrivaient à s'adapter, d'autres fabulaient sur les pays de leurs parents et s'y associaient facilement. Moi je n'y parvenais pas. J'avais essayé pourtant, d'être comme ceux d'ici, puis d'être comme ceux de là-bas. Je n'étais pas comme eux, ils me l'avaient fait comprendre.

Je n'ai ni beaucoup de science ni de grande philosophie à partager. Tout ce que j'ai, depuis toujours, ce sont des histoires. Elles viennent de partout, sans frontières, sans passeport, et elles ont toutes quelque chose à nous apprendre. Alors c'est ce que j'ai fait, cet été-là.

- J'ai une histoire à vous raconter. Une histoire que vous connaissez sûrement.

Tout commence sur une île...

Chapitre 1 : Œil de Géant

Œil de Géant se voile éternellement par-delà des murs de brume, disait Anae, et ce n'est que par le son et le goût que l'on peut espérer saisir cette île mystérieuse qui ne figure sur aucune carte.

Comme son nom l'indique, l'île sphérique ressemble à un œil, celui du géant Ebor qui un jour, dans un passé lointain qu'on associe à un âge de glace, trébucha sur les coraux immenses alors qu'il contemplait son amante, la lune, puis il tomba, se fractura le crâne en six morceaux, se noya, puis ses restes flottèrent à la surface pour créer l'archipel des Os.

Il y avait toujours des dieux pour veiller sur l'île. Le jour, les oiseaux étaient rois, puis la nuit, c'était le vent et avec lui venait l'odeur du sel, de la palme, de la viande sur le feu et des algues séchées sur le rivage.

En tout temps, à chaque moment et éperdument, c'est la mer qui vous suivait, qui vous étudiait, parce que oui, la mer écoute tout autant qu'elle clame sa grandeur. L'océan est maître à Ebor et il l'était pour Anae qui avait depuis toujours connu ce monstre sans corps. Chez ceux qui vivent près des océans, une fascination se crée pour l'inconnu, pour la magnifique rudesse de la mer. Il y a en effet quelque chose de particulier dans l'ordre des marées et des vagues et chez ceux qui tombent amoureux de ce chaos. Ceux qui, au lieu de s'échapper avec couardise face au tumulte, y participent et s'y sentent un peu plus vivants. Ainsi était Anae. Elle voyait dans le chaos une harmonie qui l'appelait à ses côtés. Elle aimait les jours d'orage, lorsque la pluie était forte et drue, elle plongeait dans les flots salés, se laissait emporter par les courants, regardait les centaines de gouttes créer ce

spectacle étrange sur l'eau, puis retournait vers la plage de galets, s'étendait sous le ciel gris et souriait de contentement.

La mer était pour elle un sanctuaire, un lieu de recueillement ; certaines personnes se réfugient sous les ombrages des arbres ou dans le creux des montagnes pour trouver cette douce solitude. Anae parlait à l'océan et il lui répondait. Lorsque son cœur était meurtri, il la reconfortait et quand les jours heureux passaient, il les célébrait avec elle. C'était une belle amitié, une amitié de silence, de chaos et d'amour.

Anae était née de parents heureux. Septième fille de la maisonnée, elle vit le jour près de l'unique phare d'Ebor, lors d'une nuit particulièrement étoilée. Sa mère, Rosalée, nommée ainsi à cause de ses joues constamment parsemées de rouge (on disait qu'un esprit des eaux lui avait piqué les pommettes avec des coraux rouges lorsqu'elle était petite pour s'assurer d'en faire une sage prêtresse plus tard), ne l'attendait pas avant un mois complet ! C'est avec grande surprise que Rosalée accoucha dans le cabanon à outils de son mari, à même la table de travail, durant la saison chaude, lorsque la constellation du crabe est la plus haute dans le ciel. Aidée de trois de ses filles et de la sage-femme – un amour de femme du village voisin nommée Persiflore Dumondin, qui était une grande amie de la famille depuis toujours – Rosalée poussa, poussa, POUSSA et voilà. Le bambin était né en pleurant, avec un nombre incalculable de grains de beauté sur le côté gauche du corps et les extrémités bien bleutées. Mordiern, le patriarche de cette maisonnée, revint tard ce soir-là de la boutique où il vendait des structures et jouets de bois qu'il sculptait lui-même, pour retrouver sa femme adorée et la septième de ses filles. La petite famille accueillit avec joie la dernière-née dans ce théâtre rocambolésque que l'on appelle la vie et ils la baptisèrent Anae, qui sur cette île signifiait « goutte d'eau ».

À Ebor, il existe une tradition sans âge qui indique que dès les premières respirations du nouveau-né, celui-ci doit être plongé dans l'eau salée environnante. La grand-mère d'Anae était une grande prêtresse des eaux rouges et elle bénit l'enfant toute la nuit durant.

Zulmée l'aïeule avait bercé l'enfant dans les eaux d'été en récitant les noms des anciens qui les avaient précédés et des gardiens qui les avaient accompagnés durant toutes ces vies à voguer, aimer et rire. Elle plongea sa main dans le fond de l'océan et sur le lit de sable elle chercha l'aide d'un esprit nouveau.

Là, elle recueillit un crabe, aussi jeune qu'Anae, tout rosâtre et rouge, inaccoutumé aux habitudes de l'océan et dont les pincettes n'étaient que l'ombre d'une force grandissante. Elle posa le crabe dans le creux de la main de sa filleule et naturellement, il pinça l'enfant. C'était un bon signe selon Zulmée, car la douleur était moindre face à la bénédiction d'un génie des eaux. C'est à cet endroit exact où une tâche s'élargit, formant la silhouette d'un crabe.

La piqûre d'un être rouge signifiait une vie habitée de deux passions et d'une promesse, la première étant celle de l'amour de l'océan et la seconde, l'amour du chaos. La promesse que le corps piqué doit retourner à la mer, coûte que coûte. Mais cela n'est pas toujours évident lorsque ce corps promis vogue loin de l'eau qui l'a vu naître. Anae devait un jour retourner à l'océan, c'était écrit.

La bambine naissait après six sœurs : Uhanía, Karabelle, Titoouan, Merlyne, Sévan et Cordelyra. Anae m'expliqua que certains autour de l'île prétendaient qu'une divinité féminine s'était amourachée d'un ancien de la famille et lui avait offert le « don de la palourde » : dans sa lignée ne naîtraient que des filles. En remontant aussi loin que le lui permettaient les archives ou en fouillant les mémoires poussiéreuses des ancêtres, Anae

découvrit que c'était le cas, étrangement. Elle ne trouva pas de garçon né dans sa famille depuis plus de six générations. Il était évident que cette nébuleuse divinité féminine s'attardait encore autour d'eux.

Anae s'épanouit sur son île. Elle eut la chance de jouer avec ses sœurs, d'apprendre auprès de son père quels étaient les nuages qui portaient le soleil ou l'orage, d'étudier avec sa mère les plantes qui guérissent ou font mourir et au-delà de tout, Anae s'adonna à la spiritualité avec sa grand-mère. Elle priait chaque jour, pas de ces prières que nous connaissons, pas de mots secrets adressés à une figure humanoïde suprême qui détient les balances de la justice. Pas d'autre monde plus beau que celui où l'on naît. Pas de péché sans rédemption. Ça n'avait jamais existé pour les habitants d'Œil de Géant. Jamais de telles idées ne s'étaient formées dans l'imaginaire d'Anae ou de ses ancêtres. Il y avait juste la nature qui, dans toutes ses formes, existait et donnait sans rien demander en retour.

La maisonnée près du phare était devenue un lieu dynamique et plein d'entrain. Jusqu'à l'âge de six ans, Anae découvrit le monde et s'y plut. Ses sœurs lui montraient tout ce qu'il y avait à savoir. Elles l'aimaient de cet amour particulier que portent les plus âgés aux plus jeunes. Laisser quelques morceaux de ce gâteau bien sucré, se faire punir à la place de celui qui a fait la bêtise, ne pas faire de bruit tard le soir, mais en rigolant jusqu'aux petites heures, créer des jeux et des langages secrets qui ne sont compris que par les enfants.

Anae s'avouait un penchant pour ses sœurs Sévan et Merlyne. Elle aurait voulu jouer avec Cordelyra, d'un an son aînée, mais celle-ci préférait lire et peindre. Anae aimait la nage, comme sa grande sœur Titoouan qui partait pêcher au harpon, et la construction de châteaux de sable. Heureusement, Sévan et Merlyne étaient de nature plus joueuse et entreprenante. Lorsqu'elles faisaient leurs courses, amenant avec elles les travaux de

couture de leur mère chez ses clients, elles emmenaient Anae jouer dans les sous-bois et lui racontaient des histoires sur les esprits qui vivaient dans tel ou tel arbre, arbuste, rivière et buisson sur leur chemin. D'autres fois, ses sœurs l'emmenaient plus loin dans la mangrove humide, lui dévoilaient les lieux secrets où s'occultaient les trésors enchantés des habitants de jadis, ou bien visitaient les stèles de dieux sans nom qui veillaient toujours au grain, malgré l'absence de prières à leur égard. Elle apprit le nom de ces esprits qui se faufilent et prennent chair dans la nature, comme les Alizées qui la taquinaient les jours ombragés ou le Zéphyr toujours prêt à lui chuchoter ses dernières devinettes surnoises. Elle entretenait aussi une fascination passionnée pour les êtres-fleuris qui trouvaient refuge dans les plantes et bien évidemment, les fleurs. Durant leurs floraisons, les êtres-fleuris explosaient dans des effluves particulièrement délicieux et parfois, avaient le pouvoir d'enivrer les curieux en les soumettant à des sommeils éternels. Anae en gardait de merveilleux souvenirs, de ceux dont on ne se rappelle pas si on les a rêvés ou vécus. Elle était persuadée que c'était durant l'une de ces sorties thaumaturgiques qu'elle avait rencontré sa première éphémère, ces fées aqueuses qui dansaient sur les eaux douces, tissant derrière elles des ondes parfaitement symétriques, un peu comme des araignées. L'Œil de Géant était une île de mystères et d'intrigues.

Après l'âge des jeux et aux côtés de l'ainée Zulmée, Anae apprit à déceler les messages du vent et des étoiles. Elles partaient toutes deux en excursion dans les forêts environnantes, récoltaient la sève de certains arbres, vérifiaient les nids des oiseaux de paradis, évaluaient le bourdonnement des abeilles et les formes géométriques des coquillages. Pour la grande prêtresse rouge et sa petite fille, c'était tout autant de signes que les esprits passaient par-là. Chaque nuit de pleine lune, elles leur offraient des paniers

pleins de fruits mûrs (surtout des grenades), des noix, des bijoux d'ambre et des parchemins. Entre les racines noueuses de l'Arbre-Père, elles laissaient leurs offrandes et repartaient.

À Ebor, on donnait de la place au silence et à l'ennui, car c'est seulement dans ces moments que des murmures vous parvenaient aux oreilles, ou que des mélodies rythmaient la brise. C'est pourquoi Anae fixait parfois le vide, à la manière d'un chat, écoutant les moindres souffles. Elle *comprendait* quelque chose dans la nature qui échappe à la plupart d'entre nous. Anae parlait le langage de l'invisible. Elle l'acceptait dans son quotidien.

De tout ce que raconta Anae au sujet de son île, une figure revenait sans cesse, celle de sa mère. Elle était prêtresse et soignante le jour, couturière le soir et maman tout le temps. Les mères sont ainsi, elles vous émerveilleront par leurs mille-et-un talents. Par-dessus tout, Rosalée, la prêtresse-maman-couturière, était une conteuse. Elle asseyait ses enfants autour d'elle et elles disaient au revoir au monde connu. Beaucoup de mythes et légendes traversèrent ses lèvres pour venir se loger dans l'esprit d'Anae et jamais ces histoires ne la quittèrent. C'est ce qu'elle garda de plus précieux lorsque sa mère mourut, une belle journée d'automne. Personne ne sut réellement pourquoi elle était passée du côté des esprits et ses yeux n'en dirent pas plus lorsque sa famille la trouva ce matin-là, au bord de la chaussée qui menait à la mer, le corps à moitié submergé par les flots. Les tâches rouges, qui autrefois étoilaient son visage rayonnant, avaient disparu. Pourtant, la promesse de la piqûre du corail rouge n'avait pas menti et elle rendit à l'océan ce qui lui était dû.

Après la mort de Rosalée, les choses se gâtèrent. Le père Mordiern au cœur brisé, tentait de recoller sa famille, mais le deuil n'étant pas chose aisée lui rongea la panse. Ils tentèrent tous d'y remédier, à leur façon.

À cette époque, Anae, qui venait d'entrer dans sa jeune adolescence, entendait certaines nuits les calmes pleurs de son père, seul devant l'âtre mourant. Du mieux qu'il le pouvait, il tentait de dissimuler cette peine qui lui flétrissait les joues de jour en jour. Il en perdit son sourire. L'île même, endeuillée par la perte d'une de ses âmes, la pleura aussi. Sept mois durant, la pluie ne cessa pas. Elle s'abattait toujours plus fort pour faire entendre sa douleur. Anae allait de pair avec son île et avec le temps, sa mémoire se diluait et ne laissait que certains souvenirs, trop lacunaires pour recréer l'essence de la disparue.

Pourtant, sa grand-mère, l'aïeule Zulmée, faisait le deuil de son unique fille d'une tout autre manière. Chaque sombre jour de pluie, elle allumait un cierge sur la chaussée qui menait à la mer et s'asseyait à même le sol, humectant l'air à la recherche de ce parfum autrefois si présent. Parfois, Anae venait la rejoindre et toutes deux, elles flairaient le Zéphyr au crépuscule, scrutaient l'horizon, espéraient revoir la femme piquée par les coraux, en vain, mais il fallait s'y donner le cœur libre, sait-on jamais.

La vie devait continuer et reprendre son cours. Le soleil revint enfin et reprit sa coutume de visiter les petites familles d'Ebor. La bise reprit de ses sucres lorsque la saison des fruits revint et se réappropria par la même occasion les gouttes de rosée au petit matin. Enfin, Anae apprit durant cette douçâtre adolescence la beauté de la solitude qu'elle appréciait maintenant plus que la compagnie. Son corps changeait, ses yeux également. Elle voyait déjà moins souvent ses amies les éphémères sur les petites rivières lorsqu'elle

était de passage, les êtres-fleuris se faisaient de plus en plus rares sous la canopée et les trésors de déités perdues perdaient leur cachet autrefois si exaltant.

Récemment, de nouveaux venus, attirants et entrepreneurs, s'étaient beaucoup intéressés aux bois d'Ebor et commençaient, çà et là, à signer des papiers. Avec ces signatures d'abord bienvenues venaient des pénuries de plus en plus importantes de ressources naturelles. Le large s'amincissait en poiscaille et le vert émeraude de la forêt avec lui. Désormais, au travers de la canopée perçaient des édifices gris aux angles carrés qui rongeaient la verdure environnante. Le tourisme devint un nouveau gagne-pain. Des voyageurs venus de loin se prélassaient maintenant sur des plages qui, autrefois, servaient de lieu de culte aux dieux marins lors des équinoxes et nouvelles lunes. Des stands de crèmes solaires, maillots de bain et magazines à potins devinrent la norme près de la grève. Les villages s'emplissaient de boutiques-souvenirs pleines de plastique qui se retrouverait sous peu dans le Pacifique. Œil de Géant se transformait.

Dans la maisonnée, l'argent se faisait rare. La boutique tenait, malgré elle, sur ses vieux pilotis qui blanchissaient d'année en année. Les clients, moins nombreux, y cherchaient toujours ces petites touches de folie que le père Mordiern aimait fabriquer. Il créait de ces jeux qui faisaient rire les enfants autrefois et qui maintenant semblaient les lasser, tandis qu'ils détournaient leurs regards prématurément vieillissés vers des écrans toujours plus grands et colorés. Anae le voyait soliloquer sur les temps de jadis, quand il était jeune, quand il devait marcher d'un bout à l'autre de son île pour vendre ses créations de chêne dont il adorait la texture, ou débusquer les branches les plus grasses des frênes centenaires, imprégner ses puzzles boisés de la douce essence du sureau noir, ou encore, démembrer avec soin et respect les nœuds des saules au seuil de la mort. Son préféré,

l'eucalyptus, qui avait bercé ses jeunes jours, était toujours le joyau de sa collection. Avant, il gravissait chaque année le Morne Sauve-Qui-Peut à la recherche de l'eucalyptus le plus parfumé pour ses plus fines structures, surtout, ses boîtes à musique dont les mélodies, disait-on, étaient tirées des chants d'une sirène qui se baignait à l'ouest de la plage des Écailles. Mais ces histoires de sirènes ne firent pas long feu après l'arrivée des signataires. Bientôt, le père Mordiern pleura ses amis les arbres dont les habitants oublièrent l'existence et la vocation. Les esprits boisés quittèrent peu à peu les rivages de l'île d'Œil de Géant, où la terre se gangrénait lentement.

Il continua de sculpter, pourtant, courbant son dos un peu plus chaque année et bientôt, devint une virgule assagie, son attention toujours tournée vers une nouvelle apothéose du bois. Quant à la jeunesse, elle préférait la vitesse à la lenteur et cela se devenait ces machines à lire, à écrire, à voir et à penser. Mordiern n'avait plus sa place dans ce monde du tout-fait. Sa boutique resta pleine de ses innovations du bois, sans jamais se vider. Elle ne faisait que s'appesantir, s'alourdir. Plus personne ne s'émerveillait face au monde perdu du bois, des jeux ou de la sculpture et Mordiern dut s'endetter pour garder son petit magasin voué à l'oubli.

Le temps avançait, sans se soucier de ce qu'il faisait de bon ou de mauvais, le vent changea de cap et les six filles de Mordiern grandirent sur une île dépouillée de son vert, où les immeubles poussaient plus rapidement que les roses-perlées du printemps.

Anae trouva rapidement de quoi s'occuper en suivant sa grand-mère Zulmée, la haute prêtresse rouge, qui offrait ses bons soins à qui en avait besoin. C'est ainsi qu'Anae apprit à soigner et se sentit plus apte à aider les autres. Zulmée lui enseigna les concoctions, les mixtures, les philtres, les pâtes, les baumes, les crèmes, les sirops, les pansements, mais

aussi l'écoute. Certains diront que l'art du soin se transmet, d'autre plaideront qu'il faut vouloir prêter main-forte. Pas sur Œil de Géant, précisait Anae. Soigner, c'est redonner ce que l'on a reçu. Et le soin, pour beaucoup, se résume simplement à écouter la douleur.

Le soin était aussi de prières et de tendres mots laissés à l'entrée des logis pour attirer les bonnes grâces des esprits venteux. C'était aussi bercer les nouveaux-nés dont les mères étaient trop épuisées, chantonner aux enfants ayant peur du noir, offrir sa main à ceux sur le lit d'hôpital qui voyaient déjà l'autre côté et qui, dans un dernier moment, avaient besoin d'un peu de courage pour traverser le seuil de la mort. Cela ne résumera sûrement pas le mandat des prêtresses rouges, mais Anae portait une attention particulière à ceux qui se sentaient seuls ou incompris.

Malgré les soins des prêtresses rouges, des maladies jusqu'alors inconnues s'étaient immiscées dans les foyers d'Œil de Géant. On disait qu'au sud de l'île, les enfants ne supportaient plus le sucre de la noix de coco. Au nord, les anciens subissaient des attaques cardiaques presque toutes les semaines. À l'est, les adolescents ne grandissaient plus aussi rapidement. Au centre d'Ebor, une mort silencieuse piquait les âmes de ceux qui dormaient trop près des rivières. Même la forêt et les oiseaux succombaient à ces anomalies. Les arbres devinrent rares, malades et chétifs. Bien évidemment, le reste des sylvains, êtres-fleuris et autres créatures du monde d'Entre-Deux durent élire domicile loin des rivages d'Ebor. Certains demeurèrent cachés sous les écorces et l'ombre des feuillages, mais ils étaient peu nombreux et bientôt, eux aussi voguèrent vers d'autres horizons.

Mais, c'est durant l'une de ces excursions avec sa grand-mère qu'Anae se rendit compte qu'un mal souillait le pays. Anae et Zulmée s'en revenaient de la côte sud-est, tout près de l'Ance-Moustique, où elles s'étaient occupées d'une étrange épidémie qui agressait

le foie et les tripes. Après quelques consultations des corps des habitants, les guérisseuses purent retracer le mal jusqu'à la toute petite rivière Jolii qui, jusqu'à maintenant du moins, n'attirait que les nymphes aux longues chevelures d'éclaboussures et de mousse et parfois des feux-follets malintentionnés, cherchant à dérouter quelques malheureux pour les alléger de leurs bourses. Plus tard, elles remontèrent la pente qui menait au bulbe de la rivière Jolii.

Le village, Petit-Poulpe, qui s'y trouvait autrefois était constitué de bonnes gens qui y tenaient un marché de fruits de mer. Anae se rappela vaguement qu'une fois, il y a bien longtemps, sa mère les y avait emmenées pour y trouver de ces crustacés dont les liquides calmaient les démangeaisons dues à la chaleur. Mais c'était à une autre époque, songea Anae en observant, dépitée, ce qui restait de Petit-Poulpe.

Les maisons de bois étaient dépeuplées, ruinées par les pluies. Les caniveaux s'étaient gorgés des feuilles et des fleurs et sur la chaussée dallée, de la boue verdâtre s'acheminait jusqu'à Rivière Jolii. Quelques chiens aboyaient à l'approche des inconnues, mais personne ne vint les accueillir. Les guérisseuses continuèrent leur chemin coûte que coûte, déterminées à trouver la source de cette épidémie qui décimait les entrailles de Petit-Poulpe. Rapidement, la réponse se présenta à elles.

Un bâtiment tout gris, tout en longueur, s'élevait depuis la sylve jusque sous les nuages. Ses doigts de métal monstrueusement atrophiés tentaient en vain d'attraper les sylphides et êtres-fleuris par leurs fumées noires. Une odeur de mort masquait les émanations du sel et des plantes. Celle du plomb, celle du béton, celle de l'assassinat, non pas des hommes, mais des arbres et de la terre. Des travailleurs avec des visages d'ailleurs, portant des couleurs vives de jaune et d'orange, allaient et venaient dans la gueule béante

de la bête, traînant derrière eux les cadavres des sylvestres, des éphémères, des nymphes, des feux-follets, des sirènes. Tout ce qu'Anae chérissait. Des corps sans vie. Des corps encore sanglants de sève et d'eau fraîche s'acheminaient dans le fourneau infernal. Une tuerie silencieuse et pourtant, elle dévorerait sans scrupule. Elles ne restèrent pas pour marchander avec l'indiscutable. Un génocide commençait dans le creux de la forêt et Anae pressentait la fin du monde de ses ancêtres.

Ce même soir, elles rentrèrent à la maisonnée pour y trouver le père Mordiern face à l'âtre, le visage blême. Une expression familière pour Anae. C'est ainsi qu'elle apprit que sa sœur Titoouan s'était noyée au large alors qu'elle pêchait au harpon. Tentant en vain de remonter le courant, la mer l'avait appelée dans ses tréfonds. Son corps ne fut jamais retrouvé.

Le deuil avait ainsi cogné deux fois à la porte de la maison près du phare. Anae pleura sa sœur, elle condamna les cieux et les vents pour les courants qu'ils créaient. Elle cracha à la mer toute sa rage et sa haine. Puis elle supplia pour son retour, en vain. L'île demeurait sourde à ses prières. Anae tenta enfin de demander... Pourquoi ? Pourquoi elle ? Pourquoi si tôt ? Pourquoi ainsi ? La Mort fait les choses étrangement et c'est bien connu, elle garde jalousement ses secrets. Aussi violente soit-elle, elle travaille sans scrupule à son œuvre. C'est dans ce désordre qu'Anae comprit que ni le temps, ni la prière, ni les pleurs ne diminuent la douleur. Elle subsisterait.

Œil de Géant n'était plus la même île qu'autrefois. Anae en vint elle aussi à cette conclusion : à force de pêches et de coupes inlassables, l'île s'appauvrissait à des allures ahurissantes. Quelque chose rampait sous l'archipel, une ombre se faufilait dans les foyers

et percutait sans crier gare. Les récoltes étaient de mal en pis, des chats mouraient tous les samedis soir par centaines, les poissons ne remontaient plus les rivières. Dans les villes, on étouffait, au bord de mer l'odeur du pétrole survenait on ne sait d'où. Même le volcan, jusqu'alors endormi depuis des siècles, grondait et faisait trembler la terre. L'aînée Zulmée n'y voyait que des mauvais présages, comment faire autrement ?

La dette rampante du père Mordiern aggravait la situation. Les courses coûtaient le double, la pêche était moins fructueuse et les légumes du jardin étaient rongés par des pustules noires. Ils avaient faim, dans la maison près du phare. Et ils n'étaient pas les seuls. Les habitants ne trouvaient plus de travail, même parmi les nouvelles entreprises qui s'installaient à Ebor depuis quelques années. On riait moins dans les ruelles de terre et de poussière, il y avait moins de musique pour vous bercer les dimanches après-midi près des plages.

De bouche à oreille, Anae apprit que la vieille Morphéatra, la sorcière du Morne Sauve-Qui-Peut, offrait du travail. Il faut savoir qu'à Ebor, lorsqu'on parle de pacte avec une sorcière, il s'agit réellement d'un engagement magique, souvent lourd de conséquences. Lesquelles ? Tout dépend du pacte. Toujours est-il qu'Anae était prête à signer l'un de ces pactes. Après un rêve où un feu mangeait l'île entière, où des monstres inconnus engloutissaient les Hommes, elle s'était mis en tête de trouver cette sorcière.

Zulmée, qui connaissait la sorcière depuis des temps immémoriaux, préconisait de s'y rendre soi-même et demander du travail. La suite dépendait du quêteur. Zulmée encouragea Anae dans son périple tout en l'avertissant : Morphéatra était une de ces vieilles âmes joueuses et dangereuses. « Elle te proposera un marché, si elle t'estime capable, mais

peut-être sera-t-il mauvais ? Garde l'œil ouvert, ne porte pas de rouge en sa présence, et surtout, surtout et par pitié, ne fais rien de stupide. »

Zulmée avait raison, Morphéatra était joueuse, voire perfide. Elle s'amusait parfois en entourloupant les naïfs pour le plaisir d'un rire. Elle n'était pas foncièrement méchante ou cruelle, mais le va-et-vient de la vie la divertissait, comme beaucoup d'autres sorcières.

Morphéatra était une « vieille âme ». On disait qu'elle était partie, puis revenue, des centaines de fois du royaume des morts, qu'elle en connaissait les croque-morts, les passeurs, les dieux des décompositions et la Mort elle-même. C'est par un pacte secret aux formules oubliées que Morphéatra et la Mort auraient conclu un accord qui, selon les rumeurs autour d'Ebor, permettait à Morphéatra de revenir à la vie, se muant d'être en être.

Ce qui était certain, c'était que Morphéatra changeait de forme. Son visage n'était jamais vraiment le sien. Elle l'échangeait au gré des saisons et elle ne s'arrêtait pas aux formes humaines. On disait qu'elle prenait possession du corps des nuages, des guêpes, des miroirs, des oiseaux orangés et on ne sait quoi d'autre. Que penser ? Personne ne le savait vraiment, mais il fallait bien fantasmer sur l'origine d'une telle magicienne. Après tout, est-ce juste de vivre si longtemps ? Qu'avait-elle offert à la Mort pour sceller un pacte si...lourd de conséquences ? Personne ne le saura. Asservie ou enrichie dans cette prolongation de vie sans repos, Morphéatra résidait désormais dans le corps d'une humaine, offrant ici et là des occasions de se divertir de la monotonie qu'était devenue l'éternité.

C'est un jour de novembre particulièrement venteux qu'Anae entama son pèlerinage vers le Morne Sauve-Qui-Peut. Ce jour-là, Anae n'emporta rien avec elle. Comme le lui avait suggéré sa grand-mère, il n'y avait vraiment rien qui la protégerait

contre les sortilèges d'une sorcière. Sauf peut-être la petite pochette remplie d'os, améthystes et coquillages, que confectionna Zulmée avant le départ de sa petite-fille. Anae partit, intrépide aventurière qu'elle était. Sur ce pan de la côte nord, il y a longtemps, les êtres des bois, des vents, des fruits et des rosées peuplaient les forêts. Ils avaient déserté les lieux depuis longtemps, selon ce qu'Anae pouvait désormais constater. Les cascades avaient perdu de leur éclat féérique et les oiseaux ne parlaient plus grâce à leur langage de mélodies soignées. Même les arbres, Anae pouvait le sentir, avaient trop peur de faire craquer leur feuillage dans le vent. La crainte de se faire surprendre par la coupe leur interdisait toute folie autrefois bienvenue. Tous s'étaient tus et la forêt appartenait au silence.

Anae s'enfonça tout de même dans la forêt sans murmure et marcha des heures durant sur le chemin indiqué par Zulmée. Enfin, elle arriva face au Morne Sauve-Qui-Peut. Çà et là, des ossements d'on ne sait quel animal étaient éparpillés parmi les fougères. Sans s'arrêter, pas même pour une gorgée d'eau, elle avança. Bientôt, elle trouva la caverne de la sorcière. Elle n'était pas si difficile à trouver, car un vent humide était venu frôler ses joues, comme pour l'avertir des dangers de ce lieu.

Peut-être qu'un instant de regret était venu questionner ses intentions, mais elle ne laissa rien paraître, elle entra. Anae connaissait cet endroit, ou plutôt, elle en avait tant entendu parler qu'elle le reconnaissait. Les glyphes sur les murs avaient, selon les légendes, le pouvoir de rendre fou, d'invoquer dans votre chair des démons sans visage, pleins de hargne. Anae ne les regarda pas trop longtemps et s'enfonça dans l'obscurité grandissante. Dans les recoins, elle entendit des voix rauques se lamenter, appeler un salut prochain et là encore, elle ne s'arrêta pas. C'était un autre mauvais tour de la sorcière qui prenait en otage

les voix des morts pour torturer les vivants. Même Morphéatra, la filoute qui avait défié la Mort, n'avait pas le pouvoir d'invoquer les trépassés et les plier à sa volonté. Ça, c'était le travail de la faucheuse. Un gouffre gigantesque s'ouvrit devant Anae, comme la gueule d'un monstre et la maison apparut.

Face à elle, une maison pendait dans le vide, accrochée et maintenue par des centaines de cordes et de lianes qui ressemblaient à des serpents aux corps infinis et dénués de vivacité. Seule la bise faisait grincer la maison de gauche à droite, puis de droite à gauche. Le reste demeurait dans la pénombre. Mieux valait ne pas porter attention aux cadavres en bas dans le gouffre, empalés sur des stalagmites.

Deux chandelles jumelles indiquaient l'entrée, tout aussi grinçante que le reste de la structure bancale, mais sur le bois, les mêmes glyphes revenaient. Alors qu'elle s'approcha, une odeur de soufre l'enveloppa, l'encercla comme pour lui dire qu'elle ne partirait pas tant qu'elle n'aurait pas vu la sorcière. Elle n'eut pas besoin de cogner à la porte qui s'ouvrit d'elle-même dans un gémissement fastidieux et Anae put enfin apercevoir ce que dissimulait la maison suspendue.

L'autre de Morphéatra était comme toutes les autres maisons de sorcières, l'air puant l'encens et le sang séché, des tables pleines d'ingrédients à lever le cœur, des herbages en tous genres séchaient au plafond, seulement celle-ci était d'une autre époque affichant une architecture – si tel était réellement le mot pour cette bâtisse – vétuste. Des plumes, oranges comme l'aube, jonchaient le sol et des corps en décomposition pendaient à des hameçons. Un feu crépitait dans l'autre et un esprit tout-feu dansait comme un soir d'éclipse entre les flammes, faisant craquer et éclater les cendres rouges à ses pieds. Un son lugubre s'élevait d'entre les tripes de la montagne.

La sorcière Morphéatra était une femme, mais oh, elle était bien plus que ça. Elle était l'animal, le végétal et le minéral tout-en-un, cousu et reconstitué par de fines particules dont seuls les dieux ont la recette. Une hybridation curieuse et biscornue avait modelé ce corps. La Mort était passée par là, il n'y avait aucun doute.

Un corps aux larges épaules, desquelles des quartz jaillissaient, maintenait en place une tête surdimensionnée, ballante et qui, on ne sait comment, fumait une pipe aux émanations vertes et orangées. Les mains qui tenaient la pipe étaient semblables à des monticules de pierres grises, couvertes de mousses et de champignons. Ce qu'Anae pensa être une chevelure était constitué des corps de furets qui dormaient à poings fermés. Lorsque le corps de la sorcière se releva dans un craquement de cristal et d'écorce, Anae vit ce visage qui ressemblait à une tapisserie, où des plantes s'étaient mises à germer et couvraient pour ainsi dire tout ce qui ressemblait à de l'humain. Ici et là, du poil rêche et des plumes orange se mouvaient dans une respiration rauque et surnaturelle. Seuls demeuraient quelques pans de peau parcheminée autour du cou. Mais une chose était claire. Des yeux, jaunes, pareils à ceux d'une chouette, fixaient Anae comme une proie bientôt soumise aux serres carnassières. La sorcière fuma de son herbe colorée avant de faire un signe du menton en direction de l'intruse.

Il n'y avait que l'esprit tout-feu qui éclairait cette pièce et l'être assis face à une table ronde. La lueur bougea au même rythme que la maison suspendue, mais le cœur crispé d'Anae s'était arrêté.

- Entre, enfant, grinça la voix inhumaine. Que je te voie.

Anae s'approcha de la table ronde où était installée la sorcière.

- Tu viens ici pour me demander ce que tous me veulent ?

Elle n'osa répondre. Que dire ? Que dire face à un être qui ne respire pas le même air que vous et qui se nourrit de la noirceur de la terre ? Que dire face à celle qui a serré la main de la Mort ?

- Parle, avant que je ne me lasse de ta présence.
- Je... je voudrais faire un échange avec vous.

La sorcière s'enfonça dans son fauteuil de vieux velours troué. Ce n'était pas la première fois qu'elle entendait cela. Un ricanement se fit entendre dans la maison suspendue. Tous les poils du corps d'Anae se hérissèrent à la fois.

- Et de quoi aurais-tu besoin dans ce monde qui offre tout ? Mhmm ?
- Je voudrais... Je voudrais...

Elle ne put s'en empêcher, Anae pensa à sa mère et à sa sœur, dérobées par la mer, à jamais perdues. Morphéatra ressentit l'hésitation.

- Tu ne sais pas ce que tu veux, enfant sotte.
- Je sais ce que je veux.
- Alors, parle. Parle haut et parle fort, car par moi, la Mort t'entend également et elle est moins patiente que moi. Dis. Déclare ton désir.

Anae dut se résoudre.

- Je veux aider ma famille. Nous vivons au jour le jour, nous ne savons jamais si nous réussirons à manger à notre faim. L'île... elle... La forêt meurt. Je dois faire quelque chose, c'est pour ça que je suis ici.

La sorcière Morphéatra sembla satisfaite de la réponse et fuma de plus belle, entourée de nuages bleus et violets.

- Oui, l'île se meurt et la Mort m'a annoncé son glas. Cela, je ne pourrai pas le changer. Les Hommes vivent peu longtemps, pourtant, leurs histoires persistent et ils n'apprennent rien. Tous des enfants. L'île mourra et c'est ainsi. Pas aujourd'hui, ni demain, mais un jour, elle expirera et tous les êtres qu'elle couve mourront avec elle.

Anae sembla reprendre du courage. Elle était venue jusqu'ici, alors, autant demander, non ?

- M'aidez-vous ? Ou suis-je venue pour rien ?
- Je t'aiderai, mais tu dois m'offrir quelque chose en échange. Qu'as-tu à m'offrir, enfant ?

Ça, Anae n'y avait pas pensé. Elle s'essaya :

- Je pourrais vous offrir de l'argent ?
- De l'argent que tu n'as pas et dont je n'ai pas besoin.
- Je pourrais me mettre à votre service ?

Cette fois, Morphéatra éclata d'un rire franc et glacial. Elle pointa de sa main moussue l'âtre brûlant où dansait toujours l'esprit tout-feu.

- J'ai eu mon lot de laquais, ils m'ennuient et ne savent rien faire d'utile. Voilà le dernier que j'ai engagé...il n'a pas fait long feu, le pauvre Lubin.

Anae resta perplexe. N'avait-elle rien à offrir ? Ou plutôt, Morphéatra qui semblait déjà comblée, n'avait-elle besoin de rien ? Pourtant, Anae avait posé toutes ses questions à Zulmée, mais le prix, elle l'avait oublié.

- Je pourrais...
- Viens, enfant, la coupa-t-elle. Assieds-toi face à moi. Les cartes parleront.

La sorcière sortit un baluchon de soie noire duquel elle extirpa un tarot, jaune et vieilli par les âges. Il faisait chaud, d'un coup. Anae sentit une vague de nausée s'emparer d'elle et soudain, elle songea à sa famille. Elle repensa à son père et à ses mains noueuses et à ses sœurs, malheureuses pour la plupart. Une soudaine pulsion lui criait d'aller se jeter dans la mer et d'oublier la hotte suspendue, la sorcière, le pacte. Mais elle ne pouvait pas. Les symboles, quoiqu'invisibles, la gardaient bien en place, immobile.

Morphéatra plaça trois cartes face à la jeune fille et Anae ne reconnut aucune d'entre elles. Ce n'était pas la première fois qu'elle quêtait les prophéties du tarot, c'était assez commun à Ebor, tout comme le lancer de dés ou d'os, l'étude des étoiles, les consommations de mousses et d'autres jeux du destin. Toutefois, le tarot n'était pas le même lorsqu'un être thérianthropique distribuait les cartes. L'odeur de soufre s'intensifia.

Morphéatra retourna la première carte, présentant un vieil homme observant l'océan, un bâton de bois dans ses mains.

- Le passé. Le trois de bâtons, tu attends le retour de tes prières. Tu espères encore secrètement que tes vœux se réaliseront. De la naïveté et du courage tout en un.

La main de pierre révéla la carte du milieu.

- Le présent. Le chariot, tu avances, mais tu ne sais pas où. Tu vas vite et tu ne sais pas comment t'arrêter. Ton voyage est imminent, mais il ne t'appartient pas.

Des perles de sueur coulèrent dans le dos d'Anae lorsqu'elle découvrit la troisième carte.

Toute simple, seul un grand « 21 » doré apparaissait sur la carte. Morphéatra ne disait rien.

- Qu'est-ce que ça signifie ?
- Nouveau monde. Tu seras jugée par autre que moi. Voyons voir qui.

Morphéatra pigea une dernière carte. Un homme pendu par le pied. La vieille sorcière soupira, comme si la carte lui dévoilait quelque chose qu'elle connaissait déjà.

- Les dieux sont derrière toi, enfant. Certains veillent, d'autres t'épient en attendant ta faute, mais il te faudra garder l'œil ouvert, peu importe les illusions du monde.

Le feu crépita dans un éclat de braises, faisant sursauter Anae. Elle sentit que la sorcière omettait un détail crucial, mais elle continua :

- J'ai un pacte à te proposer, enfant.

Dans un nouveau nuage de fumées, elle glissa vers la jeune fille une enveloppe blanche.

- Je dois une dette à quelqu'un, loin d'ici. Dame Destine. Elle pourra te prendre sous son aile et ainsi rembourser la dette que je lui dois. Si tu le fais, je pourrais t'aider en retour.

Tremblante, Anae ouvrit l'enveloppe mystérieuse. À l'intérieur, elle découvrit une autre carte de tarot, le six d'épées. Soudain, le papier changea sous ses doigts pour laisser apparaître un billet d'avion, c'était un aller-simple. Une plume invisible écrivait déjà son nom sur le billet.

- Acceptes-tu mon offre, enfant ?

Peut-être Anae aurait-elle dû prendre quelques instants pour réfléchir, se poser les bonnes questions, écouter son instinct qui hurlait sourdement dans le fond de sa gorge. Peut-être, mais ce ne fut pas le cas.

- J'accepte.

Un vent putride et écœurant s'engouffra dans la hotte suspendue, chassant toute lumière autour d'elle. Morphéatra gronda comme un animal, tant et si bien qu'Anae se crut face à une louve affamée. Elle demanda :

- Et maintenant ? Que dois-je faire ?

La sorcière se leva pour la première fois depuis le début de leur entretien et plongea instantanément Anae dans son ombre oppressante. L'âtre s'était éteint, l'esprit dissipé, soufflé par des lèvres invisibles. L'obscurité les enveloppait de son aura inquiétante.

- Maintenant, dit-elle de sa voix rauque. Tu partiras. Tu t'envoleras loin d'ici et tu trouveras ce que tu cherches.

Avec un rictus, Morphéatra vida le reste de sa pipe sur les cendres refroidies. Venu du côté de l'invisible, un morceau de parchemin apparut, flottant dans l'air nauséabond.

- Ma magie ne se nourrit pas de logique, continua la sorcière, mais je te promets que dès ton départ, les tiens iront mieux, mangeront mieux, riront mieux, vivront mieux. Destine est aussi une sorcière, d'un autre genre. Elle t'accueillera dans son ancre. Tu y travailleras pour un temps et la dette sera payée. Ton absence les sauvera. Je t'en donne ma parole. Me donneras-tu la tienne ?
- Je pourrais revenir ?
- Enfant, chuchota Morphéatra d'une voix éraillée. Quand tu auras payé la dette, tu retourneras au pays du sel et des coraux. Nous t'accueillerons à bras ouverts. Ça, je te le promets aussi.

Anae hésita, mais hocha la tête tout de même, signant ainsi un contrat sans mot sur un papier de brumes. Mais comme pour tout engagement magique, l'Entre-deux frémit, les esprits s'agitèrent et Œil de Géant aussi. Loin de la maison suspendue, Anae entendit le large se grossir d'écume et de mousse, les derniers arbres s'enraciner un peu plus dans un sol qui leur échappait et enfin, au creux de son ventre, Anae sut qu'elle s'était promise à un destin tissé par la Mort.

- Maintenant, pars et ne reviens plus. Je viendrai chercher mon dû, lorsque le moment sera venu. Pars.

C'est ainsi qu'Anae partit vers d'autres horizons. L'île qui l'avait vu grandir gronda, envoya ses éphémères et ses êtres-fleuris pour la couvrir de baisers. Les sylvestres firent de même en jonchant son chemin de feuillages colorés et de fruits mûrs. Des oiseaux-rois chantèrent des nénies depuis longtemps écrites alors qu'elle prépara ses bagages. Lorsqu'elle prit son dernier bain dans les eaux salées, les poissons et les raies lui chatouillèrent les pieds, les méduses, les requins et les tortues de mer l'entourèrent par centaines, la couvrant de leurs plus beaux bijoux d'algues bleues et d'anémones printanières orangées. Elle leur dit adieu, le cœur pincé.

Avant de s'envoler vers ce qui semblait être un avenir prometteur, elle embrassa une dernière fois ses proches, ses sœurs et son père Mordiern. Et c'est une chose étrange que de dire au revoir à ceux qu'on aime, avant de partir pour mieux les enlacer une fois revenu, si toutefois l'on revient sur ses pas.

La dernière personne qu'Anae embrassa fut sa grand-mère, Zulmée, qui semblait la seule à comprendre le réel fardeau que portait maintenant sa petite-fille. Dans un silence lourd de sous-entendus, après lui avoir donné un ultime baiser sur le front comme lorsqu'elle était enfant, Zulmée déposa dans la main de sa petite-fille piquée par le crabe rouge, une petite perle toute simple. « Dans le chaos du monde », murmura Zulmée pour une ultime fois, « la nature créée patiemment des beautés imparfaites ».

Bien des fois après ce jour, Anae regarda cette perle avec le souvenir de son océan, de ses vagues et de ses courants, de tous ceux qui avaient vécu avec elle près de la mer et cela lui réchauffa le cœur pour quelques instants.

Chapitre 2 : D'une île à l'autre

La neige était jusqu'alors un mythe, une légende. Anae la savait belle, mais distante. Certes, elle avait connu cette neige éloignée, sur les hauts monts d'Œil de Géant, cependant, l'idée de s'en approcher ne l'intéressait pas. Elle avait attendu de la voir de ses propres yeux et maintenant qu'elle était face à la neige, elle ne savait quoi en penser. Pour la première fois, des flocons étaient venus se poser sur ses mains ouvertes, avant de mourir aussitôt.

Montréal l'accueillit un jour de novembre, avec un ciel grisâtre et des vents humides à vous geler les os. Des flocons, bien ronds et dodus se posèrent sur elle quelques instants avant de mourir sur ses vêtements mal adaptés au froid.

Une voiture s'arrêta, noire et hermétique. Elle recula pour laisser l'engin se stationner dans un espace vide face à elle, laissant des traces de pneus bien visibles sur la neige fraîchement née. Elle s'était perdue dans ce désert blanc, sans autre odeur que celle du gaz qui lui tournait la tête et l'estomac. La portière s'ouvrit pour laisser sortir une femme toute en longueur, habillée sobrement d'un ensemble aux lignes droites et inflexibles. La seule couleur que portait la femme était ses ongles rouges et acérés qui contrastaient avec ses habits noirs.

Sous le vrombissement d'un nouveau décollage au-dessus d'elles, Anae recula légèrement. L'inconnue avait un visage pincé, agacé et tiré vers le haut. Elle ressemblait ainsi à une perruche sévère. Ses yeux, aux étranges prunelles sans couleur, la regardaient de haut en bas, las, mais déterminés.

- Et bien alors, rouspéta-t-elle, entre, tu refroidis la voiture. Tu es Anae, n'est-ce pas ?
- Oui, Anae. Je viens pour...

- Bah oui. Ne fais pas l'empotée, entre !
- Oui, répéta Anae en s'enfonçant dans la voiture.

Elles partirent. Sur la banquette arrière, elle sentit une forte odeur de tabac et c'est à ce moment que la femme ouvrit un étui métallique et s'alluma une cigarette. Anae s'efforça de souffler sur ses poings rougis par le froid.

- Bon, commença la femme en scrutant toujours la nouvelle venue. Je suis dame Destine. Je n'ai pas d'autre nom alors contente-toi de celui-là.

Anae resta quelque peu médusée. Déjà, une fumée épaisse emplissait la voiture, ce qui renforça la nausée qui grandissait dans le ventre d'Anae.

- Morphéatra m'a avertie de ton arrivée. C'est bien, tu n'as pas perdu de temps et nous avons besoin de remplacement, depuis...bref, je suis contente que tu sois là.

Elle sourit à dame Destine. Son sourire ne lui fut pas rendu.

- Tu as eu de la chance, continua dame Destine en gribouillant sur une feuille de papier. Je ne t'aurais pas prise sous mon aile bienveillante, mais Morphéatra m'a convaincue. Nous nous connaissons depuis...enfin, une éternité.

Anae ne dit rien, mais se demanda si dame Destine avait, elle aussi, signé un pacte magique avec la Mort. À ses côtés, Destine grommela.

- Selon elle, tu peux m'être d'une grande utilité...pour combien ? Cinq ans ? (elle s'esclaffa sous son col serré). Eh bien, tu lui en devais de l'argent, à cette bonne vieille Morphéatra ! Et je suis sûre que ce n'est pas tout. Elle trouve toujours le prix juste des choses.

Dame Destine l'observa un instant, un sourcil relevé. Ses lèvres se contractèrent, comme si elle allait rajouter quelque chose d'important, de vital. Elle s'abstint, puis continua de

griffonner sur son papier tout en inspirant de grandes bouffées de son tabac. Avant qu'Anae ne puisse la questionner, elle débita.

- Alors, *debriefing* avant d'arriver. Tu as quel âge ? La majorité ?
- Oui, je suis maje...
- Parfait, ça évite les questions. Donc ton nom, Anae...et puis ça n'a aucune importance, on le changera. Je n'aime pas trop ça « Anae », c'est trop court et ça sonne bidon. C'est un prénom de là-bas ? De chez vous ?
- Comment ?
- Ton nom ? Il vient de...(elle fouilla ses papiers un instant). Eb...Ebor, c'est ça ? Oui, bon, c'est un peu compliqué, tu comprends. Les visiteurs du Château n'ont pas besoin d'une bonne avec un nom impossible à se rappeler. Et l'accent en plus, n'en parlons pas ! Pourquoi pas quelque chose de plus... coquet ? Classe ? Quelque chose dans l'air du temps, comme Camille ? Ou Annabelle, par exemple ?
- Je préférerais garder le nom que mes aïeux m'ont donné.

La femme aux ongles rouges rit franchement, s'étouffant presque sur sa cigarette.

- On veut tous des choses dans la vie, ma belle. Bon, as-tu tes papiers ?

Anae rapprocha son bagage sur ses genoux. Elle regarda dehors. Ils s'étaient engagés sur une autoroute sinueuse qui se faufilait dans le ventre de la ville. Des édifices aussi grands que des montagnes formaient des allées venteuses sans fin. Elle remarqua qu'il n'y avait pas de couleur, ici, en hiver. Il n'y avait qu'une nappe blanche pour recouvrir tout ce qui existait.

- Eh oh, tu ne vas pas me faire attendre ! Tes papiers, tu les as ? On est bientôt arrivé en plus.

- Oui. Je les ai.
- Bien, tu vas me les donner, je les mettrai à l'abri dans mon bureau.

Anae fixa dame Destine. Elle ne broncha pas. Une aura étrange émanait de cette femme. Certes, elle était une sorcière, tout comme Morphéatra, mais Dame Destine ne jouait pas avec les mêmes esprits. Elle ne signait pas de pactes avec les éléments, mais avec des forces beaucoup plus obscures. Beaucoup plus perfides. Sans en être certaine, Anae crut reconnaître une ombre derrière Dame Destine, mais la vision se flouta, puis disparut.

- Mieux vaut que ce soit moi qui en prenne soin, continua la femme en notant quelque chose d'incompréhensible sur son cahier. Tu te les ferais piquer. Je connais cette ville et mieux vaut prévenir que guérir.

Destine finit sa cigarette mentholée, ouvrit sa fenêtre qui laissa entrer un vent froid et les cris de la ville, puis la jeta au milieu de la rue. Anae s'étonna moins que le sol paraisse si gris. Elle fouilla le fond de son sac pour trouver ses papiers dans une enveloppe de plastique et les donna à dame Destine.

- Bien, répondit la femme en les prenant, ses longs ongles rouges claquant sur le papier dur. Très bien. Ne t'inquiète de rien, tant que je les aurai en ma possession, personne ne pourra te faire des embrouilles. Gus, faites attention ! Merde !

Le chauffeur, qui avait appuyé un peu trop fort sur la pédale, baissa poliment sa casquette. Dans le rétroviseur, il croisa le regard d'Anae, et elle se sentit très seule lorsqu'il s'empressa de regarder le trafic devant lui. Dame Destine continua son griffonnage.

- Et ton éducation ? Tu en as eu une ?
- Oui, répondit Anae. Après l'école, j'ai été apprentie pour ma grand-mère, la prêtresse Zulmée. J'ai appris...

- Bon, les bavardages de mémé, ça ne compte pas vraiment. Alors, pas d'université, noté.

En silence, la voiture passa devant des magasins, des restaurants avec des noms aussi étranges les uns que les autres. Les passants étaient emmitouflés dans de larges manteaux noirs rembourrés, encapuchonnés jusqu'au bout des oreilles. Seules quelques personnes étaient assises par terre, mendiant sur le trottoir sale, ignorées des passants qui ne daignaient même pas les regarder.

- Voici le métro, dit la dame en tapotant vers la gauche, c'est le plus proche du Château, mais tu n'en auras pas besoin, tu seras logée sur place. Pas besoin de te promener à gauche et à droite. Nous y sommes, enfin ! Je dois aller rencontrer Renaud.

La voiture passa devant une large entrée vermeille, ornementée de gravures dorées. Au-dessus d'une porte vitrée comme Anae n'en avait jamais vue, des lettres apparurent « Le Château : Hôtel ».

Ils se garèrent dans un parking souterrain d'une fraîcheur de caverne maritime, où Anae put enfin respirer un air plus ou moins frais. Dame Destine renvoya son chauffeur, puis fit signe à Anae de la suivre par une porte de service toute rouillée.

- Ne prononce pas un seul mot et ne t'attarde pas. J'ai certaines choses à te montrer. Il va falloir que tu suives le rythme. Je ne vais pas te prendre par la main ici. Tu regardes, tu apprends et tu répètes, pigé ?

Sans rencontrer âme qui vive, elles s'enfoncèrent dans une série de corridors et tunnels aux tapis rouges, « comme des fleurs d'hibiscus », pensa Anae pour elle-même. Elle ressentit

une pointe de douleur dans le creux de sa cage thoracique, mais rejeta les pensées qui la taraudaient. Les deux femmes arrivèrent vers ce qui semblait être une buanderie où Destine ramassa une pile de vêtements pliés.

- Tu commences demain, dit Destine en lançant un tas de vêtements dans les bras d'Anae, voici ton uniforme. Pas de jupes en-dessous du genou, je vérifie tous les matins. Col plié, cheveux attachés en chignon bas, pas de vernis, pas d'ongles trop longs, pas de parfum, pas de bijoux extravagants, collants sans trous et de couleur appropriée. Pas de coloration de cheveux, pas de piercings, pas de tatouages visibles, rien de toute cette vulgarité. Allez, suis-moi, ton boulot n'est pas de faire la statue.

Anae s'empressa de suivre Destine tout en s'assurant qu'elle n'oubliait rien en chemin. Elles montèrent un escalier à l'arrière du bâtiment. Des jeunes filles de l'âge d'Anae descendaient en sautant presque, défroissant leurs jupes et leurs tabliers blancs à la vue de dame Destine.

- Pour les filles du service de jour, la journée commence à cinq heures. Pour les filles du service de nuit, ce qui sera le tien, le quart de travail commence à dix-huit heures tapantes et finit quand je dis qu'il se termine. Pas de siestes, pas de journées *off* en semaine. À l'occasion, un dimanche après-midi pour faire tes affaires, quoique ta priorité est le Château, maintenant. Pas de plage pour se la couler douce, ici. À minuit moins le quart, tu peux te présenter dans la salle des employés où le repas est servi, parfois directement dans la cuisine. Attention, on supporte mal les doubles portions, de toute façon, tu n'es pas là pour engraisser, ma belle, n'est-ce pas, mais

pour travailler ! Pour les uniformes, tu peux les laisser à la buanderie tous les dimanches et les récupérer au petit matin. Ah oui, j'oubliais, ton contrat.

Destine s'arrêta brusquement dans l'embrasement d'une porte au troisième étage. Elle sortit un stylo à l'encre noire qu'elle tendit à Anae et pointa de son long ongle rouge une ligne au bas de la page. Anae tenta de décortiquer les clauses sans comprendre ce qu'elle lisait.

- On n'a pas toute la journée, ma belle. Signe, j'ai d'autres affaires qui m'attendent. D'ailleurs, voici ta chambre (elle tapota sur une porte blanche). C'est petit, mais ça suffira.

Anae plongea ses ongles dans son poing. Elle savait ce qu'elle devait faire. Elle le savait depuis qu'elle avait donné sa parole à la sorcière Morphéatra. Elle signa.

- Parfait, on commence les vraies affaires, dit Destine en lui arrachant les papiers de ses griffes rouges. Bienvenue dans l'équipe du Château, princesse. Et fais-moi plaisir, Améra, Anae, ou je ne sais quoi, on oublie, ok ? Maintenant, c'est Hannah. C'est bien, non ? Ça fait plus... approchable. C'est mieux pour la clientèle d'ici. Bon, habille-toi. J'envoie un employé te montrer les rouages du cirque.

Et tout aussi rapidement qu'elle l'y avait entraînée, dame Destine se volatilisa dans les longs couloirs du Château dans un cliquetis de talons hauts, laissant Anae dans le cadre de la porte numéro sept.

L'intérieur de la chambre était d'une blancheur d'hôpital. Un lit, une table de nuit et une lampe métallique, voilà les seuls objets qui se trouvaient dans la pièce nue. Elle ne s'était pas attendue à une chambre d'hôtel cinq étoiles, mais elle aurait peut-être préféré quelque chose qui témoignait qu'un être humain y avait vécu. Après quelques minutes

passées dans cette salle dénuée de personnalité, elle remarqua ici et là quelques signes comme des éraflures sur le bois de la table de nuit, de l'encre noire versée par accident sur un coin de la moquette *bleachée*, ou encore le plastique tordu de la fenêtre qui laissait croire que l'occupant précédent appréciait l'air plus ou moins frais de la ville.

Elle profita de ce moment de solitude pour admirer sa perle blanche, offerte par Zulmée. Anae sortit une corde brune et lisse, utilisée à Ebor pour pêcher le poisson-papillon. Elle glissa la perle dans un enchevêtrement de nœuds et noua enfin cette corde à son cou, s'assurant qu'elle ne tomberait pas. Un bruissement se fit entendre derrière ses oreilles, comme lorsque nous mettons nos oreilles dans ces grands coquillages. Elle entendait la mer. L'odeur du sel la berça un instant.

Quelques minutes plus tard, ce fut Jonah Petitpied qui vint à sa rencontre, son habituel sourire aux lèvres. Jonah était une nouvelle tête au Château. Il y travaillait depuis peu, mais dame Destine lui avait offert le travail dès qu'elle l'avait vu. C'était naturel, il était beau, sourire charmeur, épaules herculéennes, tâches de rousseurs à faire fondre les plus stoïques de l'hôtel. Et par-dessus tout, il plaisait à la clientèle. Il faisait toujours tourner les têtes lorsqu'il se penchait près des dames et leur chuchotait « Un martini ? Une olive ? Vous êtes plutôt scotch, vous ? Ça se sent, que vous appréciez les bonnes choses ». Bien sûr, le tip suivait. Il pressentait le désir et aussitôt, il le comblait.

Jonah aimait être portier et oh, on ne peut pas dire que ça court les rues, les jeunes hommes qui aiment se prosterner devant des portes tournantes, s'emmêler dans des centaines de bagages, attendre que des clés de voiture et parfois des manteaux vous tombent sur le coin du visage ! Il avait séduit le *staff* et dame Destine ne s'en passait plus.

Elle l'aimait tellement qu'elle lui achetait parfois des pâtisseries de la boulangerie du coin et d'autres fois, elle l'appelait dans son bureau pour s'entretenir en privé avec lui. Jonah n'en disait pas plus de ces petites escapades ponctuelles, mais il en revenait les lèvres pleines de sucre blanc et les épaules engourdis, encore béat d'épuisement et de contentement. Ils avaient sûrement beaucoup de choses à se dire, sur les éclairs au chocolat et au café.

Les secrets de Jonah restèrent les siens. Il présenta les méandres du Château à Anae, l'entraînant dans le labyrinthe familial de chambres vides, piscine, salle à manger, bar toujours plein et bien d'autres endroits où Anae apprendrait à faire son travail de préposée au ménage. Elle fit aussi connaissance du personnel qui grouillait dans les couloirs du Château.

Au-devant de la réception, comme un dragon protégeant son lot d'or, se tenait Renaud, fier et flamboyant. Digne d'un employé du service à la clientèle, le réceptionniste en chef présentait une allure altière et un sourire aimable à tout casser. Il portait des lunettes rondes qui rappelaient à Anae la pleine lune et dont la monture noire de jais contrastait avec le blanc d'ivoire de sa peau. Rasé de près, Anae le sentit homme de précision, et comment ne pas l'être, lorsque vous êtes chargé de toute l'image d'un hôtel ? Elle le voyait faire avec ses clients, leur offrant des clins d'œil et de grands gestes qui allégeaient la mascarade du luxe. Devant son ordinateur, il était prêt à toute éventualité, tout évènement, toute demande et toute catastrophe. Renaud était dans son élément naturel.

C'est là qu'Anae lui serra la main, après qu'il eut proposé à Madame Schamdeburry et son illustre bichon-maltaise, Duke, une séance particulièrement reposante de reiki,

complémentée par un massage suédois et d'une assiette de « shrimp cocktails », comme elle les aimait. Duke, bien entendu, aurait droit au même traitement que sa maîtresse. Rien de moins pour le « puppy chéri » de l'héritière de cinq-cents millions dans l'industrie du diamant. Madame Schamdeburry repartit ainsi, sans un merci, mais lourde de diamants, ses talons aiguilles cliquetant sur le marbre blanc, Duke confortablement installé dans son sac Hermès serti de pierreries.

- Alors, nouvelle recrue ? s'enquit l'élégant réceptionniste qui la jaugea de haut en bas comme l'avait fait dame Destine.
- Oui, au ménage, répondit Jonah. Reléguée au shift de nuit.

Anae resta silencieuse durant cet entretien entre les deux amis. Elle reconnaissait les liens de l'amitié entre eux, les secrets qu'ils avaient sûrement partagés, les verres de fort bus au bar après que les hôtes se soient retirés, les rires échangés.

Renaud semblait dans son élément, parfaitement à l'aise. Le genre de type qui écoute de la musique classique tard le soir, qui déguste son whisky aux heures précises et peut batifoler aux casinos lorsque la paye le permet. Anae était sûre qu'il était bon parieur, ça se voyait derrière ses lunettes rondes qu'il cachait bien son jeu.

Dans son silence et sans que personne ne s'en aperçoive, Anae ressentit un chagrin en voyant ainsi l'amitié de longue date. Un souffle soudain de sel, d'algues et de sucre lui parvint aux narines, mais avant qu'elle ne pût s'emparer de ce souvenir, Renaud la précipita hors du lobby pour accueillir Joey Freeman, golfeur septuagénaire et sa nouvelle épouse, une petite jeunesse toute blonde et pimpante de dix-huit ans, Gigi.

En route vers les cuisines, on remarquait que les décors changeaient. Le marbre laissa place au carrelage, les œuvres peintes aux murs blancs du service. Jonah n'eut plus le temps de faire une visite guidée des lieux, on le demandait chez dame Destine et il laissa Anae rencontrer d'elle-même certains employés, déjà occupés à préparer le repas du soir.

Il faisait chaud, dans les cuisines. Les marmites bouillonnaient, les feux léchaient les casseroles et les cuisiniers couraient dans ce chaos remarquablement organisé. Ce n'était pas seulement l'odeur des mets ou l'enthousiasme du service qui accueillit Anae, c'était aussi les cris.

- Putain de merde Émile ! Qu'est-ce que tu fous dans cet état ? Bordel ! Je t'ai prévenu hier que si ça continuait, tu sais très bien ce qui t'attendrait.
- *Fuck off* Guillaume. T'm'fais chier, esti. Chaque jour, j'suis là, j'travaille, pis j'dis rien. J'me prépare pis y'a rien d'mal, y'm'verront pas boire les criss de riches, y mangent !
- C'est ça oui, et mon cul c'est du poulet. Va te débarbouiller cette merde et tu reviendras dans ma cuisine quand tu auras le nez moins rouge !

Le dénommé Émile, rougi jusqu'au front, passa prestement à côté d'Anae qui l'entendit marmonner « tabarnak de criss de câlisse d'marde... ». Guillaume, le chef cuisinier, ne put s'empêcher de pointer Anae du doigt avec hargne.

- Qu'est-ce que tu fais là toi ? J'ai pas le temps aujourd'hui, on est débordé ! Merde, elle est où Masami ? Masami ! Elle est où ma sous-chef ? Bordel de merde, cette journée me casse les couilles !
- *Smirise* (calme-toi), Guillaume, dit un homme rond en levant une main aux ongles jaunes.

- Mischo, ne me chauffe pas aujourd'hui, fais-moi plaisir et fous-moi la paix !

Guillaume partit à la recherche de sa sous-chef. L'homme rond et grisonnant qui s'appelait Mischo haussa les épaules, ouvrit la porte de la cuisine et s'offrit une cigarette, sans jeter un coup d'œil vers Anae qui hésitait à s'éclipser.

- Qu'est-ce qui lui arrive à Guillaume ? demanda une serveuse qui fit irruption dans les cuisines.
- Il fâché, marmonna Mischo entre deux bouffées de cigarette. Mauvais caractère, il agit comme *sootchka* (saloperie).
- Et toi ? Qu'est-ce que tu fais là ? s'enquit la serveuse.

Anae se rendit compte qu'on lui adressait la parole.

- Je suis nouvelle...je m'appelle Anae...ou Hannah.
- Mhmm, pauvre crotte, répondit la serveuse et s'asseyant à côté de Mischo pour à son tour s'allumer une cigarette. C'est Destine qui t'a donné ce surnom ?

Elle déglutit en signe de réponse, tordant autour de ses doigts bleuis le bas de son tablier.

- T'inquiète pas ma belle, c'est toujours de même. R'garde, mame Destine veut pas appeler Masami par son nom d'naissance, faque elle l'appelle Madeleine, mais fuck, j'peux t'assurer que Masami, elle aime pas ça ! Tu t'rappelles, Mischo, cette fois-là, elle a essayé d'lui dire, pis, hahaha. En tout cas, moi j'mappelle Fabienne, mais j'préfère Fab, parce que j'suis *fabulous*, ça s'voit hein ?

Fabienne avait cet accent qu'Anae ne comprenait pas bien, mais elle put déduire la plupart de ce qu'elle lui racontait. Dans la fin trentaine, elle respirait la jeunesse, sûrement grâce à ses centaines de crèmes pour le visage et ses colorations de cheveux qui rappelaient à Anae le rouge du corail d'Ebor.

- Toi *soothcka* (saloperie) aussi, grommela Mischo dans son coin.
- Eye, respecte le métier Mischo, mais oui, y'a raison. J'étais une fille de « mauvaise vie » comme disait ma mère, pfff, *as if* elle savait les chiures que j'ai endurées à cause d'elle... Criss de folle. Mais toi, Anae-Hannah, c'est quoi ton histoire ?

Ainsi, Anae passa une soirée étrangement agréable avec ces personnages qui la fascinaient.

Elle écouta l'histoire de Fabienne. Femme de bonne et de mauvaise vie, elle ne se plaignait pas pour autant. Elle avait connu les deux et se contentait de sourire. Du haut de ses trente-neuf ans, Fabienne avait du vécu et Anae perçut que ce reflet dans le fond de son regard était bien de la sagesse. Pas celle à laquelle elle était habituée à Ebor, où les aînés portent les bonnes paroles et les gestes guérisseurs, mais une sagesse gagnée par force et dérision. Elle venait de nulle part et ne possédait rien. Elle avait fait le tour du Canada et des États-Unis en faisant du pouce et en suivant des groupes de *country*, puis avait trouvé l'homme de sa vie – si telle chose existe – elle l'aimait son Paolo, et lui aussi il l'aimait. À vingt ans, ils avaient eu un fils, Crusoé, parce qu'ils aimaient tous deux ce récit d'exilé. À vingt-cinq ans, ils avaient décidé de se marier à Las Vegas, une nuit d'éclipse qui semblait particulièrement propice à l'amour éternel et qui plus est, Fabienne avait appris ce matin-là qu'elle était enceinte de son deuxième enfant. Devant l'autel, le prêtre, un dieu et son futur époux, Fabienne avait ressenti quelque chose de singulier qui lui démangeait la peau et l'âme. Elle avait fondu en larmes, puis avait couru hors de la chapelle. Pour une dernière fois, elle avait vu son fils, Crusoé, la regarder avec une perplexité de bambin alors qu'elle disparaissait vers un horizon crépusculaire, au creux de l'éclipse. Après quelques mois, elle avait accouché d'Honorée, sa fille, qu'elle avait discrètement laissée à la porte où vivait

désormais Paolo, célibataire, à la charge de son fils et bientôt, de sa fille. Elle s'était évanouie une fois de plus dans le crépuscule.

Elle en parlait encore avec tellement de tendresse. C'étaient ses fantômes à elle, éperdument présents dans son regret quotidien de n'avoir pas eu le courage de les revoir en chair et en os. Même de loin, elle les aimait, d'un amour incompréhensible et certes insolite, mais oui, c'était de l'amour.

Puis, Mischo, grand solitaire, ronchon, mais toujours ému par ceux arrachés à leurs terres, se laissa attendrir par la naïveté d'Anae et lui déglutit à son tour son pan de vie. Lui aussi avait laissé derrière lui le terroir de sa mère et de ses frères. Né en Macédoine aujourd'hui décimée, il ne lui restait personne. Sa mère était tombée entre les mains des forces armées qui l'avaient laissée sans vie, le corps labouré de coups. Un de ses frères s'était noyé dans la rivière l'année suivante et l'autre, qui était d'humeur aventureuse, s'était fait démembrer par un train parce qu'il ne regardait jamais derrière lui et avait une mauvaise oreille. Mischo avait écrit des poèmes pour eux. Pas sur leurs tombes qui n'existaient pas, mais dans les cahiers du Dollarama lorsqu'il était arrivé au Canada. Quelques semaines plus tard, alors qu'il discutait de son *država* (pays) bien-aimé avec Anae, elle comprit qu'il était un poète. Il ne pouvait garder dans le fond de ses tripes le mal qui le rongait et devait l'écrire, le réécrire, le remanier et écrire à nouveau. Il avait dû comprendre pourquoi tout cela était arrivé. Mais la poésie ne gagne pas de pain et il devait devenir un *kovač shweitzer*, un travailleur du métal, pour subvenir aux besoins de la vie. Après un accident qui lui enleva deux doigts, Mischo comprit qu'il devait abandonner le métal pour de bon et se retrouva ainsi à couper en silence des légumes et du poisson dans les cuisines du Château.

Plus tard, Anae se rendit compte qu'à Montréal, on parlait français d'une part, mais anglais de l'autre. La chance était de son côté, car Carter, le barman anglophone venu tout droit de Colombie-Britannique, lui donna de petites leçons d'anglais. Il ne parlait pas plus de quelques mots en français : « merci », « aurevoir », « frigo », « un, deux, trois », « un autre verre ? », mais l'anglais était le passeport des langues. Il se faisait comprendre de tous, sans effort, mais Anae devait être bilingue, ne serait-ce que pour répondre aux demandes des clients de l'hôtel.

Lorsqu'ils étaient au bar, au petit matin après son quart de travail, Anae et Carter pratiquaient la prononciation, la conjugaison et la syntaxe. Une de ces fois, accompagné de Guillaume et Émile, Carter demandait à Anae de répéter après lui :

- How can I help you ?
- Ow cane yelp ou ?
- Yeah, almost there, rétorqua Carter en finissant son rhum d'un trait. But, you really need to practice. These people, there, look at them.

Il pointa les tables autour d'eux. La plupart buvaient des whiskeys, souriaient à peine, s'observaient dans les réflexions des miroirs et les autres semblaient perdus dans leurs sombres pensées.

- You know what's the difference between us and them ?
- Le fric, répondit Guillaume en redemandant un nouveau verre de vodka.
- Quoi ?
- They don't care. They don't care about you, where you're from, where you've been, where you're gonna sleep tonight. Either you live or die, it doesn't matter. We're

nothing. Disposable. That's what we are to them. They're all the same. Remember that.

- Ça c'est clair, commenta Guillaume, aigri.

Guillaume, le chef cuisinier, était parti de sa France natale de son plein gré, mais ne s'était pas senti assez gaillard pour s'installer en Éthiopie comme il l'avait toujours rêvé enfant en dévorant les atlas et les Tintin. Son père aussi était explorateur, disait sa mère, car lorsque Guillaume eut l'âge fatidique de deux ans, son père s'envola pour ne jamais revenir. À son tour, lorsque l'âge de la maturité arriva, Guillaume aussi voulait se prouver explorateur et avait installé sa mère souffrante d'Alzheimer et qui ne le reconnaissait déjà plus dans une maison spécialisée à Lyon. Il avait longtemps hésité entre le chaud de la Guadeloupe et le froid du Canada. Ce fut le froid qui gagna. On ne sait pas pourquoi. Il s'était jeté dans son travail qui lui donnait sa joie de vivre, car comme son père le lui répétait avant de partir pour le grand inconnu « Un homme doit savoir travailler de ses mains » et Guillaume lui avait obéi comme à un livre sacré.

Anae demanda :

- Pourquoi vous restez ici, si vous n'aimez pas ça ?

Ils rirent. C'était une question idiote.

- Damn ! I need a job, and so do you, répondit Carter. They don't.
- T'en ben naïve, toé, pouffa Émile qui calait sa troisième bière.

Émile venait d'être engagé comme plongeur quelques mois plus tôt et tout de suite, Guillaume l'avait pris sous son aile, voyant en lui un petit frère qu'il n'avait jamais eu. Il lui avait montré les rouages de la cuisine et se rendit compte petit à petit qu'Émile espérait oublier en buvant. Oublier quoi ? Personne ne le savait, mais Guillaume ne le laissa pas

s'échapper dans les rues à boire sous les étoiles et fit tout son possible pour le garder amarré au Château.

- It's normal, she just got here, rétorqua Carter en servant un nouveau rhum à Anae. She'll get it. Eventually. But remember what I said, Anae, they don't care for little people like us. That's the rule of this game.

Comme Anae et bien d'autres après elle, le cercle accueillait sans cesse des nouveaux membres. Ils s'écoutaient, se retrouvaient et créaient ensemble des tissages invisibles. Ils étaient tous des particules à la dérive dans un microcosme bien à eux. C'était le refuge des travailleurs, des mal-aimés et des brisés. Certains s'admettaient vaincus, pourtant, le lieu était propice au partage et à une forme d'amour dont ils avaient tous besoin. De l'amour que l'on ressent lorsqu'on est loin et parfois, on sait que le retour demeure impossible.

Chapitre 3 : L'hiver

Anae priait souvent. Son arrivée à Montréal ne changea rien à la chose, au contraire, elle pria comme elle n'avait jamais prié auparavant. Elle envoyait toutes ses pensées à son île, Ebor, qui commençait à lui pétrir le corps de son absence. Anae n'avait jamais eu aussi froid de sa vie. Oh qu'elle regrettait son sable chaud et ses flots couleur turquoise ! Le sel lui manquait. Les siens aussi. Certains jours, elle rêvassait dans sa chambre, regardait les nuages par sa fenêtre et étonnamment, elle ne les trouvait pas aussi duveteux que ceux d'Ebor.

Elle s'habituaît, certes, au Château, à ses invités et à ses employés. Les invités, heureusement, elle ne les voyait que très rarement, car elle vivait et travaillait la nuit désormais. Elle se levait dans la pénombre, pénombre qu'elle ne connaissait pas auparavant – car ici, dans le froid de l'hiver, la nuit tombait tôt et le jour se faisait court – et vivait dans ces ténèbres qu'elle apprenait à apprécier. Jusqu'alors, c'était le soleil qui avait régi sa vie. Désormais, la lune, qu'elle soit pleine, croissante, décroissante ou absente, était la nouvelle mesure.

Elle les croisait, ici et là, les invités. Certains demeuraient aux aguets la nuit, sûrement tourmentés par un quelconque esprit financier, tandis que d'autres fuyaient un sommeil trop souvent empli de cauchemars. Parfois, ils s'attardaient avec Anae, causaient un peu, se sentaient mieux et écoutés, puis repartaient enlacer les bras de Morphée. D'autres fois, ils demandaient, sans vraiment demander, mais plutôt en ordonnant, qu'elle leur apporte telle bouteille ou tel objet. Souvent, en se faufilant dans les couloirs, près des cuisines, chargée des draps sales d'une chambre vidée, Anae voyait des âmes errantes au

bar. Clients, employés, visiteurs de passage, tous se faisaient servir par Carter. Une nuit, la veille de Noël – qu’Anae ne célébrait pas, car depuis toujours elle fêtait avec sa famille les équinoxes et les solstices païens – Carter l’invita à boire un verre avec lui. Ils ne discutèrent pas vraiment, mais ils se comprenaient. Carter, comme tout barman, savait lire les gens et chez Anae, il lisait la nostalgie et le déracinement, pas que cela fut difficile à déceler, mais elle les portait lourdement sur son dos, comme son sac de draps sales, imbibés de sueur, de cendres, de sang, de sperme, de crachats et bien d’autres substances que les usagers du Château laissaient derrière eux.

Madame Schamdeburry, une des invitées qui l’avait prise en affection par miracle après une nuit trop éméchée où Anae avait dû la remettre au lit, la convoquait dans sa chambre à toute heure du jour ou de la nuit, pour aller chercher de ses bonbons favoris sur le Vieux-Port, tout près, pour elle et son clébard. Alors, elle lui donnait une fine liasse, l’envoyait en courses et lui chuchotait de son haleine de scotch « Tu peux garder le reste pour un bonbon pour toi ». Anae commença ainsi à découvrir quelques pans de Montréal.

Le « Vieux Port », néanmoins, avait l’air flambant neuf. Seules les dalles craquelées au sol pouvaient faire croire qu’elles avaient eu des vies avant de devenir le lieu de prédilection pour le pitonnage, le piétinement et la consommation de masse. Certains magasins se dédiaient entièrement à la vente d’objets touristiques hors de prix, d’autres aux gourmandises et pâtisseries qui coûtaient autant que des remèdes pour la fièvre rouge sur Œil de Géant.

Il n’y avait rien ici qui ressemblait à un port, ni bateaux, ni mouettes, ni odeurs de poissons. Anae ne voyait que des touristes, trop occupés sur les étalages ou aux devantures de magasins pour remarquer que le ciel se teintait de couleurs pastel complètement

différentes de celles qu'elle avait connues dans l'archipel des Os. Ici, personne ne regardait en haut. Les adultes scrutaient les vitrines, tandis que les enfants les imitaient en se souciant d'écrans noirs trop grands pour leurs yeux sous-développés, si accoutumés aux lumières artificielles que le soleil ou le pastel du ciel les gênait dans leur quête de divertissement infini. Mais pouvait-elle leur en vouloir ? Il y avait tant à goûter, à toucher, à acheter, il était naturel que des yeux curieux se posent futillement sur des marchandises bientôt jetées dans les océans pour finir échouées sur des îles comme celle où Anae était née.

Mais rapidement, comme le lui avait annoncé Renaud, madame Schamdeberry se lassa du froid de Montréal et s'envola vers le sud pour se réchauffer les artères en ces jours frisquets de janvier. Elle laissa un pourboire timide à Anae à la réception dans une enveloppe adressée à « la petite qui m'achète mes bonbons » et ce fut la fin des escapades. Le Château était un lieu de passage. Rien ne saurait durer.

Les amitiés foisonnaient. Anae passait ses heures libres aux cuisines, malgré la fatigue qui l'accablait à la fin de sa nuit de labeur. Elle préférait se faire bercer par le son des autres. Guillaume qui criait « la sauce ici, les langoustines par-là, essuie-moi ça avant que ça sorte ! » et Émile qui rouspétait, tout en s'exécutant, une bière rousse discrètement cachée derrière les bols de salades. Fabienne, ou plutôt *Fab*, qui répétait à cœur joie les ragots des clients, racontait ses histoires chaotiques du weekend ou parlait du dernier drag show de chez Mado. Carter qui, avant de se diriger au bar, piquait des petits hors-d'œuvres à l'insu de Guillaume avant de nous saluer pour la nuit « Good luck guys, they're ferocious tonight ! ». Mischo fumait lorsque l'occasion se présentait et jetait sa cigarette dehors dans la ruelle froide tandis que de son côté, Masami regardait avec sévérité les plats qui passaient

en cuisine. Elle gardait toujours son sang-froid, sans sourire. Anae trouvait qu'elle travaillait avec grâce et précision, elle lui rappelait sa sœur Titouan, ce qui l'attristait.

Anae n'avait pas eu beaucoup de nouvelles de sa famille. Une seule lettre lui était parvenue, pourtant, elle annonçait de bonnes choses. Sa sœur aînée, Uhanian, venait d'accoucher d'un petit garçon. Merlyne avait quitté la boulangerie et travaillait maintenant à la poste, livrant le courrier tous les matins sur son vélo. Sévan avait été promue guide et spécialiste de la faune d'Egwein'Kali et Anae soupçonna que les derniers et rares êtres-fleuris, éphémères et sylvestres lui en était reconnaissants. Karabelle, après quelques mois d'errance alcoolisée dans les quartiers inquiétants d'Ebor, était retournée au bar *L'Ancre* pour gagner sa vie. Le père Mordiern, par miracle, avait conservé sa boutique et maintenant, des touristes plus nombreux que jamais venaient pour observer ses créations de bois. Il s'était aussi lancé dans le façonnage de l'ambre, car les gens d'ailleurs aimaient mieux les pierreries et les choses luisantes. Même Cordelyra était tombée amoureuse. Anae était aussi heureuse d'apprendre que l'aînée Zulmée vaquait toujours à ses occupations, à guérir et aimer les solitaires.

Il y avait là quelque chose de rassurant pour Anae, qui sentait que son pacte avec Morphéatra n'avait pas été vain. Pourtant, c'est un goût amer qui lui resta dans la bouche quand elle lut que la vie continuait malgré son absence.

Après quelques semaines, Anae devint une figure reconnaissable au Château et attira l'attention. Elle fit la rencontre de deux personnes qui changèrent pour ainsi dire...son destin. Si l'on croit à ces choses-là.

Victoire était une jeune femme au menton haut et aux pommettes fardées de blanc. Elle n'aimait pas les surprises ni les gâteaux parce qu'elle comptait ses calories. Elle

souriait, mais ne riait pas, elle n'appréciait pas les envolées de gestes ou de cris. Elle portait son uniforme avec fierté, se lissait les cheveux au fer chaud, parce qu'elle n'aimait pas ses boucles naturelles et préférait la raideur sous ses doigts. Chaque matin, elle se peignait un petit grain de beauté au-dessus de la lèvre, pour lui donner un petit côté coquet.

Victoire s'adaptait à toutes choses, c'est pourquoi Dame Destine la préférait dans les situations délicates. Elle occupait le rôle de chargée du personnel et parfois, allait se positionner à la réception pour accueillir les clients avec son faux sourire.

Mais ce qui définissait réellement Victoire, c'est qu'elle ne supportait pas que les autres s'en sortent mieux qu'elle. Il ne fallait surtout pas lui faire savoir que vous viviez un moment heureux. Lorsqu'elle vous écoutait parler, pour paraître intéressée, elle posait une main sur son menton, parfois son oreille et hochait la tête à chaque syllabe. Anae la vit faire lorsque Cynthia, la préposée au ménage du premier étage, l'informa que son mari avait succombé à un cancer de la moelle épinière et que maintenant, elle n'avait plus le choix que de récurer les toilettes du Château et plier les draps d'inconnus. Victoire ne se retenait pas de bâiller lorsqu'elle s'ennuyait de leurs petites vies.

Victoire cherchait à cette époque une nouvelle chair à se mettre sous la dent et Anae fût une proie presque trop facile. C'est en revenant de ses trois semaines de vacances annuelles qu'elle vit Anae dans une chambre vide et désordonnée, en nage, essayant tant bien que mal de faire partir des tâches, son OxyClean à la main.

- T'es la nouvelle ?
- Comment ?
- Tu es la fille des îles, non ? La nouvelle ?

C'était le nouveau surnom de Anae pour beaucoup au Château. Elle n'en prenait pas outrage, elle y voyait une forme de camaraderie innocente.

Victoire regarda son horaire et lut :

- Hannah ?
- Euh...pas vraiment, c'est An...
- Hannah fera l'affaire, la culpa Victoire. Dame Destine m'a un peu parlé de toi. Je m'appelle Victoire.

C'était un ton méprisant. Anae n'était pas dupe. Elle se releva, déplissa son tablier et se mit debout en face de Victoire, qui s'avéra plus petite qu'elle de quelques centimètres. Sur l'Œil de Géant, oui, on avait le cœur bon et le don de l'hospitalité, mais comme disait l'aînée Zulmée « il faut reconnaître la tête de serpent lorsqu'elle sort du bouquet ». Victoire avait cette tête ophique, longiligne, prête à mordre.

- Apparemment tes parents t'ont envoyée ici ? Pour payer leur dette ?

C'était une autre caractéristique des serpents : ils se faufilaient là où ils n'étaient pas les bienvenus.

- Pas exactement.
- Ils t'ont vendue pour de l'argent.

Il ne s'agissait pas d'une question. Victoire haussa un sourcil et un sourire malveillant frémit sur sa lèvre supérieure.

- Non.
- Alors, c'est quoi ton histoire ? Ça semble compliqué à expliquer. C'est sûrement parce qu'en fait...C'est la vérité, n'est-ce pas ?

Un petit feu s'empara des joues d'Anae, les faisant rougir comme des cerises en fin de saison. Elle se surprit à penser à ses éphémères, sous la canopée d'Ebor, qui s'amusait à renverser des fleurettes emplies d'eau sur les passants inavertis d'en dessous. Oh qu'elle aurait aimé les avoir à ses côtés à ce moment-là.

- C'était mon idée.
- J'en suis sûre.

De la même manière que dame Destine l'avait fait, Victoire inspecta ce corps étranger qui se trouvait face à elle. La composition était certes différente et la jalousie se lisait sur son visage lorsqu'elle observa les longues et fortes jambes d'Anae. L'expression se transforma en dégoût lorsqu'elle vit les marques rouges dans la paume de sa main. Celle-ci ne s'en offusqua même pas et un regain de courage lui fit bomber le torse. Elle n'avait jamais eu peur des serpents.

- Pas très professionnel, tout ça, commenta la superviseuse. Ce sont des tatouages...culturels ?
- Si on veut.

Victoire pouffa. D'où elle venait, le tatouage n'était pas propre, surtout sur les mains.

- Et c'est quoi, ça ? demanda Victoire en tirant sur la cordelette autour du cou d'Anae avec son stylo.
- Rien.

La perle blanche luisait dans la faible lumière, emprisonnée dans un foisonnement de corde brune. L'œil inattentif n'aurait pas reconnu là une perle de qualité, façonnée par la mer et les courants, travaillée jour et nuit par son hôte. Victoire ne connaissait rien à ces choses,

elle voyait un objet scintillant et cela suffit pour l'attirer. Elle marqua un silence avant de hausser les épaules.

- Les bijoux ne sont pas permis. Ça entrave la qualité du travail. Dame Destine te l'avait bien dit, non ?
- Oui, mais...
- Alors, ne sois pas surprise. Donne, je le mettrai en lieu sûr.

À ce moment, des pas précipités se firent entendre dans le couloir. C'était Cynthia, à bout de souffle.

- Victoire, un client...il...
- Vas-y, crache !
- Il est tombé dans les pommes. On pense que c'est un arrêt cardiaque.

Elle toisa une dernière fois Anae du regard avant de repartir en tapotant sur son portable le numéro des urgences.

- Je te reviendrai.

Et elle revint. Des dizaines de fois, tel un taureau excité par le rouge. Anae n'y prêta plus attention. Depuis cette lettre qui sentait encore le sel, elle ne se préoccupait que de la fin de son contrat. Peut-être que Morphéatra lui enverrait, elle aussi, une lettre pour qu'elle retourne à Ebor. Anae n'espérait pas mieux.

Vous avez déjà vu quelqu'un tomber amoureux, n'est-ce pas ? Ils bégaièrent, ils rougissent, ils sont muets, ils songent en plein jour, trébuchent sur tout, surtout sur leurs mots. C'est ainsi qu'Anae était tombée dans le piège de l'amour et que Carter dit en versant de son bon rhum brun : « she fell *hard* ».

Le jour, ou plutôt la soirée où Anae rencontra Clément, était une nuit particulièrement occupée à l'hôtel. C'était un moment étrange entre la dernière semaine de janvier et la première de février, alors que le Grand Ballet de Montréal donnait une représentation du *Lac des cygnes*. Un nombre incalculable de clients s'accoudait à la réception, harcelant le pauvre Renaud qui ne savait plus où donner de la tête.

Dans ce chaos, Anae vidait discrètement les poubelles. Normalement, dame Destine ou ce vautour de Victoire ne l'aurait pas laissée se présenter à la réception à une heure pareille, mais toutes deux étaient trop occupées à rassasier leurs hôtes affamés d'attention.

Anae se faufila tant bien que mal entre les manteaux, certains parfumés, d'autres puant l'alcool, lorsqu'une mallette la percuta de plein fouet et l'envoya valser au sol. Alors qu'elle tentait de se relever, alors qu'elle ramassait tant bien que mal les déchets de sa poubelle éclatée, une main se présenta à elle.

- Tout va bien ?

C'était Clément.

Chapitre 4 : Enchantements et bulles instantanées

C'était une toute nouvelle ère pour Anae. Un moment de découvertes et d'aventures. Elle était tombée amoureuse pour la première fois de sa vie. Peut-être était-ce l'amour qui avait rendu Anae si naïve. Après tout, ne sommes-nous pas tous des sots, lorsque nous tombons amoureux ? C'est comme prier pour que la foudre vous tombe dessus.

Une attraction impromptue, peut-être simplement sexuelle ou divine, creusait déjà un fossé entre Anae, Clément et les autres, le reste de l'univers. Beaucoup ne croient pas au coup de foudre, tant mieux pour eux. Ils n'auront pas à s'imaginer la douleur qui en reste après.

Anae et Clément passèrent du temps ensemble, beaucoup trop de temps. Si longtemps que le personnel autour commença à remarquer leurs regards indiscrets, leurs palpitations, leurs échanges sensuels. Tant et si bien que Fabienne dut l'avertir, un beau jour de février.

- Eye ma belle, commença-t-elle, fais ben attention avec ce gars-là.
- Pourquoi ?
- Ben, Clément là...ben y'e connu pour...*you know*...être
- Être le fils du propriétaire de l'hôtel, coupa Émile qui jeta ses yeux au ciel d'ennui.

Ben oui, Clément Château, l'gars.

Anae sembla perplexe, tandis qu'Émile cala sa Boréale en un clin d'œil. Masami resta muette en tranchant sa viande de porc. Ça sentait bon dans les cuisines et on entendait le cliquetis familier de madame Schamdeburry revenue de son périple – et de son toutou qui jappait à tue-tête – qui s'était sûrement lassée de la chaleur. L'humidité, après tout, n'aide pas les vieux os. Anae haussa les épaules.

- C'pas ça qu'j'allais dire, continua Fab. C'est que, écoute-là, ma belle, j'en ai connu du monde, du monde bizarre, du monde gentil, du monde de partout. Eye, j'étais du monde bizarre moi aussi, la, la, pis c'est pas toujours du monde ben ben correct.
- Vas-y, dis-le Fab, insista Guillaume qui passait derrière Mischo avec ses sauces, elle s'en est sûrement doutée.

Un silence anormal s'était installé dans les cuisines. Seuls les fours continuaient leurs ronflements inlassables. À ce moment, Jonah rentra en reboutonnant sa chemise, cachant des traces de rouge à lèvres que Destine lui avait estampées sur le cou.

- Bon, c'est que...ton p'tit Clément... ben y'e un playboy.
- Un *sootchka*, grommela Mischo dans nuage de fumée.
- Un playboy ? répéta Anae.
- Disons qu'il aime les femmes, rétorqua Jonah, qui avait déjà passé du temps avec Clément, ici et là. Mais toi Anae, on dirait qu'il t'aime bien. Il ne s'intéresse pas aussi longtemps, normalement. Il a bon cœur, Clément, malgré ce qu'ils te diront.
- Moi aussi je l'aime bien, répondit Anae alors qu'elle se préparait pour son quart de travail, déduisant que la conversation avait assez duré.
- C'est bien ça, souffla Fabienne visiblement soulagée. Vous avez des amourettes, pis c'est ben normal. Ça veut pas dire que c'est d'l'amour tout ça là. Mais, prends donc mon humble avis, parce moi aussi, j'ai laissé du monde derrière moi, pis des fois y'a du monde qui va t'jeter sans s'rendre compte que ça fait mal. Pis d'autres y s'en rendent compte trop tard.

Les voix fusèrent de gauche à droite. Guillaume claqua des mains pour faire taire la cuisine.

- Écoute, Anae, tu es une grande fille. Fais ce qui te plaît. Mon service va commencer, alors amène tes histoires ailleurs pour l'instant.

Anae n'avait pas besoin de se faire prier. Elle s'apprêtait à sortir lorsque Jonah lui mis la main sur l'épaule.

- Ne te pavane pas avec lui quand ses parents sont là. Ils n'aiment pas trop les gens... de service.

Cela non plus, elle ne se le fit pas dire deux fois. C'est d'ailleurs Clément qui le lui avait dit, en confidence, lorsqu'il l'avait amenée sur le toit de l'hôtel, une belle nuit de printemps :

- Ils ne sont pas méchants, expliqua Clément en humectant sa cigarette mentholée. C'est qu'ils ne connaissent rien d'autre. L'argent, les contrats, l'immobilier, l'alcool. Je ne suis pas comme eux. Le monde est différent, aujourd'hui. Ils cherchent le bonheur où il n'y en a pas. Ils me remarquent à peine.
- Je ferai attention, alors.
- Je suis sûr qu'ils t'apprécieraient et ton histoire est tellement touchante...

Ils ne parlèrent plus. Leurs lèvres ne pouvaient se retenir de s'embrasser. Leurs mains ne s'abstenaient plus de toucher le corps de l'autre et rapidement, Anae découvrit les plaisirs du corps.

Dame Destine les voyait partir, après le quart de travail d'Anae, en plaisantant et trébuchant vers les portes tournantes, saluant Jonah en s'esclaffant de plus belle. Elle ne

s'abstenait pas de leur lancer des regards lourds de sous-entendus. Elle ne pipa mot, pourtant, même lorsque Renaud la distrayait en disant :

- Ils sont jeunes, ça leur passera...
- Oui, enfin, ça n'empêche pas que c'est le fils du proprio.

C'était sûrement mal venu, venant de la supérieure qui couchait avec son employé. Et même si c'était vrai, Anae et Clément avaient déjà bien entamé leur petite histoire.

Clément réservait les chambres du Château dans un claquement de doigt et Anae n'avait ainsi plus à dormir seule dans sa chambre blanche d'hôpital mal chauffée, pas qu'elle s'en plaignait, mais Clément préférait le confort et le personnel de l'hôtel lui obéissait au doigt et à l'œil. Nulle barrière ne leur résistait.

Il lui fit découvrir Montréal sous d'autres lumières. Anae pouvait désormais se pavaner des heures entières dans les rues de la ville la plus éclairée du monde, riant aux éclats. Elle pouvait admirer les levers du soleil en ce beau printemps riche de promesses, sur le haut du Mont-Royal, comblée dans les bras de Clément qui la faisait sourire de ses plaisanteries. Anae goûtait ce monde étrange qui épanouissait en elle des sens endormis jusqu'à présent. Clément ne s'arrêta pas là.

Un soir, sur le Mont-Royal justement, il lui offrit un bijou scintillant qui reflétait si bien les couleurs pastel du ciel et qu'il s'empressa d'attacher autour de son poignet, tout près de la tâche rouge qui marquait sa peau, rendant la perle autour de son cou complètement obsolète. Une autre fois, Clément la surprit au petit matin dans la chambre *penthouse* du Château, des mets succulents étalés sur le lit, grâce à son cuisinier personnel qu'il garda à leurs côtés pour le reste de la matinée. Entre des bouchées de canard confit fondant, des moules à la crème et au vin blanc qui lui rappelaient le suc de l'océan et une

fontaine de chocolat noir où flottaient allègrement des tranches de fruits exquis, Anae ne pouvait imaginer mieux.

C'était la première fois qu'un homme lui portait autant d'attention et s'occupait d'elle ainsi. D'habitude, à Œil de Géant, elle était simplement la petite cadette de la maison près du phare, mais maintenant, elle était quelqu'un de spécial. Il y avait bien eu ce premier baiser, à quinze ans, sur la grève avec Dominic, qu'Anae surnommait avec affection « Baiser-Timide », mais aucune comparaison n'était possible entre le passé lointain d'Ebor et le présent langoureux du Château. En ces moments précis, Anae priait et remerciait toutes les déités qu'elle connaissait. La sorcière Morphéatra devait, l'espérait-on, savoir ce qu'elle faisait en l'envoyant dans ce pays froid à l'accueil chaleureux.

La seule mésaventure qu'Anae rencontra lors de ce changement de saison vers un printemps ensoleillé et humide fut un jour où Victoire fit son apparition au bar où Carter versait à nos amoureux deux verres de Martini, extra olives pour la demoiselle. En cette fin de soirée, qui annonçait le début du quart de travail, Victoire avait l'habitude d'épier les employés et celle-ci frissonna lorsqu'elle les aperçut, accoudés sur le bois vernis et elle ne put s'empêcher de se diriger vers eux d'un pas décidé. Armé.

- Qu'est-ce que tu fais là ? siffla-t-elle à l'intention d'Anae qui s'étouffa sur une olive verte.
- Elle est avec moi, déclara Clément d'un ton calme.
- Clément, ça me fait plaisir de te voir. Tu as l'air... en forme. Mais Anae doit commencer son ménage dans moins de cinq minutes.

- Et elle le fera, après avoir bu un verre avec moi, dit-il du tac au tac sans plus la regarder.

Anae se releva, mais Clément l'en empêcha d'un geste autoritaire de la main. La tension monta rapidement. Carter sirota silencieusement son rhum en faisant mine de nettoyer son comptoir.

- Et puis, continua Clément d'une voix suave qu'Anae ne lui connaissait pas, tu n'avais pas l'air de t'en plaindre, il n'y a pas si longtemps. Viens Anae, allons boire le reste en-haut.

Ils la laissèrent là, coite. Sans prononcer un mot, Carter lui servit à son tour un verre de son rhum brun.

Les questions suivirent. Anae, naturellement, demanda « Tu étais avec elle ? Vous buviez des verres ensemble, avant ? C'était il y a combien de temps ? » et à chacune de ces interrogations, toutes les réponses de Clément semblaient répétées et formulées à l'avance : « Oh, si peu de temps, une seule fois, pour tout dire. Bien avant ton arrivée, bien avant Noël. Victoire est jalouse pour un rien. Tu es tout pour moi, maintenant ». Anae le crut, car elle ne pouvait pas imaginer le contraire. Il avait bel et bien passé toutes ces soirées, toutes ces matinées, toutes ces semaines, tous ces mois, tout ce temps, avec elle. Juste avec elle.

Pour lui prouver sa bonne foi, Clément l'invita à sa fête d'anniversaire qu'il célébrait dans son loft, dans le Vieux Port, et Anae serait son invitée d'honneur. Cela devait être une grande occasion, les vingt-cinq ans de Clément. Une grande année pour les Château, car c'était à cet âge que chacun des descendants s'impliquait officiellement dans les affaires

immobilières et financières familiales. Tous ceux qui avaient participé à l'une de ces fêtes s'en rappelleraient pour les années à venir.

Le loft en question n'était pas d'une grandeur titanesque, mais vous seriez étonné du nombre de personnes que l'on peut compter dans une fête pareille. On disait qu'au moins une centaine de convives y étaient passés. Il y en avait partout, dans le salon, dans les couloirs, sur le balcon, sur un second balcon encore plus grand, dans la cuisine, dans les toilettes, au rez-de-chaussée, sous la douche. Ils étaient partout et ne rendaient la soirée que plus folle encore. Le cuisinier personnel de Clément – qui, selon les ragots, entretenait une moustache fabuleuse qui avait la réputation de pouvoir vous offrir votre vœu le plus cher si vous la chatouilliez – avait trouvé assez de place pour installer des tables pleines à craquer de victuailles qui coûtaient sûrement plus cher qu'un loyer. Une autre fut installée pour les alcools et enfin, une dernière, dans la chambre d'amis, offrait une délicate sélection de stupéfiants, légumes de toutes saisons, pilules multicolores, poudres subtiles et champignons asséchés à point. La fontaine de chocolat était, apparemment, aussi au rendez-vous.

Pour cette soirée à redorer le blason des fêtards, Clément avait offert à Anae une superbe robe à sequins mauves. Bien entendu, il lui fit également cadeau d'une paire d'escarpins qui mettaient ses longues jambes en valeur. Elle n'avait jamais possédé quelque chose d'aussi beau. Peut-être la perle que lui avait offerte l'aînée Zulmée, mais pour ce soir, elle l'avait précautionneusement rangée dans sa table de nuit, au Château. Clément insista pour qu'elle porte son bracelet, son premier signe d'amour. Sertie ainsi de brillants, dégoulinante de luxe et au bras de Clément, Anae s'introduisit dans cette soirée telle une princesse au bal.

Tout le monde s'enquit de la nouvelle petite amie du célèbre Clément. Entre deux goulées de vodka à la cerise, ils lui demandaient d'où elle venait, pourquoi elle était ici et avant qu'elle ne puisse répondre, Clément l'emmenait çà et là pour rencontrer un autre ami d'enfance, du pensionnat, des camarades d'université et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'Anae se fasse une idée bien à elle – et légèrement floutée par l'alcool – de qui était réellement Clément.

Des serveurs habillés d'un blanc immaculé passaient entre les invités, proposant de belles coupes de champagne qu'Anae attrapait avec gaieté. Ce monde-ci lui plaisait. Celui de l'amour, de l'insouciance, des rires et d'amitiés naissantes. Celui des bulles instantanées et des plaisirs luxueux. Anae se sentait renaître d'une tout autre manière. C'était peut-être écrit quelque part, dans quelque constellation là-haut dans le ciel, qu'elle appartenait à cette île de la lune, Montréal.

Vers la fin de la soirée, ou de la matinée plutôt, alors que les invités saluaient les derniers survivants qui dormaient à même le sol, Anae offrit son cadeau au fêté. Sur le balcon, le soleil se levait et faisait reluire le paquet qu'Anae tendait à son amoureux. Il y découvrit un recueil de poèmes, accompagné d'une lettre tout aussi poétique. Il enlaça Anae avec un amour véritable, car de tout ce monde qui l'entourait et qui était venu le célébrer, aucun ne l'avait écouté lorsqu'il avait dit bien des fois qu'il aimait la poésie et l'art du mot juste. Seulement Anae l'avait vu et l'avait retenu. Ils se comprenaient, tous les deux. C'était naturel, ils parlaient le même langage.

Midi sonna, lorsqu'Anae rentra enfin au Château, épuisée, repue, mais certainement heureuse, elle ne se doutait pas qu'une toute autre surprise l'attendait. Son ventre

gargouilla. Après avoir vomi dans la corbeille, Anae s'assit au bout de son lit en essuyant sa bouche d'un mouchoir. Comme pour confirmer son pressentiment, un être-fleuri, qu'elle n'avait pas vu depuis son départ d'Ebor, dansa autour d'elle, ou plutôt autour de son ventre. En cet instant, Anae se rendit compte d'une chose bien particulière et ayant certainement trait au mysticisme des prêtresses rouges. C'était une belle journée, le vingt-et-unième jour du mois de mai, lorsqu'Anae se sut enceinte.

Chapitre 5 : Contrebass

La première personne à qui la nouvelle fut annoncée fut Fabienne. Et elle s'en douta lorsqu'Anaë vint à elle un soir, juste avant le quart de nuit, les mains crispées sur son tablier, le regard fuyant, une perle de sueur imperceptible dans le cou.

Anaë avait pourtant fait les cent pas pendant trois jours avant de briser son silence. Elle voulait en parler à quelqu'un, mais elle ne savait pas à qui, ni comment, alors elle laissa les choses entre les mains du hasard. Elle fut soulagée de voir que la première personne qu'elle aperçut dans les cuisines ce jour-là était Fabienne, occupée par un sudoku impossible.

- T'es quoi ?
- Enceinte.
- T'es sûre ?
- Oui.
- Tu as fait le test ? T'es sûre là ?
- Oui, oui.
- Et c'est positif ?
- Oui.

Fabienne s'arrêta un instant, sa main sur son menton taché d'encre. Elle savait ce que cela impliquait. Elle savait aussi que les choses se compliqueraient, si tous les partis n'étaient pas en accord.

- Et le père ?
- Quoi, le père ?
- Ben, voyons, fille, c'est-tu ton gars, Clément ?

Anae comprenait le ton dur sur lequel Fabienne parlementait désormais. Elle hocha la tête.

- Criss ! T'es sûre ?
- Oui, il n'y a eu personne d'autre.
- Tarbarnak d'esti caliss ! T'es dans l'jus ma belle, pis comme y faut ! Voyons donc, on s'est pas battu pour la contraception pis le condom pour que vous y alliez *free style* ! Voyons criss...
- On s'est protégés...

Fabienne s'arrêta net, comme si un déclic s'était fait en elle, puis elle prit Anae dans ses bras, telle une mère.

- Ben oui, ça arrive ces choses-là. S'cuse-moi, ces affaires-là, ça m'met l'pantalon sur l'visage. Pis j'pas quelqu'un pour juger ces choses-là qu'on contrôle pas. Ma belle, on va trouver une solution, là. Écoute-moi donc.

Alors, Mischo et Masami entrèrent dans les cuisines en discutant de sake, Fabienne tint Anae à bout de bras et l'entraîna dans le couloir. Puis elle chuchota.

- Si c'est vraiment l'père, ça va pas t'rendre les affaires faciles. Faut que tu lui dises, au gars Clément. Y'a pas d'autre solution là. Et faut que t'fasses ça vite. Les rumeurs, ça marche pas, ça court !

Dans un bruissement de pas pressés, elles virent au coin une ombre partir. Entre mille chevelures, Anae reconnut les cheveux blonds et raides de Victoire qui s'enfuyaient à la vitesse de l'éclair dans le labyrinthe du Château.

Anae devait faire vite. Elle courut au téléphone le plus proche et composa le numéro de Clément. Ça sonnait. Une fois, deux fois, trois fois. Au quatrième coup, Clément répondit enfin, tiré d'un sommeil profond.

- Allo ?
- C'est moi, Anae. Je n'ai pas beaucoup de temps, je dois te dire quelque chose.
- Attends, je vais me faire un café, je viens de me le...
- Non, écoute, s'il-te-plaît ! Je... je...

Elle ne savait pas comment le dire, les mots ne sortaient plus de sa bouche. L'être-fleuri qui la suivait jusque-là, invisible aux autres, dansait sur ses épaules, sans le moindre souci du monde. En s'accrochant à la cabine téléphonique, elle déglutit enfin les mots.

- Je suis enceinte.

Un silence.

- Non, non, balbutia Clément. C'est impossible.
- Je t'assure, j'ai fait le test...
- Pas ça... J'ai des responsabilités moi, je ne peux pas me la couler douce à l'hôtel comme toi. J'ai des plans pour mon avenir, des vrais plans.
- Mais, je pensais que...
- Écoute, je te rejoins. Ne bouge pas.

Il raccrocha sans attendre de réponse et l'être-fleuri dansait toujours, insouciant.

Il était trop tard, lorsqu'Anae se rendit en nage dans le bureau de Dame Destine. Victoire en ressortait, victorieuse, un sourire aux lèvres. Elle avait certainement tout raconté à Destine, Anae en était persuadée. Il ne lui restait que peu d'arguments pour contrer les faits, pour défendre son cas, si elle pouvait encore le faire. La tête haute, Anae ne se laissa pas impressionner et continua son chemin vers l'antre fatidique.

Elle y pénétra à son tour. Le bureau était dans une pénombre silencieuse où seulement quelques filets de lumières filtraient au travers des rideaux verts. Un filet de fumée s'échappait d'une bouche dans le noir, puis un grognement se fit entendre.

- Hannah...Hannah...Tu me déçois. Vraiment.
- C'est Anae, pas Hannah.
- Tu me défies, en plus ?

L'ombre de Dame Destine se leva de son siège et son nuage se dispersa autour d'elle. Pour la première fois, Anae vit l'esprit qui tourmentait Dame Destine, le même qui s'était volatilisé dans la voiture, le jour de leur rencontre. La chose était munie de plusieurs têtes et comptait un nombre incalculable d'yeux, tous fixés sur elle. Un mauvais pressentiment s'empara d'elle, comme si une main de géant la tenait fermement en place, sans possibilité de s'échapper.

- Tu portes l'enfant de Clément, à ce qu'il paraît. Est-ce vrai ?

Elle voulut rouspéter, mais à quoi bon ? Victoire avait déjà lâché le morceau. Elle fixa fermement Destine, puis répondit.

- Oui.
- Alors j'imagine que tu n'es pas assez stupide pour vouloir le garder.
- Ce sera ma décision.
- C'est ce qu'on dit. Tu dois réellement être sotté pour penser que cet enfant sera le bienvenu, ici ou ailleurs.

L'odeur de tabac donna la nausée à Anae, tandis que Dame Destine contourna son bureau pour se placer devant elle, une expression glacée sur son visage. Le monstre derrière Destine s'agrandissait encore plus, tandis que l'être-fleuri patinait sur une glace invisible

autour du bureau. Anae se surprit à penser à la sorcière Morphéatra qui, en ce moment, lui paraissait infiniment moins menaçante que dame Destine.

- La chose est simple. Si tu veux continuer à travailler et rembourser la dette que tu dois à Morphéatra, tu n'auras pas cet enfant. Pas sous mon toit en tout cas. Tu peux accoucher dans les rues et élever ton bâtard où tu veux, mais pas ici. Je ne garde pas les pions déviants. Surtout ceux qui ont des bouches à nourrir.

Un sentiment encore inconnu se fit sentir dans le ventre d'Anae. Était-ce de l'indignation ? De la peur ? De la honte ? La hargne de vouloir faire vivre cet enfant ? De l'espoir ? De l'impuissance ? Tout à la fois, peut-être. Aucun son ne s'extirpa de sa bouche.

- Pourquoi es-tu venue ici, Anae ? Tu sais très bien que cette famille ne t'accueillera pas à bras ouverts. Moi si, et je l'ai fait. Je le referai, si tu reprends tes esprits. Tu as plus à attendre de la vie que de...
- Vous ne savez pas ce que je veux, la coupa Anae avec force. Personne ne sait ce que je veux, personne ne me l'a jamais demandé ! (Elle fit une pause, incapable d'exprimer ce qu'elle ressentait réellement). J'ai tout fait pour les autres... pour leur bonheur, leur tranquillité.

Un nouveau silence se fit roi dans le bureau enfumé. Dame Destine retourna s'asseoir dans son fauteuil de velours, telle une lionne lassée d'une proie mourante. Elle écrasa minutieusement sa cigarette, ses ongles rouges juchés sur le cendrier.

Le monstre de fumée avait grandi et ses tentacules de brume venaient se frotter sur ses jambes.

- Je te l'ai dit, la chose est simple. Tu as encore le choix. C'est toi, *seule*, ou tu pars. C'est simple, non ? Tu as deux jours pour trouver une solution à ton problème. Le Château ou la porte.

Alors qu'Anae se retira, plus perplexe encore qu'à son arrivée, elle entendit Destine murmurer pour elle-même « stupide jeunesse ».

Les heures qui suivirent, Anae les passa enfermée à double tour dans sa chambre, retournant la situation encore et encore. Elle pleura, elle pria, mais aucune déité ne semblait l'écouter. Bien que Victoire eût mis tout le Château au courant, personne ne vint à sa porte, ne serait-ce pour la réconforter un peu. Elle roula autour de ses doigts la perle que Zulmée lui avait donnée. Que ferait-elle, à sa place ? Dans un excès d'anxiété, elle compta ses économies, modeste somme qui ne pouvait même pas lui payer un billet de train, encore moins un billet d'avion. Et Clément qui n'arrivait toujours pas.

Les émotions se brouillèrent en elle. Anae repensa à sa mère Rosalée et à sa sœur, disparues. À son père, Mordiern, à l'aînée Zulmée. Ses sœurs dispersées dans l'Archipel d'Ebor. Bientôt, ce fut le souvenir flouté des êtres-fleuris, des sylvestres, des éphémères et des sirènes de son enfance. D'Œil de Géant, ses plages, ses galets, ses cavernes aquatiques, ses esprits malins, ses centaines de trésors cachés. La forêt et la mer. Les courants, les racines, les vagues, la terre fertile, le sable, l'écorce, le sel, le vert, le bleu. Toutes ces couleurs qui s'étaient dissoutes dans cette ville de béton et de métal. Des goûts qui autrefois lui étaient si familiers ne lui revenaient plus en bouche. Les rires de ses sœurs, les mains de son père gercées par le bois. Les rides bienveillantes de sa grand-mère. Les bras de sa

mère, les taches rouges qui parsemaient ses joues. La perle à son cou s'appesantit. Elle sentait que son pays l'appelait.

Pourquoi était-elle ici ? Qui était-elle ici ? Qui d'autre qu'un être déplacé, déchiré, entre deux mondes ? Quel avenir y avait-il pour ceux qui avaient quitté leurs terres ? Et qui serait son enfant, ici ? Un enfant qui ne connaîtrait jamais l'eau turquoise de l'archipel des Os ? Un enfant qui ne saurait jamais vraiment d'où il vient ?

Puis le contrat qu'elle avait signé avec Morphéatra lui revint en tête. Ce contrat de brumes et si nébuleux. Est-ce qu'un sous-entendu, une close, une note quelconque avait été oublié ? Est-ce que Morphéatra lui avait tout dit ? Après tout, une sorcière acoquinée avec la Mort ne pouvait que se nourrir de deuil. Le sien ou celui de la vie qui germait en elle ? Anae se sentit naïve, utilisée, puis une colère immense jaillit en elle. Le bonheur était-il si éphémère ?

La panique prit le dessus. Elle pria encore, pas pour trouver une oreille complaisante, mais pour se donner du courage. Une seule solution semblait se présenter à elle. Anae médita quelques instants encore avant de se diriger vers les cuisines, se faufilant entre les assiettes sales et les casseroles pour ne pas se faire voir. Dans la faible lumière d'un soleil couchant, elle se pencha dehors où elle cueillit de cette plante que l'on appelle mauvaise herbe dans ce pays, puis elle repartit aussitôt. Elle ne voulait pas qu'on la dérange. C'était son choix.

Revenue dans la chambre, elle concocta une tisane qu'elle avait apprise de l'aînée Zulmée. Elle coupa les queues de cerises, de la racine noire d'ébène et des feuilles séchées d'armoïse. C'était une potion que les prêtresses rouges appelaient « la fleur d'automne »,

parce qu'elle endormait le bourgeon avant le printemps et ne lui laissait pas voir la lueur du jour. Une technique d'avortement utilisée depuis toujours à Ebor, mais Anae ne l'avait jamais préparé elle-même. Il y alla à l'œil. Quelques minutes passèrent alors qu'Anae observait la buée s'échapper de la tasse en léchant l'air, un doute traversa son esprit, mais elle le chassa prestement. Elle but. D'un trait. L'être-fleuri dansait toujours.

Il fallut quelque temps pour qu'elle comprenne que quelqu'un toquait à sa porte. Il était passé minuit. Des heures étaient passées. Tout hurlait en elle, de douleur et de fatigue. Elle avait vomi, elle avait sué. Elle tenta de se remémorer ses dernières actions, en vain. Anae ne se rappelait que de la peur qui la tenaillait.

En se relevant, elle se rendit compte que du sang noir et poisseux lui collait au corps. Elle chercha même l'être-fleuri qui, au lieu de danser à son habitude, était avachi sur le sol. Anae ouvrit la porte. C'était Clément.

- Anae, je suis désolé pour tout à l'heure. Je... Anae, ça va ? demanda-t-il en voyant le rouge dans cette chambre autrefois immaculée.
- Oui. Je suis désolée Clément, c'est fini, c'est fini.

Il la prit dans ses bras, mais il y a des choses qui, même voulues, ne peuvent être consolées. Autour d'eux, l'être-fleuri valsa une dernière fois avant de disparaître complètement dans les ombres et le sang.

Après un moment, dans un silence crépusculaire, Anae sentit les fantômes se relever, se fondant parmi les ombres autour d'elle. Ils étaient là, autour d'eux. Elle sentait la présence d'Ebor autour d'elle. Peut-être les déités l'avaient-elle vraiment entendue, après tout ?

- Anae, il faut qu'on soit sûrs, murmura Clément. On ne peut rien risquer. Je suis venu avec ça.

Il déposa dans le creux de sa paume, sur sa tache rouge qui ressemblait à un crabe, deux petites pilules blanches.

- Qu'est-ce que c'est ? J'ai déjà pris un...
- Une précaution, dit-il en l'interrompant et il observa avec dégoût le sang autour d'eux. C'est juste pour être sûrs. Je t'emmènerai chez mon médecin juste après. S'il te plaît, Anae.

Ses yeux n'avaient plus la même tendresse. Ils étaient maintenant inquiets, mais surtout durs. Il lui tendit un verre d'eau de la cruche, sur la table de nuit. Elle le prit et regarda Clément. C'était vrai, il fallait qu'ils soient sûrs.

Elle fut distraite, un instant, alors qu'une fumée obscure sembla entrer dans la pièce. Un nuage sombre à l'odeur de soufre tourna autour d'eux, les encercla complètement, et dans ce brouillard, Anae cru reconnaître la forme lugubre d'un homme pendu par le pied. Où avait-elle vu cette image ? Que signifiait-elle ? Elle chassa ces mauvaises pensées, persuadée que la fatigue s'emparait d'elle. Elle se retourna vers Clément, insistant. Alors, elle lui fit confiance et pour une deuxième fois, elle but. D'un seul trait.

Bientôt, la noirceur de la chambre laissa place à un bleu pur. Le bleu du ciel et de l'océan qui se joignent en un seul lieu. La cruche devint une cascade turquoise et le lit une maisonnée près d'un phare. Un oiseau gigantesque aux yeux jaunes vola au-dessus d'elle, laissant derrière lui un champ de plumes orangées. Anae reconnut la forme de quelqu'un

qu'elle avait connu, quelqu'un au visage de mousse et aux mains de glaise qui tenaient un papier de brumes.

Un arbre apparut, un visage paternel sculpté dans l'écorce de l'eucalyptus et lui murmurait des mots doux qu'elle ne comprenait plus. Des fleurs lui chantaient des berceuses et des mains maternelles l'enveloppèrent avec amour.

Des vagues déferlaient sur son corps meurtri, ensanglanté, la lavant de choses dont elle ne se souvenait plus et rapidement, la douleur s'estompa. Des créatures de rouge se formèrent sous l'épiderme de sa peau pour éclore en milliers de coraux, de poissons et de crabes. Ils l'accueillaient, ils la prenaient dans leurs écailles, chérissaient sa présence parmi eux. Sur son corps qui devenait le néant, elle sentit les algues et la mousse, le sable qui rappait, les galets. Ses yeux qui ne servaient plus à voir s'emplirent de larmes lorsqu'elle vit enfin ses disparus. Alors elle sut qu'elle était rentrée chez elle, au pays du sel et du corail.

Veillée diurne

- Et voilà l'histoire d'Anae...

Ça avait pris toute la nuit et l'aube se levait. On se frottait les yeux, mais après mon récit, j'ai senti que ça avait valu la peine.

- Et Clément, demande ma cousine. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?
- Il s'est éclipsé. Il a pleuré Anae quelques temps, puis la vie a continué.

Tous hésitent quelques instants. On entend les premiers piailllements des oiseaux.

- Mais il l'a...Elle est morte.
- Par mégarde, peut-être. Ou peut-être d'autres forces étaient en jeu.

Ma cousine reste perplexe, ça ne lui plait pas.

- Donc Morphéatra...son pacte promettait la mort ?
- Je vous l'ai dit, vous connaissez cette histoire. Elle n'a qu'un autre nom.

Ils semblent étonnés. Je leur avais dit, pourtant.

- Et sa famille ? Ebor ?
- Ils s'en sont sortis. Le contrat a été signé.

On reste assis, en silence, mais rapidement, je me rends compte qu'ils ne sont pas repus.

On m'interroge sur le corps d'Anae, qui devait retourner à la mer, comme celui de sa mère.

Je réfléchis un instant, puis je réponds : « c'est toi qui décides comment cette histoire se termine ». Parce qu'après tout, une histoire reste une histoire. Elle s'invente.

Nous avons laissé les choses ainsi et nous sommes allés nous coucher alors que le soleil arrivait à son zénith. Après cet été-là, j'ai repensé à l'histoire d'Anae qui voulait voir le monde ou plutôt, qui en avait le courage. J'ai pensé à mes cousins qui un jour, peut-être, raconteraient ce conte à leur tour et y verraient une part d'eux-mêmes. Ils donneront

d'autres noms, d'autres lieux et malgré tout, l'essence restera la même. Peut-être offriront-ils à Anae une fin heureuse. Je l'espère. Pour ma part, je gardais Ebor avec moi, quand je ne savais pas à quoi m'accrocher. Ce petit bout d'île qui m'avait tant fait rêver. Une île de sel et de corail.

Bibliographie

Corpus principal

ALEXIS, Jacques-Stephen, *Romancero aux étoiles*, Paris Gallimard, « L'imaginaire », 1960, 271 pages.

CHAMOISEAU, Patrick, *Solibo Magnifique*, Paris, Gallimard, 1988, 243 pages.

ANDERSEN, Hans Christian, *La Petite Sirène*, Paris, J'ai lu, 2005, [1837], 80 pages.

Bibliographie critique et théorique

ALEXIS, Jacques-Stephen, « Du réalisme merveilleux des Haïtiens », *Présence Africaine*, 1956.

ANGLADE, Georges, *Le rire haïtien*, Coconut Creek, Educa Vision Inc, 2006, 398 pages.

AARNE, Antti, *The Types of the Folktale: A Classification and Bibliography*, The Finnish Academy of Science and Letters, Helsinki, 1961.

Assemblée nationale de France, « Code Noir ». URL : <https://www.assemblee-nationale.fr/histoire/esclavage/code-noir.pdf>.

BAKHTINE, Mikhaïl, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », n° 372, Cambridge, 1970 [1929], 366 pages.

BELUGUE, Geneviève, « L'oralité de Glissant et Chamoiseau, une subversion masquée » dans *Oralité subversives*, Anne Douaire (dir.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Plurial », 2004, p. 77-97.

BERNABÉ, Jean, CHAMOISEAU, Patrick, CONFIANT, Raphaël, *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1993 [1989].

BOUVIER, Jean-Claude (dir.), BREMONDY, Henry-Paul, JOUTARD, Philippe, MATHIEU, Guy, PELEN, Jean-Noël, *Tradition orale et identité culturelle. Problèmes et méthodes*, Paris, CNRS Éditions, 1985.

CÉSAIRE, Ina, *Contes de nuits et de jours aux Antilles*, Paris, Éditions Caribéennes, 1989, 135 pages.

Centre Challenges, *L'oraliture haïtienne : identité (s), structure (s), mémoire (s) et représentations à travers le prisme des sciences humaines et sociales* (Port-au-Prince), appel de texte pour le colloque du 2 au 4 mai 2019, organisé par Centre Challenges en partenariat avec le laboratoire LangSÉ de la Faculté de Linguistique

Appliquée, la Faculté des Sciences Humaines de l'Université d'État d'Haïti et la Fondation Maurice A Sixto. URL. <https://www.fabula.org/actualites/86510/1-oraliture-haitienne-identite-s-structure-s-memoire-s-et-representations-travers-le-prisme-des.html>.

CHAMOISEAU, Patrick, *Le conteur, la nuit et le panier*, Paris, Éditions du Seuil, 2021, 258 pages.

CHAMOISEAU, Patrick, dans *Écrire la parole de nuit, La nouvelle littérature antillaise*, textes rassemblés par Ralph Ludwig, Paris, Gallimard, Folio essais, 1994.

CHALI, Jean-Georges, « Contes créoles et subversion du discours littéraire », *Africultures*, vol. 99-100, n° 3-4, 2014.

COMBE, Dominique, *Poétiques francophones*, Paris Hachette, 1995, 175 pages.

CONFIANT, Raphaël, *Conte créoles des Amériques*, Paris, Stock, 1995, 406 pages.

CONFIANT, Raphaël, *Les maîtres de la parole créole*, Paris Gallimard, 1995, 201 pages.

DADIÉ, Bernard, « Le conte, élément de solidarité et d'universalité », *Présence Africaine*, vol. 27-28, n°4-5, 1959, p. 69-80. URL. <https://www.cairn.info/revue-presence-africaine-1959-4-page-69.htm>.

DÉRIVE, Jean, Évelyn Cevin (dir.), « Le conte, de l'oral à l'écrit », dans *Conte en bibliothèque*, Éditions du Cercle de la Librairie, 2005. URL. <https://www.cairn.info/contes-en-bibliotheque--9782765408963-page-27.htm>.

DOUAIRE, Anne (dir.), « Une discrète épine » dans *Oralités subversives*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Plurial », 2004, p. 97.

DUMÉZIL, Georges, *Le problème des Centaures, Étude de mythologie comparée indo-européenne*, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1929. URL. <https://www.cairn.info/le-probleme-des-centaures--9782402522281.htm>.

DUMÉZIL, Georges, *Mythes et épopées I, II et III*, Paris, Gallimard, 1968.

DUMÉZIL, Georges, *Contes et légendes des Oubykhs*, Paris, Institut d'ethnologie, 1957.

FERLONI, Julia, *Le Code noir : une histoire de l'esclavage*, Paris, Éditions M&F, 2013.

GASSAMA, Makhily, *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*, Paris, Karthala, 1995.

GAUVIN, Lise, *La fabrication de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2004, 350 pages.

GERHEIM NORONHA, Jovita Maria, « De l'oralité à la littérature, les affres d'un marqueur de paroles » dans *Oralités subversives*, Anne Douaire (dir.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 61-75.

GLISSANT, Édouard, *Le Discours antillais*, Paris, Gallimard, 1997 [Seuil, 1981], 839 pages.

GREIMAS, Algirdas Julien, *Sémantiques structurales. Recherche de méthode*, Presses universitaires de France, 2002. URL. <https://www.cairn.info/semantique-structurale-9782130527633.htm>.

HERNANDEZ, Soazig, *Le monde du conte. Contribution à une sociologie de l'oralité*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 235.

HEARN, Lafcadio, *Trois fois bel conte*, Paris, Mercure de France, 1977 [1939].

LEVESQUE, Katia, *La créolité, entre tradition d'oraliture créole et tradition littéraire française*, Québec, Éditions Nota Bene, 2003, p. 45.

JAKOBSON, Roman, *Essais de linguistique générale*, vol. I et II, Paris, Éditions de Minuit, 1963.

JUMINER, Bertène, « La parole de nuit », dans *La parole de nuit. La nouvelle littérature antillaise*, Ralph Ludwig (dir.), Paris, Gallimard, 1994, p. 131-149.

LAROCHE, Maximilien, *La double scène de la représentation : oraliture et littérature dans la Caraïbe*, Québec, Université Laval, Grelca, 1991, p. 15.

LESNE, Anne, « Comptes à rendre et contes rendus », *Cahiers de littérature orale*, n° 72, 2012, p. 3.

LÉVI-STRAUSS, Claude, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958.

LHÉRISSON, Justin, *La famille La famille des pitites-caille*, Port-au-Prince, Éditions Fardin, 1905.

LUDWIG, Ralph (dir.), *Écrire la parole de nuit. La nouvelle littérature antillaise*, Paris, Gallimard, « Folio », 1994.

PROPP, Vladimir, *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, 2015 [1928].

PROPP, Vladimir, *Racines historiques du conte merveilleux*, Paris, Gallimard, 1983.

REBAI, Moez (dir.), FEKI, Kamel, *Les écritures subversives. Modalités et enjeux*, appel de textes, Moez Rebai (dir.), Paris, L'Harmattan, coll. Au cœur des textes, 2020.

Le Nouveau Robert Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Paris, 1994.

SCHAEFFER, Jean-Marie, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire?*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, 184 pages.

SEMUIJANGA, Josias, « Comment lire un texte francophone ? La traversée de la mangrove de Maryse Condé » dans *Présence francophone : revue internationale de langue et de littérature*, n° 96-97, 2021, p. 262-286.

SHELTON, Marie-Denis, *Image de la société dans le roman haïtien*, Paris, L'Harmattan, 1993.

TENÈZE, Marie-Louise, « Du conte merveilleux comme genre », *Arts et traditions populaires*, vol. 18, n° 1-3, 1970, p. 11-65.

THIRARD, Marie-Agnès, « Le Chat botté de Charles Perrault, un conte subversif », *Fabula*, dossier « Le Chat botté dans ses expansions hypertextuelles », 2022. URL : <http://test.fabula.org/colloques/document7691.php>

TSOUNGUI, Françoise, *Clés pour le conte africain et créole*, Paris, Fleuve et Flamme, 1986, p. 87-88.

VALIÈRE, Michel, *Le conte populaire. Approche socio-anthropologique*, Paris, Armand Colin, coll. « Cours sociologie », 2005, p. 127.

ZIPES, Jack, *Les Contes de fées et l'Art de la subversion* (Fairy tales and the Art of Subversion), deuxième édition revue et augmentée, Heinemann, Paris, 2007 [1983], 278 pages.